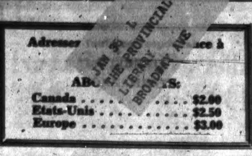
VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 1er SEPT. 1937 — NUMERO 17


Adresser ... à ...
ABONNEMENTS:
Canada $2.00
Etats-Unis $2.50
Europe $3.00

LA LIBERTÉ

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

M. ABERHART INVOQUE CONTRE KING LE FAMEUX PRECEDENT MANITOBAIN

Il rappelle qu'une loi du Manitoba (la loi scolaire de 1890), bien que déclarée "ultra vires" par le Conseil privé, est en vigueur et n'a jamais été désavouée.

EDMONTON — L'Alberta a l'intention de mettre en vigueur immédiatement les trois lois adoptées à la récente session et désavouées par Ottawa. C'est ce qu'affirme M. Aberhart dans une lettre au premier ministre Mackenzie King.

Son gouvernement se conformera cependant à la formalité de demander le retrait du désaveu avant de proclamer ces lois. Le premier ministre albertain ajoute que l'Alberta s'est informé et a appris que le gouvernement fédéral n'a pas le droit actuellement de désavouer une loi provinciale.

"Notre législation, dit-il, est donc encore loi et restera loi tant qu'elle ne sera pas déclarée "ultra vires" par les cours.

Le précédent manitobain

"Même si ce cas se produit, nous pouvons invoquer la position du Manitoba appliquant une loi qui a été déclarée "ultra vires" par le Conseil privé il y a près de 50 ans et que vous et les gouvernements antérieurs n'avez jamais désavouée, même quand vous aviez encore ce droit que, nous le répétons, vous n'avez plus aujourd'hui.

"En conclusion, puis-je adresser un très solennel avertissement à vous et aux banques: notre population s'est serré la ceinture jusqu'à la dernière limite et si vous et les banques pouvez continuer la politique que vous avez suivie depuis des années, ce sera la mort de notre peuple par la faim."

M. Aberhart invoque ici le jugement de la Cour d'appel reconnaissant le grief de la minorité catholique et le droit du gouvernement fédéral à y porter remède, — décision qui est restée lettre morte.

Contres les banques

EDMONTON — M. J.-H. Unwin, député d'Edson et whip des députés créditistes, a laissé entendre que le gouvernement soumettrait à la session spéciale de la Législature une législation qui comporterait des taxes sur les banques. Pourquoi ne pas taxer les banques? dit-il: elles ne font que mettre des chiffres dans les livres et en les taxant on se trouvera à mettre à l'épreuve leur capacité de payer.

L'ancien ministre de l'agriculture de M. Aberhart siégera désormais comme indépendant.

EDMONTON — M. W.-N. Chant, ancien ministre de l'agriculture dans le cabinet Aberhart, vient d'annoncer qu'il quitte les rangs du parti du Crédit social et qu'il siégera désormais à titre de député indépendant. Il a expliqué qu'il a été exclu des caucus du Crédit social parce qu'il a refusé, de même que deux autres anciens ministres, MM. C.-C. Ross et Charles Cockroft, de signer l'engagement de ne pas attaquer le gouvernement.

Pas de gouvernement représentatif

Nous n'avons plus de gouvernement représentatif en Alberta, dit-il, puisque les actes du gouvernement et la législation nous sont dictés par des gens de la Grande-Bretagne qui n'ont pas démontré qu'ils jouissent de la confiance de leurs propres compatriotes et qui ne sont responsables d'aucune façon vis-à-vis des citoyens de l'Alberta.

M. Chant a accusé le gouvernement Aberhart de suivre une politique qui vient en conflit avec celle de toutes les autres province canadiennes et de poser des actes qui sont de nature à conduire à la rupture de la Confédération. Il reproche également au gouvernement de négliger des questions importantes comme le rajustement des dettes, l'assurance contre la grêle, l'organisation des marchés pour les produits agricoles.



Un Sacre d'Evêque aux Glaces Polaires



C'est à Chesterfield Inlet, dans le Vicariat apostolique de la Baie d'Hudson, — à 350 milles au nord de Churchill et à 250 milles du Cercle arctique, — que Son Excellence Mgr Armand Clabaut, O.M.I., vicaire apostolique coadjuteur de la Baie d'Hudson, a été sacré le 21 août. Jamais pareille cérémonie n'avait eu lieu à une telle latitude nord sur ce continent. L'autel latéral, à gauche, est dominé par la statue de Notre-Dame-de-la-Délivrande, vieille de 200 ans et apportée de Normandie. De gauche à droite: Son Excellence Mgr Emile Yelle, archevêque de Saint-Boniface, (dont on ne distingue qu'une partie de la tête à l'extrême angle du bas); Mgr J.-A. Camirand, vicaire général de Nicolet; le R. P. Ubald Langlois, O.M.I., provincial des Oblats de l'Alberta. A droite, le nouvel évêque est agenouillé devant son consécrateur, Son Excellence Mgr Turquetil. Debout, à gauche, le R. P. Edouard Lamontagne, O.M.I., provincial des Oblats du Manitoba, et le R. P. Gilles Marchand, O.M.I., provincial des Oblats de l'Est; à droite, Mgr J.-J. Blair, président de la "Catholic Church Extension," de Toronto.

LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE ATTEND UNE REPONSE DE TOKIO

Il a adressé au gouvernement japonais une note de vigoureuse protestation contre l'acte d'un aviateur qui a bombardé et blessé l'ambassadeur britannique en Chine.

LONDRES — Le gouvernement britannique a annoncé dimanche qu'il a remis au gouvernement japonais une note contenant une "vigoureuse protestation" contre les blessures infligées à son ambassadeur en Chine par un aviateur japonais et demandant la "mesure la plus complète" de réparation. La Grande-Bretagne attend encore une réponse.

La note demandait:

"1. Excuse formelle du gouvernement japonais au gouvernement de Sa Majesté.

"2. Punition appropriée de ceux responsables de l'attaque.

"3. Assurance par les autorités japonaises que les mesures nécessaires seront prises pour éviter le retour d'événements de cette nature."

La protestation de la Grande-Bretagne a été rendue publique après avoir été remise à Tokio au ministre des affaires étrangères par le chargé d'affaires britannique.

L'incident

CHANGHAI — Deux avions japonais ont fait feu sur l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Nankin, sir Hugh Knatchbull-Hugessen, et lui ont infligé de graves blessures. L'ambassadeur se rendait en automobile de Nankin à Changhaï lorsque les avions japonais ont fait feu sur lui.

Un grand drapeau britannique flottait sur l'automobile.

Un porte-parole des autorités japonaises dit qu'il est regrettable qu'on ait attaqué l'ambassadeur et qu'il a lieu de penser que les aviateurs ont pris le drapeau britannique pour le drapeau chinois. Il ajoute que l'ambassadeur a eu tort de ne pas se munir d'un drapeau assez grand pour couvrir tout le toit de l'automobile.

L'attentat commis contre l'ambassadeur britannique accroît la possibilité de répercussions internationales que contient le conflit sino-japonais. Et il se peut que cette possibilité s'accroisse encore beaucoup plus des autorités navales japonaises menacent de bloquer la côte de la Chine non seulement pour ce qui est de la navigation chinoise, mais aussi quant à la navigation étrangère.

Il va mieux

Un bulletin annonce que l'état de sir Hugh Knatchbull-Hugessen s'améliore un peu. L'ambassadeur a le dos cassé et le rein droit lésé, mais la moelle épinière n'a pas été atteinte. Sa température s'élève à 103.

L'ambassadeur du Japon à Nankin est allé au chevet du blessé. Il a réaffirmé que les aviateurs japonais ont fait feu sur l'automobile de l'ambassadeur parce qu'ils ne voyaient pas le drapeau britannique qu'elle portait.

Rupture?

NEW-YORK — Si l'on en croit un câblogramme émanant du bureau de l'"Associated Press" à Londres, le gouvernement britannique songerait à rompre les relations diplomatiques, à moins que le Japon ne consente à lui accorder pleine et entière satisfaction pour l'attentat commis contre l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Chine.

LE RENDEMENT EST MEILLEUR QU'ON ESPERAIT

C'est ce que démontrent les battages qui se font un peu partout au Manitoba.

D'après le dernier communiqué du ministère de l'agriculture du Manitoba, la moisson est à peu près terminée dans la province. Le travail des moissonneuses et des assembleurs de gerbes a été plutôt laborieux, car dans beaucoup de champs la paille était très forte. Les battages sont maintenant en plein essor.

Beaucoup d'ouvriers agricoles expérimentés sont venus de la Saskatchewan et la main-d'oeuvre n'a pas fait défaut.

A cause de l'étendue de l'épidémie parmi les chevaux, qui fait de nombreuses victimes, les chevaux manquent probablement plus que les hommes.

Le mois dernier a été particulièrement terrible pour les moustiques qui ont été une cause de grand ennui pour les hommes et les animaux dans les champs; mais ce fléau semble pour le moment avoir diminué. A l'exception des chevaux, les animaux sont généralement en bon état; de nouveaux bons pâturages vont être à leur disposition lorsqu'on va les envoyer dans les chaumes.

Les rendements aux battages sont plutôt au-dessus de ce que l'on attendait. Les blés Marquis et Cérès ont beaucoup souffert de la rouille, sauf dans la région de sécheresse le long de la frontière de la Saskatchewan. Le Marquis n'occupait cependant qu'une petite superficie. D'autre part, le Thatcher a dépassé tout à fait les espoirs de la plupart et le Durum s'est bien comporté. L'avoine, l'orge et le lin ont donné une bonne récolte.

Les grains fourragers, les pommes de terre et les jardins sont tous bons cette année.

Les rendements aux battages sont dans une large mesure proportionnés à l'abondance de pluie jusqu'au 15 juillet. La région la plus sèche a été celle où sont situés Elkhorn, McAuley, Miniota, Birtle, Russell, Roblin et Benito; mais d'une façon générale on peut dire qu'au nord-ouest d'une ligne de Sinclair à Winnipegosis, la pluie a été rare, tandis qu'à l'est elle a été plus généreuse.

Voici quelques chiffres illustrant la grande différence: Morden, 17.69 pouces; Brandon, 17.52; Emerson, 17.12; Boissevain, 15.42; Portage-la-Prairie, 15.38; Pierson, 14.03; Cypress River, 12.23; Winnipeg, 11.43; Virden, 10.57; Minnedosa, 10.01; Dauphin, 9.92; Swan River, 8.06; Russell, 5.58.

D'après les rendements connus jusqu'ici, on peut prédire que la production pour le Manitoba sera: blé, 53 millions de minots; avoine, 44 millions; orge, 37 millions.

Sérieuse épidémie dans le nord du Manitoba

LE PAS, Man. — Une épidémie de fièvre intestinale causée par une nourriture contaminée, l'eau ou le lait, est répandue dans la région et affecte Le Pas, Cranberry Portage et Flin Flon.

On compte déjà quatre morts, des enfants, et pas moins de 125 personnes alitées. Le malaise prend la nature d'une violente dysenterie.

Deux enfants âgés de moins de deux ans sont décédés au Pas, les autres victimes sont de Cranberry Portage.

M. Edmond Buron fera un séjour au Canada

QUEBEC — Dans la dernière quinzaine de septembre viendra à Québec un de nos compatriotes éminents qui vit à Paris depuis au delà de trente ans. Il s'agit de M. Edmond Buron, avocat, attaché aux archives canadiennes à Paris.

M. Buron a exercé le droit dans l'Ouest. Boursier du gouvernement il s'est ensuite rendu à Paris. C'est le seul de nos compatriotes qui soit passé par l'Ecole Normale de Paris.

M. Edmond Buron est un auteur de marque. On lui doit la traduction de "Imago mundi" l'oeuvre qui a été le livre de chevet de Christophe Colomb et que l'on a réussi à retracer.

M. Buron et sa femme feront un séjour au Canada. Ils visiteront leurs parents à Saint-Boniface et à Edmonton.

COLOGNE — Le général Goering vient de décréter que tous les soldats allemands doivent manger des crabes au moins une fois ou deux fois par mois. On a ordonné cette mesure afin d'encourager la production du crabe, industrie allemande.

MISSIONNAIRE DE L'ARCTIQUE TRES EPROUVE

Le R. P. Alain Kermel, O.M.I., va subir une troisième opération à Saint-Boniface.

Le R. P. Alain Kermel, O.M.I., depuis huit ans missionnaire dans le vicariat de la Baie d'Hudson, est arrivé du Pas à Winnipeg jeudi, avec l'excursion des pèlerins et des touristes du Nord. Il est actuellement à l'hôpital de Saint-Boniface pour y subir une opération. Le courageux missionnaire, qui est un Breton âgé



de 34 ans, en a déjà subi deux. Les médecins lui ont enlevé l'appendice, toutes ses dents, un orteil et un fragment d'os de l'épaule droite, mais le poison continue de miner son corps souffrant.

En janvier dernier, le Père Kermel était très malade au Cap Esquimau, à mi-chemin entre Churchill et Chesterfield Inlet. Il décida de se rendre à Churchill en traîne à chiens; mais la veille du jour où il devait entreprendre la course de 200 milles, il eut une attaque d'appendicite. Le Père Lionel Ducharme, son compagnon, aujourd'hui de la mission de Chesterfield, le plaça sur la traîne et le conduisit à Churchill. Le voyage dura huit jours. Après un séjour d'un mois à l'hôpital de Churchill, le patient fut transporté à celui du Pas.

Le Père Kermel est sous les soins des Drs Benoit et Collin. Sa bonne humeur ne l'a pas abandonné au milieu de ses tribulations. Avant sa dernière opération au Pas, alors qu'il allait perdre ses dents, son orteil et une partie de son épaule, il disait au docteur: "Vous pouvez enlever tout ce qu'il vous plaira, mais laissez-moi ma langue." Sur le train qui l'amenait à Saint-Boniface, il disait à ses compagnons: "Je ne m'en fais pas du tout: un Breton est si dur à tuer!..."

LES BLANCS ONT PRIS SANTANDER

Presque tout le nord-ouest de l'Espagne est maintenant sous l'autorité de Franco—Soulèvement de la population contre les rouges.

HENDAYE, France — La prise de Santander met sous l'autorité du gouvernement Franco à peu près tout le nord-ouest de l'Espagne puisque, dans cette partie-là du pays l'armée blanche n'a plus à arracher aux rouges qu'une partie de la province d'Oviédo. Cette victoire met à la disposition du haut commandement blanc, pour une offensive du côté de Madrid, par exemple, quelque 100,000 soldats, qui étaient chargés de prendre aux rouges la côte basque, et une escadre qui bloquait cette côte. On voit qu'elle peut avoir des conséquences décisives quant à l'issue de la guerre, qui sévit depuis un peu plus de 13 mois.

On estime à 50,000 le nombre des combattants dont les rouges disposaient dans la région de Santander. Le quartier général blanc annonce que 15,000 de ces combattants qui étaient à Santander se sont rendus à l'armée blanche.

On tient aussi de source blanche que quelque 25,000 autres se sont trouvés cernés au sud-est de la ville. Ils ne pourraient donc pas, même s'ils le désiraient, se réfugier dans ce qui reste de territoire rouge dans le nord-ouest. Et il est fort douteux que la plupart le désirent. Il y a tout lieu de penser que bon nombre de miliciens de la région de Santander ont pris les armes uniquement parce que les meneurs rouges les y contraignaient.

M. Jose-Antonio Aguirre, chef du gouvernement basque allié à Valence, et plusieurs membres de son cabinet se sont réfugiés en France. On sait que M. Aguirre s'était établi à Santander par suite de la prise de Bilbao.

L'armée blanche qui a arraché Santander aux rouges n'est pas entrée dans cette importante ville basque immédiatement après la reddition, mais elle a commencé par y envoyer de forts détachements chargés de réprimer un terrorisme que des "gouvernementaux" exerçaient depuis quelque temps.

Des officiers blancs disent que la reddition de Santander a suivi un soulèvement de la population contre ce qui restait de rouges dans cette ville basque. Il paraît que les troupes d'assaut se sont rangées du côté de la population.

TRENTE MILLE ESPAGNOLS DE PLUS EN FRANCE

Leur chiffre se trouve maintenant porté à 50,000—On a fermé la frontière.

BAYONNE, France — Quatre pelotons de gardes mobiles françaises ont été dirigés en toute hâte de Bordeaux à la frontière franco-espagnole où de sanglantes émeutes ont eu lieu entre les miliciens, les réfugiés espagnols et la police. Une foule évaluée à une trentaine de mille réfugiés a envahi la frontière française, se rendant à Bayonne.

L'émeute a atteint son point culminant lorsque 2,000 miliciens gouvernementaux armés de grenades se sont frayé un chemin jusqu'en France. Plusieurs civils qui voulaient leur barrer la route ont été blessés. Les soldats se sont rendus jusqu'à l'hôpital de Bayonne où ils ont été désarmés et mis sous la garde de 15 policiers.

Sur les ordres du gouvernement français, ils ont été fouillés et on leur a enlevé bijoux, argent, etc. Irrités par la saisie de leurs richesses, la plupart volées, les miliciens ont commencé à se battre contre la police française. L'on a dû demander des secours d'urgence aux autres postes de gardes mobiles.

On mentionne qu'un soldat loyaliste avait sur lui une bourse de cuir contenant $38,000.

Comme résultat des troubles survenus, les policiers français ont arrêté Ignacio Alegria, chef du parti anarchiste espagnol.

L'arrivée de 29,000 nouveaux réfugiés porte à 50,000 le nombre des réfugiés espagnols en France.

Le gouvernement français a fermé la frontière, refusant l'entrée à tout autre citoyen espagnol, et prend les mesures pour rapatrier les 50,000 réfugiés qui se trouvent actuellement sur son territoire.

La natalité diminue au Canada

OTTAWA — Pendant l'année 1936, le taux de la mortalité, au Canada, fut de 9.7 par 1,000 de population. C'est le même qu'en 1935, mais le taux de la natalité a baissé de 20.3 à 20.0 par 1,000. C'est ce que révèlent les premiers rapports démographiques, préparés par l'Office canadien des statistiques.

Pendant l'année, les naissances furent de 219,894 et les morts, de 106,887. Le nombre des mariages s'est élevé à 80,853.

Toutes les provinces, à l'exception de la Colombie Britannique, montrent une baisse du taux de la natalité. Le Québec arrive le premier pour la natalité, et il est suivi de près par le Nouveau-Brunswick. Son taux est de 24.3 contre 24.6, l'an dernier. En Colombie-Britannique, le taux a passé de 13.6 en 1935, à 14.0 en 1936. C'est encore le plus bas de toutes les province.

La grève des textiles est réglée

MONTREAL — La grève des textiles de la province de Québec, qui durait depuis près d'un mois et paralysait une dizaine de mille ouvriers, a pris fin vendredi soir, à la suite d'une conférence qui a eu lieu dans le bureau de M. Maurice Duplessis entre les représentants des Syndicats nationaux catholiques et ceux de la compagnie "Dominion Textile."

Cette conférence a été suggérée par S. E. le cardinal Villeneuve dans un appel adressé aux patrons et aux grévistes, leur demandant d'en venir à un accord raisonnable dans l'intérêt général et pour la sécurité de la paix publique.

Les parties intéressées se déclarent très satisfaits du règlement.

Clôture des fêtes de Sherbrooke

SHERBROOKE — La célébration du centenaire de Sherbrooke s'est terminée, samedi soir, par la dernière représentation du grand spectacle historique intitulé: "Evocation d'un siècle d'histoire," au cours duquel plus de 1,500 personnages ont évolué sur l'immense amphithéâtre à ciel ouvert.

A l'issue de cete représentation à laquelle assistaient, entre autres invités distingués, le maire et le conseil municipal de Montréal, le président et le vice-président des chemins de fer nationaux, a eu lieu la fête de nuit qui a été d'une incomparable splendeur.

200 savants auprès des jumelles Dionne

CORBEIL, Ont. — Plus de 200 experts en psychologie des enfants viendront de divers points du Canada et des Etats-Unis, dans deux mois, pour discuter et observer les plus fameuses jumelles du monde, les cinq jumelles Dionne. Ils étudieront le développement physique et intellectuel des cinq petites soeurs.

Bombes chinoises sur un navire américain

CHANGHAI — Quatre aéroplanes chinois ont lancé, lundi, des bombes sur le navire américain "President Hoover" en haute mer sur la côte chinoise. Sept membres de l'équipage ont été blessés, dont l'un est mort, et trois passagers ont souffert de choc nerveux.

Le gouvernement chinois a accepté sa pleine responsabilité et exprimé son désir de réparer tous les dommages. Les bombes étaient apparemment destinées à deux vaisseaux de guerre japonais manoeuvrant dans le voisinage.

LES EFFECTIFS DANS LE NORD DE LA CHINE

120,000 soldats japonais combattent 225,000 soldats chinois sur trois fronts différents.

PEIPING — Des Japonais ont déclaré: "Nous sommes venus pour régler définitivement la question de la Chine du nord." Et des observateurs étrangers disent que l'affluence de troupes et de matériel de guerre japonais corrobore cette déclaration. D'aucuns pensent que les Japonais, quand ils parlent de la Chine du nord ont en vue non seulement le Hopé (ou Pétchili) et le Tchager, mais aussi la partie de Chantoung qui est au nord du fleuve Jaune.

En ce moment, dans le nord de la Chine, 120,000 soldats japonais combattent 225,000 soldats chinois. Ces troupes sont réparties sur trois fronts qui barrent d'importantes lignes ferroviaires. Au sud de Tientsien, 70,000 soldats japonais refoulent une armée de 100,000. A 25 milles au sud-ouest de Peiping, 100,000 soldats chinois cherchent à encercler 35,000 Japonais. Au nord-ouest de l'ancienne capitale, la possession du défilé de Nankéou demeure l'enjeu d'une bataille mettant aux prises 15,000 Japonais et 25,000 Chinois. On dit que le mouvement tournant de l'armée chinoise qui est au sud-ouest de Peiping a une grande importance stratégique.

Départ de cinq Jésuites pour l'Europe

MONTREAL — Deux groupes de Jésuites canadiens, tous prêtres depuis un an ou deux, sont partis pour l'Europe où ils vont faire des études spéciales dans différents domaines.

Les PP. D'Auteuil Richard et Jacques Cousineau se sont embarqués sur la Normandie pour la France. Ils se rendront d'abord à l'Action Populaire à Paris et ils étudieront durant deux ans les sciences sociales dans leurs principes et leurs applications. Avec eux s'est embarqué aussi le P. Guillaume Belcourt, récemment gradué en pédagogie de l'Université de Toronto et qui complétera ses études à Paris.

Un autre groupe est parti de Montréal sur la Duchess of Atholl: le P. Guy Laramée, qui va en France et en Belgique prendre contact avec les mouvements spécialisés de jeunesse, et le P. Robert Picard, à destination de Rome, où il se préparera à l'enseignement de l'Ecriture Sainte.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

La soumission de la Catalogne

BIARRITZ, France — On rapporte qu'un représentant du gouvernement de la Catalogne est à discuter actuellement avec des représentants du gouvernement nationaliste de la soumission de cette riche région industrielle. Les envoyés de Franco auraient déclaré à l'émissaire catalan que les nationalistes n'accepteront rien autre chose qu'une soumission sans conditions. Les Catalans exigeraient de Franco des garanties assurant leur autonomie.

La visite de Mussolini à Hitler

BERLIN — Il y a lieu de penser qu'il est décidé que la visite de M. Mussolini à M. Hitler — visite longtemps attendue — aura lieu dans la seconde partie de septembre. Maintes choses indiquent que la date est exactement fixée. Mais aucun informateur autorisé ne veut la révéler.

M. Mussolini rend à M. Hitler la visite que celui-ci lui a faite à Venise en juin 1934.

Le blocus de la côte chinoise

PARIS — On tient de sources en contact avec le ministère des affaires étrangères que la France ne reconnaitra pas au Japon le droit de bloquer la côte chinoise s'il ne remplit pas deux conditions qu'exige le droit international: déclarer la guerre et notifier aux neutres son intention de recourir au blocus.

L'Espagne blanche et le Vatican

CITE DU VATICAN—Le marquis d'Aycenena, chargé d'affaires officieux de l'Espagne blanche près le Saint-Siège, a remis ses lettres de créance au cardinal secrétaire d'Etat Pacelli. Aucune cérémonie n'a marqué le fait. Le chargé d'affaires s'est rendu au Vatican dans une voiture décorée aux couleurs traditionnelles de l'Espagne.

L'acceptation des lettres de créance du marquis d'Aycenena constitue une reconnaissance formelle des relations établies depuis un certain temps entre le Saint-Siège et l'Espagne blanche, mais disent des prélats, elle ne constitue pas du tout une reconnaissance de la nature de celle que l'Italie et l'Allemagne ont accordée au gouvernement Franco (une reconnaissance d'Etat de jure). Ces prélats ajoutent que l'acceptation des lettres de créance du chargé d'affaires de l'Espagne blanche n'empêche pas les relations entre l'Etat papal et Valence.

Maligne réplique au cardinal Mundelein

BERLIN — Le journal des troupes de choc d'Hitler "Der S.A. Mann" attaque de nouveau le cardinal Mundelein de Chicago.

On sait que ce prélat américain a qualifié Hitler de "mauvais tapissier" et dénoncé la campagne nazie de procès d'immoralité intentés aux prêtres.

Aujourd'hui, "Der S. A. Mann" déclare que le cardinal Mundelein aide à réaliser un nouveau film qui représentera la vie de monastère. Il lui conseille de ne pas trop se presser, car l'Allemagne, dit-il, est à la veille de lui fournir une abondante documentation sur la vie derrière les murs des monastères."

Une fontaine de bière

BERLIN — La petite ville de Bitburg, dans l'Eifel, a installé sur la place du marché une fontaine d'où coulera, dans les grandes occasions, de la bière.

Des fontaines de vin existent déjà dans diverses localités rhénanes.

Londres proteste auprès de Franco

LONDRES — La Grande-Bretagne fait tenir au généralissime Franco une nouvelle protestation contre les attaques dont les navires marchands britanniques sont l'objet en Méditerranée depuis quelques semaines. Elle déclare que si ces attaques ne cessent pas, elle devra prendre les mesures que la situation exigera. Récemment deux avions blancs ont tenté de bombarder un cargo britannique chargé de phosphate destiné à Barcelone.

Hausse de coût de la vie en France

PARIS — Le coût de la vie en France qui avait déjà monté à la suite de la dévaluation du franc a subi une nouvelle hausse lorsque le cabinet Chautemps a augmenté le prix du blé et du pain afin de venir en aide aux producteurs de blé. Cette mesure fait partie du programme établi par le gouvernement pour stimuler la production et réduire la balance commerciale défavorable.

La culture allemande

BERLIN— L'Allemagne va désormais désigner des "attachés culturels" à ses diverses ambassades et légations. Leur mission sera de répandre la culture allemande et d'établir une collaboration culturelle entre l'Allemagne et les pays étrangers, près desquels les attachés seront accrédités.

Le premier de ces attachés sera envoyé en Grande-Bretagne.

Lenôtre et Mansart

PARIS — Les effigies de Lenôtre et de Mansart s'élèveront désormais non loin du magnifique palais qu'ils construisirent à Versailles.

La municipalité de Versailles vient de faire aménager deux jardins où s'élèveront des statues en marbre de l'architecte et du jardinier du château du roi-soleil. Ces oeuvres commandées par le roi Louis-Philippe furent exécutées par le sculpteur Auguste Préault en 1868. Elles ornaient depuis lors le vestibule d'honneur de l'hôtel de ville versaillais.

La municipalité a estimé que les effigies de Lenôtre et de Mansart n'avaient pas là un cadre les mettant suffisamment à l'honneur et décida de les établir dans les deux Jardins des plantes non loin du Palais. Des piédestaux, hauts de trois mètres, sont actuellement construits. Il reste maintenant à amener à pied-d'oeuvre avec un matériel spécial, ces deux statues en marbre blanc qui sont d'un poids considérable.

Mort de lord Rothschild

TRING, Hertfordshire — Lord Rothschild, arrière-arrière-petit-fils du fondateur de la maison Rothschild à Londres, est mort à la suite d'une longue maladie. Il était âgé de 69 ans.

Avant de devenir pair du royaume, il siégea à la Chambre des Communes de 1889 à 1910. Il avait un faible pour la zoologie et il a publié plusieurs ouvrages sur ce sujet.

Pour stimuler la production et la construction

PARIS — Le gouvernement Chautemps vient d'adopter, en vertu des pouvoirs extraordinaires qui lui ont été confiés il y a deux mois pour régler la crise financière française, un programme qui vise à stimuler la production et la construction en accordant des emprunts à intérêt modique et des exemptions de taxes aux industriels et aux entrepreneurs en construction.

LA NOUVELLE LOI DU DIVORCE EN ANGLETERRE

La nouvelle loi anglaise du divorce, qui entrera en vigueur le 1er janvier 1938, est la première réforme apportée à la législation de 1857.

Son adoption par les deux Chambres, même par celle des lords, est un nouveau succès des partisans du divorce, dont les efforts étaient arrêtés depuis un quart de siècle: en 1912, une Commission royale avait été chargée d'étudier la matière: ses travaux se poursuivaient avec une placide lenteur, quand la guerre survint qui fit tomber l'affaire en sommeil.

Elle fut reprise par un membre de la Chambre des Communes et du barreau, un avocat député, M. Alain Herbert, dont les efforts se trouvèrent à l'improviste secondés puissamment par l'aventure du duc de Windsor.

A vrai dire, cet enbrouillement de mariages, démariages, remariages et d'époux numéro 1, numéro 2, numéro 3, aurait plutôt dû renforcer le goût de la stabilité dans ce domaine.

Mais comme il fallait s'y attendre, attendu que la masse est la masse et que l'Angleterre vit sous le régime du libre examen, loin de la protection du Siège apostolique défenseur de la morale, l'"opinion" évolua dans le sens contraire au bon sens.

Député, avocat, M. Alain Herbert écrit aussi des romans: celui que le prince fit vivre à toute l'Angleterre mit dans l'ombre le romancier, mais procura l'efficace poussée à l'avocat, au député.

La base du mariage indissoluble était déjà sapée. Jusqu'ici, en Angleterre, la rupture légale de l'union matrimoniale était admissible, mais en vertu d'un seul motif: adultère de l'un des époux. Aux termes de la loi nouvelle, les motifs supplémentaires suivants sont admis: dérangement cérébral incurable d'un des époux, mauvais traitements, abandon pendant une durée de cinq ans au moins.

Selon les supputations des connaisseurs de l'état des esprits et des choses, le nombre des actions en divorce à prévoir pour les premiers jours de janvier 1938 serait d'à peu près 50,000 ... cinquante mille. Mais il faut compter aussi avec la seconde portion du contingent, qui sera bientôt suivie de la troisième. Il y a, en effet, des actions en divorce qui ne sont pas recevables avant trois ans de mariage et celles qui comportent cinq ans. M. Alain Herbert procure du travail aux avocats et aux juges, mai sque deviennent à ce régime la stabilité des familles et l'ordre social?

L'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem sera-t-elle démolie?

Le dernier numéro de la **Terra Santa**, le bulletin mensuel des Pères Franciscains qui assurent la garde des Lieux Saints en Palestine, annonce la publication d'un livre qui relate les résultats d'une enquête faite au sujet de la situation et de l'état de conservation de l'église du Saint-Sépulcre.

Cette enquête fut menée à la demande des Pères Franciscains par l'ingénieur italien Luigi Marangeni, et **Terra Santa** en donne ainsi la conclusion:

"L'auteur écrit que la basilique ne fut pas l'objet de soins suffisants au cours des âges, de ces soins que l'on donna à d'autres bâtiments précieux ...

En ce qui concerne l'avenir, deux solutions se présentent. Il en est qui veulent conserver l'église des croisés dans l'état actuel. D'autres voudraient la démolir pour en édifier une nouvelle sur l'emplacement de l'ancienne. Les Pères Franciscains partagent cette dernière opinion."

Quand vous faites affaire avec nos annonceurs mentionnez la "Liberté".

La vérité sur l'Espagne

Le témoignage des évêques.— Une solennelle condamnation du gouvernement de Madrid et des actes de terreur auxquels il n'a cessé de se livrer. — Une persécution continue.

On a écrit en marge de la guerre civile d'Espagne que le gouvernement de Madrid avait surtout démontré la puissance de la propagande. Bien servi par les agences télégraphiques, il a tenté de convaincre le monde que les insurgés n'étaient que des barbares, des ennemis de l'ordre, des destructeurs. L'épiscopat d'Espagne a porté sur toute la guerre civile un jugement définitif en se ralliant à Franco. Citons de sa lettre ce témoignage sans réplique:

"Jugeant globalement les excès de la révolution communiste espagnole, nous affirmons que dans l'histoire des peuples orientaux, on ne connait guère de pareil phénomène de folie collective, ni une semblable accumulation, en quelques semaines, d'attentats commis contre les droits fondamentaux de Dieu, de la société et de la personne humaine.

"Par dessus tout la révolution fut antichrétienne. Nous ne croyons pas que dans l'histoire du christianisme, et en l'espace de quelques semaines, il y ait eu pareille explosion de haine contre Jésus-Christ et sa sainte religion, revêtant toutes les formes de pensée, de volonté et de passion. Telle fut la persécution sacrilège qu'a soufferte l'Eglise en Espagne, que le délégué des Espagnols rouges envoyé au Congrès des sans-Dieu, à Moscou, a pu dire: "L'Espagne a dépassé de loin l'oeuvre des Soviets, vu que l'Eglise en Espagne a été complètement anéantie."

"Nous ajoutons que l'hécatombe réalisée par la révolution communiste a été préméditée. Bien avant la révolution étaient arrivés de Russie 79 agitateurs spécialisés.

"La destruction des églises, ou du moins de leur ameublement, se fit systématiquement et en série. Dans le court espace d'un mois, on avait désaffecté tous les temples. Déjà en 1931, la ligue athée avait à son programme un article qui déclarait: "plébiscite sur le sort à réserver aux églises et aux presbytères" et un des comités provinciaux donnait cette directive: "Le local ou les locaux destinés jusqu'à présent au culte devront être employés comme magasins collectifs, marchés publics, bibliothèques populaires, établissements publics de bains et d'hygiène, etc.... suivant les convenances et les nécessités de chaque village." Par l'élimination des personnes en vue que l'on considérait comme ennemies de la révolution, on avait formé au préalable des "listes noires." Sur certaines d'entre elles, et en premier lieu, figurait l'Evêque. Quant aux prêtres, un chef communiste, voyant la population qui voulait sauver son curé, disait d'eux: "Nous avons reçu ordre de supprimer toute cette engeance."

La crise du siècle

L'illustre savant, qui vient de mourir et auquel un deuil sans frontières a fait escorte jusqu'à sa tombe, écrivait, il y a peu de temps: "Je ne pense pas que la radio modifie notre vie profondément. Au fond, nous ne sommes pas tellement différents de nos ancêtres."

Guillaume Marconi, par ce propos, témoignait d'un esprit philosophique bien rare chez les hommes de sa classe et critiquait, de façon définitive, la triple erreur de notre temps, qui porte sur la science, sur le progrès et sur l'invention.

Les révolutions humaines

Il y a toujours eu des inventeurs qui, pour n'être pas des savants n'en ont pas moins exercé une action décisive sur l'histoire de l'humanité.

Cette histoire n'est pas faite que de guerres et de traités de paix. Elle a été scandée d'une infinité de menues découvertes qui, plus qu'une bataille gagnée ou perdue, ont changé la condition des hommes.

Quand Charlemagne, pour généraliser l'écriture et la copie, a inventé la minuscule carolingienne; quande le moyen âge a découvert les boutons; l'attelage des bêtes de trait; la forge; les meubles transportables; la poudre; l'imprimerie; les métiers; les corps de ville; la chevalerie; les écoles; quand il a mis en usage le crédit, la lettre de change, l'arme à feu (c'est-à-dire les armées permanentes), croit-on que ce ne furent pas autant de révolutions?

Révolutions incomplètes, je l'accorde, puisque Napoléon ne disposait pas, pour transporter ses armées de moyens de traction très supérieurs à ceux de **Jules César**; mais révolutions complétées par la multitude de réformes matérielles qui ont marqué la fin du XVIIe siècle et la première moitié du XIXe.

Alors ont été inventés les trottoirs; les alignements de rues; les sergents de ville; les fiacres; la fiscalité directe et indirecte; le monopole du tabac et des cartes à jouer; l'enregistrement; les hypothèques; les octrois; l'assistance publique; les hospices; les bureaux de bienfaisance, — tout le cadre dans lequel nous vivons.

Alors aussi parurent les allumettes chimiques; le gaz d'éclairage; les bougies; les lampes à huile; les plumes en fer; le coke; le sucre de betteraves; l'alcool de grains.

Après quoi, ce furent les chemins de fer; la bicyclette; l'électricité; l'automobile; le téléphone; la photographie; le cinéma; les sous-marins; les appareils frigorifiques; les avions; la T.S.S., — sans parler des moyens de transports maritimes qui permettent de placer sur un seul de nos cargos un fret que n'eussent pas embarqué toutes les flottes de la Grèce ancienne.

Au bref, le plus humble de nos paysans voyage en troisième classe plus confortablement que le roi Louis XIII en ses carrosses. La machine a servi l'homme en le dominant.

Le règne de "la science"

Parmi ces inventions, les unes étaient oeuvres d'artisans ingénieux; les autres, de savants réfléchis. Ce sont les secondes qui ont le plus fortement impressionné l'époque moderne.

Le public, en sa masse, ignorait d'où elles venaient. Il ne soupçonnait pas le processus qui, depuis les deux révélateurs de la notion de force et d'action à distance, Descartes et Newton, a vivifié tour à tour les mathématiques, la physique, la chimie, la biologie, pour aboutir, dans la convertibilité des forces, aux merveilleuses trouvailles des cinquante dernières années.

Les masses sont naturellement plus sensibles aux progrès matériels qu'aux progrès philosophiques. Car les premiers seuls, ainsi que l'a remarqué M. Bergeron, ajoutent à nos organes naturels des organes artificiels. Les Anglais, gens pratiques, appellent leurs pharmaciens "chemists" et leurs médecins "physicians."

Ainsi un siècle d'inventeurs succédait à un siècle de légistes et de philosophes. L'homme, comme disait sommairement M. Jules Guesde, se voyait en train de devenir Dieu. "La science, avait murmuré plus discrètement M. Renan, est pour l'homme le seul moyen d'améliorer son sort."

Dans la longue liste des découvreurs, qui ont travaillé à cette amélioration. Guillaume Marconi, par deux traits, s'est fait une place à part; d'abord par la noblesse de caractère, qui lui a inspiré en 1899 son radiogramme d'hommage à notre grand Branly; ensuite par sa volonté de garder le contrôle et l'exploitation de ses inventions, ce qui lui a légitimement valu de mourir plus qu'à demi-milliardaire.

C'est à cause de tout cela qu'on a appelé le dernier siècle le siècle du progrès.

Le tombeau à briser

Progrès? C'est entendu. Seulement de quel progrès s'agit-il

Le progrès mécanique est certain. Mais il n'a rien à voir avec le progrès réel, qui est le bonheur de l'humanité. Le progrès réel n'est pas affaire d'équations et de formules; il est affaire de volonté et de responsabilité.

En lisant le télégramme qu'adressait hier Gabrielle d'Annunzio à la veuve Guillaume Marconi, je me suis souvenu d'une grande parole autrefois prononcée par le poète et vraiment digne du mort:

"Le monde est don magnifique fait par quelques-uns à la multitude." Cela signifie que l'âme est un trésor qu'on ne sauve qu'en le dépensant.

Le monde, depuis qu'il est monde a vu passer 50 milliards d'hommes dont, à l'heure où j'écris, 2 milliards environ, emportés dans le mouvement planétaire à la vitesse de 30 kilomètres à la seconde, sont vivants. Très peu de ces hommes ont marqué. Certains ont découvert les merveilles que j'ai dites. Mais aucun n'a résolu ni le problème de l'Etat, ni le problème de l'éducation ni le problème de la vie morale. A cet égard, tout reste à faire.

Notre époque se trompe lourdement, qui s'imagine avec les Américains et les Allemands que les valeurs spirituelles doivent se monayer, comme les autres. Notre époque se trompe lourdement, qui s'obstine, comme Voltaire, à ne regarder que la terre. Notre époque souffre, dans l'opulent foisonnement de ses conquêtes matérielles, d'un manque de foi et d'un affaiblissement de l'esprit.

Dans la cathédrale d'Orvieto, il y a des fresques de Signorelli. On y voit les morts ressusciter en s'arrachant à la terre. Notre temps, s'il veut revivre et survivre, doit, lui aussi, briser la pierre de son tombeau.

André TARDIEU.

—("Gringoire").

LA MOISSON DE L'OUEST CANADIEN ET LA SITUATION ECONOMIQUE

Le cultivateur aura moins à vendre, mais les prix seront meilleurs — Le blé n'est plus, comme autrefois, la culture presque unique.

La moisson de blé de l'Ouest canadien est en ce moment au premier plan de l'actualité économique. Le dernier rapport télégraphique de l'Office national de la statistique mande que la pluie, si tardive qu'elle fût, a quelque peu amélioré l'état des cultures dans diverses régions. Les estimations du volume de la moisson n'en restent pas moins très faibles. Elles varient entre 160 millions de boisseaux (Searle) et 190 millions (Broomhall). Les provinces de la Prairie avaient produit 212 millions de boisseaux de blé en 1936, ce qui était déjà un chiffre nettement inférieur à la moyenne des cinq années précédentes. Cet état de choses aura des répercussions qu'il est facile de prévoir. De nombreux agriculteurs de la Saskatchewan en seront réduits à recourir aux pouvoirs publics. Le volume restreint de la moisson se traduira par un important manque-à-gagner dans les branches de l'activité économique qui se rattachent à la culture, au commerce et à la manutention des céréales.

Sans méconnaître la gravité de la situation, il convient de n'en pas exagérer la portée générale. Si la moisson de blé doit être nulle dans certains endroits et médiocre dans d'autres, les conditions atmosphériques ont été beaucoup moins défavorables sur le reste du territoire. Les trois provinces de la Prairie disposeront, pendant la campagne qui commence, d'un excédent exportable bien au-dessous de celui de la campagne précédente, mais la hausse des cours qui s'est produite depuis un an compensera en partie cette régression.

Il importe aussi de tenir compte de l'importance relative du blé dans la vie économique du pays. Depuis une dizaine d'années, les exploitations agricoles ont largement diversifié leurs cultures et l'élevage, ainsi que plusieurs autres industries connexes, a pris une grande extension. Aussi le blé n'a-t-il pas conservé la place qu'il occupait naguère dans l'économie canadienne. Des relevés officiels font ressortir qu'en 1935 la valeur totale des produits de la ferme s'élevait, à 943 millions de dollars, et que le blé n'y figurait que pour quelque 200 millions. Ils montrent en outre que le produit de la moisson de blé représentait moins de 8% de la valeur du rendement de toutes les branches de la production nationale. Or, dans l'ensemble du pays, à l'exclusion de la partie de la Saskatchewan atteinte par la grande sécheresse, l'état des cultures de toute sorte est en général excellent, ou tout au moins satisfaisant. La hausse des prix des produits de la ferme, dont l'indice s'est relevé depuis un an de 71.1 à 89.8, augmentera d'une façon appréciable le pouvoir d'achat de la classe agricole. Par ailleurs, les manifestations les plus significatives de l'activité économique accusent dans toutes les régions du pays, sauf l'Ouest, une notable progression par rapport à l'an dernier. Il est intéressant de noter que la courbe de la reprise, qui atteint son plus haut point depuis la période de dépression, est particulièrement accentuée dans le Québec et les provinces de l'Atlantique.

(Banque Canadienne Nationale)

Le beurre du Manitoba à l'honneur

TORONTO—Le beurre de l'Ouest triomphe dans les concours de l'exposition nationale. La Crèmerie de Gladstone, Man., remporte la coupe d'argent pour le plus grand nombre de points dans le beurre de crèmerie et deux médailles d'argent dans d'autres sections. Parmi les autres Crèmeries manitobaines qui obtiennent des prix, mentionnons celles de Elkhorn, Neepawa, Belmont, Treherne, Inwood, Killarney, Riverton, Shoal Lake, Lundar, Dauphin, Tolstoi, Brandon, Gardenton, Winkler, etc.

NEW-YORK—Jos Louis, le champion poids-lourd du monde entier, a battu le champion de l'empire britannique, Tommy Farr (sur la décision des juges) après une joute sensationnelle de 15 rondes, lundi soir, au Yankee Stadium.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 1er SEPT. 1937 — NUMERO 17

LA LIBERTÉ

Sur les bords de l'Arctique

Jubilé d'argent des Missions Esquimaudes. Sacre de S. E. Mgr Armand Clabaut O.M.I.

Son Excellence Mgr Alfred-Arthur Sinnott, archevêque de Winnipeg, a bien voulu écrire pour la LIBERTE ses impressions sur les fêtes si émouvantes du vingt-cinquième anniversaire des Missions esquimaudes à Churchill et à Chesterfield Inlet, qu'on lira ci-dessous. Nous lui en exprimons notre vive reconnaissance.

Ce n'est pas un voyage, c'est un pèlerinage que nous avons fait à Chesterfield Inlet. Nous ne sommes pas allés, comme font les touristes, pour voir et admirer. Nous sommes allés pour visiter un lieu qui n'a rien de remarquable pour l'oeil, mais qui, à notre époque même, est devenu sacré par le zèle et les travaux d'un Apôtre du Christ et où la grâce de Dieu s'est manifestée par la conversion de nombreuses âmes.

Peu importe qui étaient les pèlerins ou comment ils s'y rendirent; on peut dire en passant que c'étaient des membres éminents de l'épiscopat canadien, un ministre du gouvernement provincial du Manitoba, des membres distingués du clergé, et qu'ils partirent de Winnipeg le vendredi 13 août. Notre destination par rail était le port de Churchill, situé sur la Baie d'Hudson, à l'embouchure de la rivière Churchill et le lieu de résidence du Vicaire Apostolique de la Baie d'Hudson. Le but de notre voyage était de prendre part aux cérémonies religieuses organisées pour le 25e anniversaire de l'établissement des Missions Catholiques chez les Esquimaux.

A notre arrivée à Churchill, le lundi matin 16 août, nous eûmes le bonheur d'assister à la messe pontificale d'actions de grâces qui fut célébrée par l'évêque des Esquimaux, S. E. Mgr Turquetil. Il est inutile de s'étendre sur Churchill. L'indicateur du chemin de fer le désigne comme "le fort le plus ancien et le port le plus récent du Canada." Le gouvernement canadien a dépensé de vastes sommes, — quelques-uns diraient prodigalement, — dans la création d'un port et l'érection d'un élévateur pour l'expédition du grain des Prairies de l'Ouest canadien vers les marchés du monde. Churchill est essentiellement commercial, il n'est pas religieux. Il est vrai que la plus belle construction de l'endroit est la Mission catholique, avec la petite cathédrale y attenant, mais Churchill n'est pas une mission esquimaude et à la messe pontificale célébrée le 16 août, il n'y avait que deux Esquimaux présents. L'assistance se composait des visiteurs membres de l'épiscopat et du clergé, des fidèles de la petite colonie catholique de Churchill et d'un détachement de marins catholiques du "Scarborough" qui, par une faveur de l'amirauté britannique, avait prolongé son séjour dans le port afin de donner plus d'éclat à la célébration.

Cependant le théâtre des fêtes n'était pas Churchill, mais Chesterfield Inlet, à trois cent cinquante milles au nord, "sur les bords de l'Arctique," à l'extrême angle nord-ouest de la Baie d'Hudson. C'est à Chesterfield Inlet que le Père Turquetil inaugura sa mission chez les Esquimaux en 1912, il y a vingt-cinq ans. Il y avait été envoyé, avec le Père Leblanc, par le Vicaire Apostolique du Keewatin d'alors, le saint et héroïque Mgr Ovide Charlebois, O.M.I., pour porter l'Evangile du Christ à cette population nomade du Nord, perdue au loin et délaissée.

Donc, après la messe pontificale à Churchill, les visiteurs partirent pour Chesterfield Inlet. Le plus grand nombre prirent place sur le bateau de la mission "M.-F. Thérèse" acquis récemment, — magnifique cadeau fait aux Missions Esquimaudes par une dame catholique américaine. Les autres se rendirent par "l'Ocean Eagle", bateau appartenant au gouvernement canadien, qui fut réquisitionné dans ce but au dernier moment. Les archevêques et évêques — quelques-uns pour la première fois — montèrent en avion et survolèrent le Nord, au-dessus des Terres Stériles, avec le fameux prêtre aviateur, le R. P. Schulte, O.M.I., au volant. C'est une expérience qu'aucun de ces prélats n'oubliera sans doute. Pas plus que la vision des Terres Stériles, s'étendant au nord et à l'ouest pendant des centaines et des centaines de milles, ne s'évanouira de sitôt de leur mémoire. En été, ces terres sont l'image du désespoir; ce qu'elles sont en hiver, recouvertes de neige et de glace, sans un arbre, sans un buisson, sans même une minuscule colline pour briser la terrible monotonie, personne ne peut s'en faire une idée. Quel courage il doit falloir pour entreprendre un voyage à travers ce désert à pied en été et en traîne à chien en hiver! Et cependant, les Pères Oblats de Marie-Immaculée, à la recherche des âmes, l'ont entrepris de multiples fois. Pour quelques-uns, l'appât des âmes est plus fort que l'appât de l'or, et comme ils méritent bien d'être appelés les héros de la Croix du Christ!

L'arrivée à Chesterfield, quels que fussent les modes variés de transport, fut la même pour tous et caractérisée par la même réception cordiale. Soixante-quinze Esquimaux, hommes, femmes et enfants, étaient sur la rive pour accueillir les visiteurs, la lumière de la foi brillant dans leurs yeux, leur figure rayonnant de joie, leurs bras étendus pour indiquer la chaleur et la sincérité de leur bienvenue. La première impression qu'ils nous laissèrent fut confirmée lorsque nous fîmes plus ample connaissance. C'est un peuple chaleureux, amical, joyeux jusqu'à un certain point et doué d'une intelligence plus qu'ordinaire.

• • •

Le premier aspect de Chesterfield Inlet n'est pas seulement une surprise, c'est une révélation. La petite église sans prétention mais très jolie, la résidence de la Mission qui y est attachée, le magnifique hôpital de quarante lits sous les soins dévoués des Soeurs Grises de Nicolet, le poste de radio maintenu par le gouvernement canadien, le vaste poste de commerce de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ainsi que plusieurs autres résidences proprettes et les tentes de toile blanche des Esquimaux parsemées ici et là, tout cela à 350 milles au nord du dernier poste de civilisation, compose la surprise que tout oeil humain peut voir. La révélation, cachée, n'est visible qu'aux yeux de la foi.

Il y a vingt-cinq ans, le Père Turquetil, accompagné d'un autre Père, vint à cet endroit. Son arrivée ne fut pas marquée par les fêtes dont nous avons été témoins. Personne n'était là pour l'accueillir. Il fut reçu avec une froideur et une indifférence qui auraient découragé tout homme ordinaire. A l'automne de 1912, il construisit à la hâte la petite maison qui devait l'abriter pendant plusieurs années contre les vents glacés de l'Arctique qui faisaient fréquemment descendre le thermomètre à 60 degrés ou plus au-dessous de zéro. Confiant en Celui qui envoya ses apôtres prêcher l'Evangile à toutes les créatures, il se mit à la tâche. Il commença par apprendre la langue, mais ce n'était pas la partie la plus difficile de son entreprise. Pas plus que le froid et l'isolement n'étaient le côté le plus décourageant de son ministère. Pour l'amour de Dieu et pour l'amour des âmes, il aurait supporté n'importe quoi, il aurait accepté n'importe quel sacrifice. Il put rapidement communiquer ses pensées dans la langue esquimaude, mais ses mots ne portaient aucune conviction dans les coeurs de ceux qu'il était venu sauver. Pas de réponse. Partout et toujours, la même froideur, la même indifférence. Encouragés, poussés par certains blancs qui aimaient beaucoup plus les riches fourrures du Nord que le vêtement du doux et humble

Le prêtre-aviateur de l'Arctique



Le R. P. Paul Schulte, O.M.I., le fameux prêtre-aviateur, avec un hydravion-ambulance acheté à Détroit pour l'usage des missions catholiques dans le vicariat apostolique de la Baie d'Hudson. Le Père Schulte assistait aux fêtes du vingt-cinquième anniversaire des Missions esquimaudes. Il s'est rendu en avion des Etats-Unis à Churchill, d'où il a transporté par les airs à Chesterfield les archevêques et évêques.

Nazaréen, quelques-uns des païens esquimaux montraient même une hostilité diabolique. Ils tournaient en dérision le Père Turquetil célébrant la sainte Messe. Ils perçaient un trou dans le fond d'un vieux sac, se le passaient au-dessus de la tête et, portant une pelle renversée, simulaient la Bénédiction du Saint-Sacrement.

Cinq ans durant, il n'y eut absolument aucune réponse. Il était question de fermer la mission comme une entreprise désespérée. Le Père Turquetil implora ses supérieurs de continuer pendant quelque temps encore. Il redoubla ses prières. Il plaça son apostolat entre les mains et sous le patronage de la petite Fleur de Lisieux. A la fin de la cinquième année, il y eut un baptême, — le baptême d'un enfant en danger de mort. C'était le commencement. La grâce de Dieu commençait à opérer. Les Esquimaux montrèrent des signes d'intérêt dans cet homme qui ne ressemblait à aucune de ceux qu'ils avaient vus, qui vivait de leur vie et partageait leurs épreuves avec une affection et un dévouement qui, même à leurs yeux, ne laissaient aucun doute. Ils commencèrent à fréquenter les cérémonies dans la petite église, ils sollicitaient le missionnaire de leur parler de Dieu et des choses de Dieu. Quelques autres furent baptisés et reçus dans le troupeau du Christ. A partir de ce moment, l'oeuvre progressa continuellement et aujourd'hui il ne reste que trois ou quatre païens dans la colonie esquimaude de Chesterfield Inlet.

Telle fut la révélation offerte à l'émerveillement de ceux qui eurent l'heureux privilège de visiter Chesterfield Inlet entre le 18 et le 22 août. A voir les Esquimaux catholiques assister dévotement à la messe chaque matin et recevoir la sainte Communion, à les entendre réciter leurs prières à haute voix et à l'unisson, à les écouter chanter des cantiques en leur propre langue, on ne pouvait manquer d'évoquer la foi et la ferveur des premiers chrétiens, pour qui le Christ n'était pas une figure ou un symbole, mais une réalité vivante que l'on devait suivre et vivre comme l'espoir le plus sûr de l'immortalité. Les Oblats de Marie-Immaculée n'ont pas seulement accompli une grande oeuvre, et d'une façon parfaite: considérant toutes les circonstances qui ne peuvent être négligées, — difficultés du climat et de l'isolement à subir, aussi bien que les privations et les fatiques à endurer, — on doit reconnaitre qu'ils ont réussi un miracle qui n'est pas surpassé dans les annales missionnaires de l'Eglise. Les paroles de saint Paul prennent ici un sens nouveau et plus profond: "Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent l'Evangile de paix, de ceux qui annoncent le bonheur."

Notre Saint-Père actuel a appelé les Missions esquimaudes les plus difficiles du monde entier et, dans son amour du grand apostolat, il a ajouté que s'il avait la bonne fortune de pouvoir visiter une seule mission, il choisirait celle de la région de la baie d'Hudson, dans les vastes solitudes glacées du Nord canadien. Après de telles paroles de louange venant du Vicaire de Jésus-Christ, il est certes bien inutile d'offrir nos pauvres hommages d'affection et d'admiration à Monseigneur Turquetil et au travail merveilleux qu'il a accompli.

De Chesterfield Inlet, l'oeuvre d'évangélisation s'est étendue aux autres groupes d'Esquimaux éparpillés au large à travers les iles stériles du Nord, même bien au delà du Cercle arctique. Il y a aujourd'hui dix postes avancés de mission, desservis par vingt-cinq Pères missionnaires Oblats et quatre Frères Oblats. En 1925, cette vaste région, qui comprend plus de 1,600,000 milles carrés et s'étend jusqu'au Pôle Nord, était érigée en Préfecture Apostolique, puis élevée en 1931 au titre de Vicariat Apostolique, avec Son Excellence Mgr Arsène Turquetil comme premier Evêque des Esquimaux.

• • •

Deux événements en particulier ont marqué les fêtes religieuses de Chesterfield Inlet: le premier fut la tenue d'un synode diocésain, et le second, le 21 août, la consécration épiscopale de Son Excellence Monseigneur Armand Clabaut, O.M.I., comme Evêque coadjuteur de la Baie d'Hudson. Pour citer l'envoyé spécial du *Free Press* de Winnipeg: "Chesterfield Inlet, N. W. T., 23 août — Des scènes inoubliables pour ceux qui en furent les témoins se sont déroulées ici samedi, lors du sacre de Son Excellence Monseigneur Armand Clabaut comme Evêque coadjuteur du Vicariat de la Baie d'Hudson.

"Débordant d'énergie, le visage bronzé par les vents arctiques et l'éblouissement de la neige, Mgr Clabaut avait une apparence imposante lorsqu'il bénissait la foule des Esquimaux à genoux. Ils connaissaient déjà cet homme fort comme un bon père vaillant et courageux qui, depuis dix ans, a vécu comme eux durant les sombres hivers dans les iglous de neige.

"La statue de Notre-Dame-de-la-Délivrande, vieille de 200 ans et apportée de Normandie, contemplait d'un air de bonté la cérémonie du sacre. Sa figure a été peinte en brun foncé, pour répondre à la conception naturelle que se fait l'Esquimau de la Sainte Vierge comme une mère esquimaude, reine du ciel, régnant sur tous les peuples qui implorent sa clémence."

En vérité, le spectacle ne pourra jamais être oublié de ceux qui en furent les témoins. Jamais encore peut-être dans l'histoire de l'Eglise un évêque n'a été sacré pour le ministère apostolique dans une région aussi au nord que Chesterfield Inlet. Peut-être au Moyen-Age, mais ce n'est pas très probable, on a pu sacrer un évêque dans le nord de l'Islande, ce qui serait à peu près au même degré de latitude que Chesterfield Inlet.

Il y eut deux moments solennels dans les cérémonies du sacre. On sentit alors une vague d'émotion passer sur toute l'assistance. Le premier fut à l'imposition des mains accompagnée des mots: "*Accipe Spiritum Sanctum* — Recevez le Saint-Esprit." Le vénérable consécrateur, Mgr Turquetil, était assisté de deux autres évêques missionnaires vétérans, Mgr Breynat, du Mackenzie, et Mgr Lajeunesse, du Keewatin. Ce fut vraiment une autre Pentecôte: le Saint-Esprit descendit dans le coeur d'un homme pour en faire un Apôtre du Christ. L'autre moment fut lorsque le nouvel évêque, crosse en main, parcourut l'église, distribuant sa bénédiction épiscopale. Bronzé et harassé par les intempéries, Mgr Clabaut était vraiment une figure imposante. De sa physionomie émanait cette simplicité de coeur et cette sensibilité qui font d'un homme plus qu'un homme, qui font d'un homme un autre Christ et, à cause de cette ressemblance, digne d'être aimé et presque adoré de ceux qu'il s'efforce de servir. Mgr Clabaut écrira le second chapitre de l'histoire des Missions esquimaudes, et, à moins que tous les signes nous trompent, ce second chapitre sera comme le premier, plein de l'attirance, du charme et de la beauté de l'aventure pour le Christ.

Pour finir, il n'est que juste d'inscrire ici la liste de ceux qui se trouvent engagés dans cette grande aventure avec Nosseigneurs Turquetil et Clabaut. Ce sont: les RR. PP. Girard, Ducharme, Duplain, Bazin, Kermel, Rio, Cochard, Fafard, Ferron, Didier, Monchard, Dionne, Philippe, Thibert, Lefner, Danielo, Henry, Massé, Lacroix, Cartier, Toch, Trébaol, Van de Veld; les RR. FF. Paradis, Bédard et Volant. Tous Pères et Frères, Missionnaires Oblats de M.-I. A eux ne va pas la renommée de ce monde, mais ils ont quelque chose d'infiniment plus précieux. Leurs noms sont écrits dans le Livre de Vie. En les voyant réunis ensemble, nous les aimions tous; nous aimions leur gaieté, leur simplicité, leur bonne humeur; nous aimions leur esprit de foi et de piété. Ils ont renoncé à tout pour marcher sur les traces du Maître. Ils l'ont fait avec tant d'empressement et de bonne grâce qu'ils paraissent être suprêmement heureux et ne pas se rendre compte du tout du grand sacrifice qu'ils ont fait. Telle est la récompense de ceux qui quittent tout pour suivre le Christ. Puissions-nous faire quelque petite chose pour eux, pour qu'ils puissent songer à nous dans leurs prières, — non quelque chose pour leur donner du confort, car depuis longtemps ils ont renoncé à tout pour l'amour du Christ et nous les priverions de leur récompense, mais quelque chose pour rendre leur vie un peu moins misérable, quelque chose pour adoucir les épreuves qui peuvent être parfois si dures à porter.

ALFRED-ARTHUR SINNOTT,
Archevêque de Winnipeg

L'assistance aux chômeurs

Depuis le commencement de la crise économique, la question du chômage et du secours aux chômeurs occupe l'attention constante non seulement des autorités, mais aussi de tous ceux qui s'intéressent à la question sociale.

Des sommes considérables ont été dépensées pour l'assistance publique, mais il est un fait certain: c'est qu'en un grand nombre d'endroits, l'on a entravé d'une façon notoire l'activité de ceux que la nécessité a forcés de se mettre sous l'assistance publique; et nombreux sont les citoyens qui se posent la question suivante: "Est-il juste, est-il sage de restreindre d'une façon notoire l'activité d'un homme simplement parce qu'il est sous l'assistance publique?"

La réponse est décidément NON. Il n'est pas juste, il n'est pas sage de restreindre d'une façon notoire l'activité d'un homme simplement parce qu'il est sous l'assistance publique. Mais pourquoi?

Pour répondre à cette question il faut d'abord se rappeler un principe fondamental et inviolable, à savoir que "les biens répandus dans le monde par la Providence sont là pour faire vivre tous les hommes." Tout homme *a droit* à la vie, et le seul moyen du plus grand nombre pour gagner sa vie, c'est le travail.

Lorsque certains hommes manquent de travail et, en conséquence, manquent du nécessaire, (comme c'est malheureusement le cas pour un très grand nombre depuis plusieurs années), il est du devoir de l'Etat de leur donner ce nécessaire, parce *qu'ils ont droit à la vie*. Puisque l'Etat *doit* aux pauvres l'assistance nécessaire pour leur permettre de vivre en subvenant à leurs strictes besoins, il ne leur donne que ce à quoi ils ont droit en justice.

Si un homme doit $100.00 à son marchand, il n'a pas le droit de lui dire qu'il paiera seulement à condition qu'il cesse de vendre du tabac parce qu'il en vend lui aussi et que cela lui fait tort. Une telle conduite serait évidemment injuste et ridicule. Ainsi l'Etat, ayant une obligation envers celui qui manque du nécessaire, ne peut certainement lui imposer des conditions du genre imaginé par toutes nos organisations de *Relief* ou Secours Direct.

Et, grand Dieu! quelle condition, s'il vous plait, lui impose-t-on? On lui enlève en grande partie le droit de travailler, c'est-à-dire le droit de gagner sa vie. Mais c'est le droit suprême! c'est le droit à la vie qu'on lui enlève!

✦ ✦ ✦

Ici vient une objection. Il n'est pas juste, dit-on, que celui qui reçoit l'assistance de l'Etat entre en concurrence avec celui qui n'en reçoit pas. Argument respectable et qui mérite considération, mais qui est loin d'être suffisant pour justifier l'Etat d'entraver notoirement l'activité de celui qui reçoit du secours. Nous sommes ici en face de deux droits, tous deux légitimes, mais pour le moment en opposition. C'est, d'un côté, le droit du pauvre à la vie, et de l'autre, le droit à la concurrence égale. Rappelons-nous que lorsque deux droits sont en opposition, le droit inférieur doit céder au droit supérieur. C'est le principe de la collision des droits. Il est clair que le droit à la concurrence égale est inférieur au droit à la vie.

✦ ✦ ✦

Il n'est pas sage de violer un principe aussi fondamental. L'on doit tendre à diminuer le nombre des chômeurs, mais si on les empêche de travailler, si l'on entrave leurs efforts, quand donc se relèveront-ils? Un grand nombre sont donc condamnés pour la vie à ne plus reprendre leur place normale dans la société? Les nouveaux venus sur l'assistance publique viendront donc continuellement grossir le nombre des sans-travail? Le coût de l'assistance publique s'élèvera donc toujours? La concurrence possible des chômeurs changés en travailleurs est bien moins dangereuse, pour nous qui sommes en affaires, que le coût toujours montant du secours direct. Et puisque nous payons pour le secours direct en empruntant l'argent, n'allons pas faire l'erreur capitale d'oublier les intérêts que cela entraine.

Encore une fois, soyons-en sûrs, la concurrence des chômeurs changés en travailleurs est bien moins dangereuse que l'accumulation des intérêts. Il est donc de l'intérêt des contribuables et des chômeurs de faire disparaître les entraves qui empêchent ceux-ci de travailler.

Et que penser de l'effet moral de l'inactivité? Il est des plus désastreux.

Une seconde objection. C'est qu'en laissant aux bénéficiaires des secours publics la liberté de travailler, on ouvre la porte à une multitude de fraudes. Il est fort vrai que le contrôle des fraudes est une des grandes difficultés de l'administration publique. Mais cette difficulté existe bien davantage sous le système actuel où l'on empiète sur la liberté humaine dans ses droits les plus élémentaires, que sous un régime qui laisserait une plus large liberté de travail. D'ailleurs, un système de surveillance bien organisé réduirait considérablement ces fraudes.

✦ ✦ ✦

A ceux qui ont charge de l'administration des secours publics de voir à ces choses. Pour eux cependant, il faut être justes aussi. Ils ont à faire face à de sérieuses difficultés, mais ils doivent faire tous leurs efforts pour ne pas restreindre l'activité humaine qui est un droit inviolable, possédé par tous. Rappelons-nous aussi que s'il est permis de les critiquer, ils ont droit à notre coopération et la première coopération, c'est de faire nous-mêmes tous les efforts pour remplir tous nos devoirs de citoyens dans la pleine mesure de nos capacités.

L'administration a ses devoirs, nous aussi.

Alexandre BERNIER.

De-ci de-là

Visiteurs de la Saskatchewan

Lors de sa dernière réunion, l'exécutif de l'Association d'Education avait le plaisir de recevoir la visite de M. Breton, de Montmartre, vice-président de l'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan.

Le français à la Nouvelle-Orléans

Des plaques indicatrices bilingues viennent d'être installées pour la première fois dans l'histoire de la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans même, conformément à une promesse faite récemment au Congrès de la Langue française par le gouverneur Richard-W. Lèche, de la Louisiane.

On sait que le chef de la délégation louisianaise au Congrès de Québec, S. E. le gouverneur Richard-W. Lèche, avait annoncé son intention de mettre du français sur les poteaux indicateurs qui jalonnent les routes des régions françaises de son état. Le projet est déjà en voie d'exécution. Au coin du Cabildo, on peut apercevoir des indications qui se lisent: "Rue St-Pierre," et plus bas "St-Peter St."

C'est la première fois depuis plus d'un siècle que des indications françaises apparaissent dans la Nouvelle-Orléans. Toutes les rues qui entourent l'historique Jackson Square portent un nom français au-dessus de leur nom anglais.

Un conte en 20 lignes

André Birabeau, sous le titre "Zigzag," publie dans le Journal un très joli conte d'une fine et délicate émotion

Mme Retrait, une veuve qui a un fils unique, Marcel, de 27 ans, qui vit en Amérique, avait reçu de celui-ci, au cours d'un de ses passages à Paris, un appareil de T.S.F. en cadeau...

Comme précisément à l'approche de la Noël, Marcel s'apprête à venir embrasser sa mère, celle-ci la veille de l'arrivée de son fils, passe tranquillement le temps chez elle en écoutant la radio. Tout à coup l'appareil annonce une grave catastrophe de chemin de fer à Lacroche sur la ligne Marseille-Paris... Et parmi les noms des victimes il y a aussi celui de Marcel Retrait...

La malheureuse passe une nuit atroce assistée par une voisine. Lorsqu'aux premières lueurs de l'aube elle s'apprête à partir pour Laroche, on apporte un télégramme ainsi conçu: "Serai demain auprès de toi... Mille baisers, Marcel."

—Il est sauvé!... Il est sauvé! s'écrie la pauvre femme folle de joie. Mais en regardant la dépêche d'un peu plus près, la voisine s'aperçoit qu'elle a été expédiée la veille au soir, avant le départ de Marseille... La radio avait été beaucoup plus vite que le télégraphe.

La pauvre femme s'effondre morte...

Pour tuer cette mère, le destin s'y était pris à deux fois...

Saint-Boniface

A la Cathédrale

En vue du premier vendredi du mois, il y aura confession cette semaine, mardi, mercredi et jeudi. Vendredi, jour du premier vendredi, le S. Sacrement sera exposé toute la journée.

Entrée des classes

La rentrée des classes aura lieu mercredi de cette semaine. Monseigneur le Curé a fait appel encore une fois à tous ses paroissiens sur ce chapitre si important. Il faut que les parents fassent tous les sacrifices voulus pour que tous nos enfants fréquentent des écoles catholiques.

A l'Archevêché

Son Excellence Mgr Yelle est de retour du Nord. Il est arrivé jeudi dernier par le train du Pas. Son Excellence était accompagnée de Mgr Camirand, vicaire général de Nicolet, qui a également assisté aux fêtes de Churchill et de Chesterfield Inlet. Son Excellence s'est déclarée enchantée de son voyage. Les voyageurs se sont rendus à Chesterfield par bateau et par avion et en sont revenus par bateau avec une mer assez grosse. Plusieurs missionnaires accompagnaient les voyageurs. Quelques-uns sont revenus jusqu'à Winnipeg. A Chesterfield a eu lieu la cérémonie si touchante du sacre de Mgr Clabaut en présence d'Esquimaux venus des endroits environnants. La plupart des Esquimaux se trouvaient à la chasse au caribou—chasse qui ne dure que peu de temps—mais tous ceux qui ont pu se rendre à Chesterfield s'y sont rendus. Monseigneur Yelle a rapporté de son voyage une superbe peau de caribou et une belle paire de bottes en phoque, don des missionnaires de l'extrême Nord.

Visite pastorale

Son Excellence Mgr Yelle a fait, samedi et dimanche derniers, la visite pastorale des paroisses de Saint-Pierre et Saint-Malo.

Fête de la Doctrine chrétienne

La fête de la Doctrine chrétienne a été fixée au dernier dimanche de septembre, par communiqué de Son Excellence. MM. les Curés qui, pour une raison ou une autre, ne pourraient avoir la fête ce dimanche sont priés de la faire un des dimanches qui suivent. On est prié aussi d'avertir la Commission de Catéchisme quant au nombre des diplômes nécessaires (français ou anglais, selon le cas).

• • •

M. l'abbé Bernard est retourné à Montréal. Il a fait le voyage jusqu'à Churchill. M. Bernard s'intéresse vivement aux missions esquimaudes dont il est un des bienfaiteurs insignes.

Congrès eucharistique à St-Pierre

Le dimanche 19 septembre aura lieu la clôture solennelle du congrès eucharistique régional qui aura lieu à Saint-Pierre et qui groupera toutes les paroisses des environs. Durant les jours qui précéderont la clôture, il y aura des cérémonies dans toutes les paroisses de cette région et le dimanche 19 septembre aura lieu la clôture à Saint-Pierre même. Cette décision a été prise par MM. les membres d'un comité nommé par Son Excellence à cet effet.

PETITES NOTES

Mme Laurent Bessette de Détroit, Mich., est de retour chez elle après des vacances d'un mois chez M. Ernest Jutras.

• • •

Mme Maxime Rocan et sa famille remercient bien sincèrement tous ceux qui leur ont témoigné de la sympathie dans leur grand deuil.

Tiers-Ordre de Saint-François

N.B.—1: La réunion mensuelle est aujourd'hui même, 1er septembre, avec absolution générale de la fête de saint Louis, roi de France, patron des Frères Tertiairse. C'est le jour octave de sa fête.

2: Que les Tertiaires ne perdent pas de vue la vêture du mois d'octobre et soignent activement pour de nouveaux membres. C'est la meilleure bonne oeuvre à faire par chacun personnellement, un devoir à remplir auprès d'un fils, une fille, un ami, une amie, une connaissance, et l'âge de 14 ans suffit d'après la Règle, revue par le Pape Léon XIII.

• • •

Le Tiers-Ordre et les oeuvres de zèle et de miséricorde

Dans le document de Pie X, 8 septembre 1912, il est dit: "Les Tertiaires s'emploient à propager autour d'eux les publications qui défendent la cause de la Religion et, dans la mesure du possible, ils prêteront leur concours à leur curé, pour l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aux adultes dépourvus d'instruction." Puis, au sujet des oeuvres de miséricorde, le même document ajoute cette remarque importante: "Les Tertiaires doivent se souvenir qu'ils auraient moins de titres à s'appeler de ce nom, s'ils n'étaient animés pour Dieu et pour le prochain d'une ardente charité. Mais, comme l'amour se prouve par les actes, ils se feront une loi de témoigner à tous, confrères ou non, la plus grande bienveillance, de s'appliquer à éteindre les querelles; de visiter les malades, de contribuer de leur bourse au soulagement des pauvres, de s'adonner en un mot à ce qu'on appelle les oeuvres de miséricorde." A propos de ces dernières, Benoit XI dans son encyclique **Sacra propediem** du 6 janvie r1921, loue les Tertiaires d'instituer diverses oeuvres de bienfaisance pour le soulagement de leurs frères malheureux. Ainsi, en ce qui regarde les oeuvres de zèle et de miséricorde, les Tertiaires, en s'y adonnant, sont complètement dans leur rôle.

Nouvelles de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Boniface

Toute la semaine du 22 au 29 août, un nombre de visiteurs toujours croissant. Mercredi 18, un groupe de jeunes filles conduites par un Père Rédemptoriste venait en pèlerinage, de Sainte-Anne-des-Chênes. Après la messe solennisée, à 9 h. 30, à la Grotte et la communion, elles ont pris le déjeuner à la salle paroissiale et sont allées se promener le reste du jour.

Samedi 28 août, à la messe de 8 h. à la Grotte pour les bienfaiteurs, il y avait une belle assistance et beaucoup ont communié.

Dimanche 29 août, un va-et-vient continuel tout l'après-midi, mais surtout le soir vers le temps du salut, 7 h. 30, et après. L'assistance au salut était très grande, tous les bancs étant occupés et plusieurs se tenant debout. Ceux qui de part et d'autre, sur la hauteur regardaient de loin, étaient probablement des protestants.

La procession aux flambeaux suivante est le dimanche 19 septembre (troisième du mois), non à 9 h. mais à 8 h. 30 du soir.

L'eau de Lourdes, tant demandée, est encore en route jusqu'ici.

HISTOIRE DES APPARITIONS

(Suite)

Un des trois experts, le Dr Ballencie, dira plus tard, en s'excusant de ce rapport mal fondé: "Nous n'aurions jamais pu soupçonner de fraudes chez Bernadette... Ce qui nous rendait encore peu acceptable l'hypothèse de l'hallucination, c'était la variété et tout ensemble l'unité des phénomènes qui se produisaient dans les diverses apparitions." Comme tant d'autres, ce docteur acceptera la réalité surnaturelle des visions de Bernadette.

Le préfet de Tarbes a transmis le rapport des docteurs à Mgr Laurence. Celui-ci répond le 11 avril: "Les docteurs écartent la supercherie. C'est un point. Ils admettent l'hallucination, l'extase, comme suite d'une lésion cérébrale. C'est possible, très possible, c'est même très vraisemblable. Pour moi, j'admets aussi ce système dans la pratique. Je fais également observer que je crois... le surnaturel possible... Mais j'attends d'autres preuves dans le cas présent." L'abbé Peyramale, dès le 15 avril, a suggéré à l'évêque l'idée d'une enquête canonique sur ces événements. Mgr Laurence, toujours prudent, hésite et attend encore.

Les pouvoirs publics, bientôt déroutés par de nouveaux événements, désireront brusquer la solution du problème. Nous les verrons à l'oeuvre.

Ch. XXII — Dix-septième apparition: miracle du cierge allumé (mercredi de Pâques, 7 avril).

1.—Dix-septième apparition. — Les jours d'avril sont venus, porteurs de rayons printaniers. Une foule en profite qui descend sans cesse à la Grotte, où, depuis l'Annonciation, on ne voit plus Bernadette.

Le commissaire dénombre 3,625 visiteurs le jour de Pâques 4 avril, et plus de 5,400 le lendemain lundi. Ils y prient à haute voix. La flamme des cierges monte sans cesse en l'honneur de Celle qu'on invoque à deux genoux: "**O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous.**"

Les fruits de salut sont innombrables et visibles. Le curé de Lourdes écrit à l'évêque que ce renouveau chrétien a valu largement une mission.

Dans l'après-midi du mardi, l'appel aimé retentit au coeur de Bernadette. Le lendemain matin, mercredi 7 avril, elle revient vers la Grotte pour y demeurer trois quarts d'heure en extase, constate le maire Lacadé. Douze cents personnes sont présentes.

2.—Le Dr Dozous raconte le miracle du cierge allumé. — Le Dr Dozous assiste à l'apparition. Il raconte à ce sujet:

"Elle était à genoux, récitant avec une grande ferveur les prières du chapelet qu'elle avait à la main gauche, pendant qu'elle tenait de la droite un gros cierge bénit allumé.

Au moment où elle commençait à faire à genoux son ascension ordinaire, il survint tout à coup un temps d'arrêt dans ce mouvement, et sa main droite, se rapprochant alors de la gauche, plaça la flamme du gros cierge sous les doigts de cette main, assez écartés les uns des autres pour que cette flamme pût passer facilement entre eux. Activée dans ce moment par un courant d'air assez fort, elle ne me parut produire sur la peau qu'elle atteignait aucune altération. Etonné de ce fait étrange, j'empêchai que personne ne le fît cesser, et, prenant ma montre, je pus, durant un quart d'heure, l'observer parfaitement.

Bernadette, après cet intervalle, s'avança toujours en extase vers le haut de la Grotte en déplaçant ses mains et les éloignant l'une de l'autre. Elle fit ainsi cesser l'action de la flamme sur la main gauche.

Sa prière terminée et la transformation de son visage ayant disparu, Bernadette se leva et se disposa à s'éloigner de la Grotte. Je la retins un moment et je lui demandai de me montrer sa main gauche, que j'examinai avec le plus grand soin. Je ne trouvai nulle part la moindre trace de brûlure. M'adressant alors à la personne qui s'était emparée du cierge, je la priai de le rallumer et de me le remettre. Aussitôt je plaçai plusieurs fois de suite la flamme du cierge sous la main gauche de Bernadette, qui l'en éloigna bien vite en me disant: "Vous me brûlez!"

Ce fait, je le rapporte ainsi que je l'ai vu, et que bien des personnes, placées comme moi près de Bernadette, l'on parfaitement constaté; je le rapporte tel qu'il s'est produit, sans l'expliquer."

3.—Qu'en penser? — Le commissaire Jacomet transmet ce récit au préfet dès le 10 avril 1858. M. Azuns de Bernetas le raconte, après l'avoir reçu du même docteur Dozous, en novembre 1859. Le docteur l'écrira lui-même en 1874.

S'autorisant des variantes en ces comptes rendus, plusieurs ont voulu le nier. Nous n'acceptons pas leurs négations. Un témoin sincère et sûr peut, à distance de l'événement, avoir des variantes en son récit alors que le fond en demeure net et certain. Que de fois—le lecteur peut en appeler à ses souvenirs personnels—nous avons perdu la mémoire des détails et gardé fidèlement celle du principal des faits que nous évoquons.

Bien des témoins ont affirmé avoir vu ce prodige. Martin Tarbès, le garde Callet, Mlle Tardhivail, André Sajous l'ont vu. L'abbé Joanas, aumônier à Lourdes, le retrouvait dans ses souvenirs d'enfant venu à la Grotte. Le maréchal Foch disait le tenir de sa mère, qui l'avait constaté le 7 avril à la Grotte.

Pour nous, le miracle est là. Non seulement la flamme du cierge n'a pas créé de douleur; mais, c'est là l'essentiel, elle n'a pas détruit les chairs de Bernadette en extase.

Il faut souffrir, nous ne sommes rien si nous n'avons été broyés.

P. DIDON.

Un dur ...

Je veux aujourd'hui vous raconter une histoire gaie, que je viens de vivre, et dont, instantanément, suivant mon habitude, j'ai noté les phases.

Ancien vicaire de Clichy... ancien curé de Montmartre... du Moulin Rouge... du Rat Mort... et du Rat qui n'est pas Mort... je connais fatalement beaucoup de monde, et dans tous les milieux.

Je connais spécialement un "dur" ... un espèce de bouledogue humain ... un "rouge"... tout rouge, même les cheveux, et qui voit rouge, et qui ulule à la mort quand sa profession — il est peintre en bâtiment — le ramène dans mon quartier, qui lui fournit, d'ailleurs, du travail et du pain.

✦ ✦ ✦

Plus "dur", il n'existe pas.

Moi, il me supporte, parce que j'ai placé son fils, lequel appelle son père, démagogiquement, le Rouquin, ce qu'il accepte...

...Parce que aussi, j'ai empêché, jadis, sa pauvre femme de le quitter, un jour où elle avait été plus battue que de coutume.

Mais, au premier grand Soir, il ne me garantit nullement qu'il ne me fera pas "mon affaire".

Car, étant le chef "dur" d'une cellule de choc, il doit donner à tous, comme Staline, l'exemple de la dureté...

Et, patatras!... A la suite d'un accident d'auto mon "dur" il y a quelques mois, a fait un héritage absolument inattendu.

Il lui est tombé du ciel, ou de l'enfer, une belle villa aux environs de Paris, avec un hectare de jardin autour... Le tout, agrémenté de pas mal de billets de mille...

Alors, cela ne traîna pas ...

La conversion de saint Paul fut une conversion au ralenti en comparaison de la sienne.

J'ai eu tous les détails de la chose par sa femme, une plaque de photographie douloureuse, mais combien sensible!

✦ ✦ ✦

Le "dur" s'est d'abord précipité chez le notaire, qui lui a confirmé qu'il héritait bien de la villa Mon Rêve, et nette de tous droits.

Le notaire lui demanda ensuite de signer quelques pièces.

Le "dur" tira alors son stylo — car il avait un beau stylo — offert par sa cellule.

Mais, subitement, il pensa que l'encre de son stylo était bien fluide et pâle pour une chose si importante. Et il réclama la vieille encre bourgeoise, plus noire, plus sûre et plus tenace.

Et il signa "gros", afin que ça tienne "mieux."

Puis, malgré sa dureté, tout en nage d'émotion, il sortit sur la place, et respira profondément...

Il était propriétaire!...

O volupté de vivre!...

Il était 7 heures du soir... un doux soir d'été, dans la petite ville de la banlieue parisienne.

Et, en se promenant, les deux pouces dans l'emmanchure de son gilet, le "dur" fredonnait:

Espoir charmant!
Sylvain m'a dit:
"Je t'aime!..."
Et, depuis lors,
Tout me semble
Plus beau!

Sylvain... c'était le notaire...

Un restaurant bourgeois alignait aimablement ses tables bien "nappées" sur la place, au bord de la Seine.

Le "dur" décida d'y dîner... et même, d'y très bien dîner...

Dame!... On ne naît pas, tous les jours, au "propriétariat"!

Le "dur" étudia donc minutieusement le menu...

Il y avait des moules marinières... un château-briant aux pommes... des petits pois... des asperges... une glace-princesse, etc.

Le "dur" adorait tout cela, mais surtout les moules marinières... Oh! les moules marinières!...

Mais, tout à coup, il sursauta... Il frôlait l'abîme!...

Ces moules dans ce patelin, étaient-elles fraîches et saines?

On s'empoisonne assez souvent, surtout en été, avec des moules?... Ca... il n'y a pas à dire... c'est un fait!...

Et il suffit d'une moule... d'une seule!... Comme c'est très poivré, on ne le sent pas... Couic... ça y est!...

Voyez-vous ça...? S'empoisonner bêtement... pour une moule... juste le jour où l'on devient propriétaire!... Ce serait vraiment trop dommage!

Aussi, le "dur", en commandant le menu au garçon, stipula avec énergie:

—Pas de moules!... Je ne les digère pas...

✦ ✦ ✦

Une grande heure, il resta à table... regardant couler l'eau et passer les passants... digérant en complète béatitude, le bon menu, arrosé de vin rouge sans doute, mais de vin blanc aussi... et quel vin blanc!...

Il fuma un cigare, absolument comme s'il était un des 200 familles...

Enfin, avec regret, il s'arracha à son cognac et à son pousse-café.

Le garçon, déférant, l'aida à enfiler son pardessus, ce qui parut à ce "dur" très normal...

—Tellement normal que, en rentrant à Paris, chez lui, le "dur" envoya une belle claque à son sale gosse, qui, en lui ouvrant la porte, ne trouva rien de mieux, pour le saluer, que ces mots "camarades":

—Ce que tu te "ramènes" tard, vieux rouquin!...

—Tu sauras désormais que je suis ton père!... Et pas le rouquin! Et que j'en ai assez de tes manières de voyou!...

✦ ✦ ✦

Mais, si grande fut la suffocation du fils, celle de la cellule fut bien plus considérable encore.

Elle avait appris — car tout se sait — que son "dur" avait hérité de la forte somme.

Toute joyeuse, et formant projets sur projets, elle attendit avec la foi que son chef allait lui signer un beau chèque.

Comme Perrette, elle fit des rêves!

Le "dur" donnerait pour la propagande...

Il donnerait pour des conférences... Il donnerait pour les petits Faucons Rouges... Il donnerait pour les ballades...

Pourquoi le "dur" ne donnerait-il pas!...

Pourtant, comme le chèque se faisait attendre, le secrétaire de la cellule crut bien faire en envoyant une petite invitation à la valse.

Camarade...

Depuis quinze jours, on attend impatiemment ta lettre ou ta visite. On sait que tu es pris par des affaires capitalistes. Mais on sait encore plus que cet argent, tu le feras servir pour le triomphe du "parti."

On te serre les deux mains...
Et à bientôt!

Pas de réponse...

Enfin, un soir, une lettre du "dur" arriva à la cellule.

—Que nous donne-t-il? s'écrie le secrétaire en faisant, d'une main fébrile, sauter l'enveloppe.

Ce qu'il donnait...?

Il donnait... sa démission...

Pierre L'ERMITE.

—(La Croix).

PARIS — Le comte de Los Andes, conseiller de l'ex-roi d'Espagne Alphonse et l'un des chefs du mouvement monarchiste espagnol, a reçu l'ordre de sortir de France avant 15 jours pour "des agissements outrepassant la limite admise" en faveur du général Franco en territoire français.

Un ordre trop bien exécuté

Un sergent enseigne certains mouvements à une compagnie de jeunes recrues.

—Compagnie, dit-il, garde à vous! Au commandement, vous allez lever votre jambe gauche et la tenir droit devant vous. Levez la jambe!

Par erreur, un des jeunes soldats lève la jambe droite, qui se trouve, par conséquent, tout à côté de celle de son camarade de droite.

—Hé là! hurle le sergent, quel est l'imbécile qui lève les deux jambes à la fois?

En Missionnant...

Camperville—R. P. Camper —R. P. A. Chaumont.

En 1902, quand je suis arrivé au pays, Camperville n'était qu'un centre de mission. Sa grande école en pierre était déjà bâtie; elle logeait une cinquantaine d'enfants. L'ancienne mission avec sa petite école existait encore.

De Pine Creek, les Pères allaient régulièrement visiter la mission Indienne de Poule d'Eau, qui possédait une petite chapelle avec une école du jour.

Les autres places visitées par les Oblats n'avaient pas de chapelles; les missionnaires disaient la messe dans les maisons privées.

Longtemps la mission de Camperville resta dans le statu quo... jusqu'en 1911... quand le Père Adélard Chaumont décida de bâtir une grande église pour sa population mixte et très augmentée.

C'était plutôt une très grande entreprise, mais le Père Chaumont était de taille à mener cette oeuvre à bonne fin. Il était petit de stature; mais grand d'esprit et de volonté! Il ne recula devant aucun obstacle. Avec sa double population d'Indiens et de Métis, il se mit hardiment au travail. Il dirigea lui-même une bande de chercheurs de pierre.

De belles roches bleues étaient éparpillées le long des bords du lac Winnipegosis. On chargea les meilleures de ces pierres sur des traîneaux, et avec des boeufs on les transporta à l'endroit où la nouvelle église devait être bâtie. On prit une année à charrier ces roches; le R. P. Chaumont paya de sa personne dans ce travail.

La nature avait également planté de grosses épinettes et des pins géants sur les bords de la rivière aux Pins. Le Frère Fafard, à la tête d'une armée de métis, fit chantier tout un hiver dans ces parages. Au printemps, on descendit les billots par la rivière et on les passa au moulin à scie de Camperville pour faire des planches et autres pièces de construction pour l'érection du grand temple.

Tout proche de la rivière, non loin du pont en bois, on avait établi aussi un four à chaux. Les pierres blanches trouvées dans les champs de Pine Creek furent brûlées dans ce four, et on réussit à manufacturer sur place une chaux qui rendit tout le pays de Camperville fameux. Une fois tout le matériel pour la construction rendu sur place, l'on commença la grande bâtisse.

Le R. P. Chaumont en fut le génie dirigeant. Il se trouvait un peu partout à la fois. Par son exemple et son habileté, il excita les ouvriers au travail. Un jour on le voyait monté sur un échafaudage; le lendemain, il travaillait un moulin, le jour après il était grimpé dans la tour, un quatrième jour, il alimentait le four à chaux.

Quand l'église fut achevée, le Père A. Chaumont avait doté la mission de Camperville d'un temple vaste et beau, le plus important de toute cette contrée du Nord, un temple qui valait soixante quinze mille piastres et pour lequel en réalité il n'en avait dépensé que treize mille.

Pine Creek devint la Mecque de tous les catholiques du Nord! C'était amusant de les voir, tous les automnes, rentrer à Pine Creek. L'église était pour eux le grand centre d'attraction.

Le R. P. Chaumont n'eut pas le bonheur de jouir longtemps de son oeuvre. L'église à peine finie, il mourut après une très courte maladie, pleuré et respecté par tout le monde.

Le R. P. Chaumont ne fut cependant pas le premier missionnaire qui pénétra dans le pays de Pine Creek; il ne fut pas non plus le fondateur de cette fameuse mission.

L'abbé Darveau, vers 1845, avait visité plusieurs fois cette contrée. Il avait essayé plusieurs fois de convertir les sauvages païens. C'était un jeune prêtre plein de zèle et de grande foi. Il fut massacré par les Indiens au commencement de son ministère, et son corps fut caché sous la grève aux bords du lac Winnipegosis, à vingt milles au nord de Camperville. Son Excellence Mgr Sinnott, pour garder vivant le souvenir de ce vaillant missionnaire mort pour la foi, a fait ériger une petite croix à l'endroit même où le martyr versa son sang.

Dernièrement, un monument beaucoup plus imposant et plus durable a été élevé à Camperville même, pour perpétuer la mémoire de ce jeune prêtre ardent.

Son sang n'a pas été versé en vain; il est devenu une semence de chrétiens. L'arbre magnifique qui est aujourd'hui la mission de Camperville est sorti de son sang, cet arbre étend bien loin ses branches par dessus les grands lacs et la forêt; les oiseaux de tous les climats viennent s'y reposer. Ils y viennent chercher comme à une nouvelle fontaine de vie, la grâce du bon Dieu, pour la porter ensuite plus loin dans les pays beaucoup moins favorisés.

Il faut avoir passé une journée de Noël à Pine Creek pour comprendre quelle source de vie cette mission constitue pour tout ce pays du Nord!

Le deuxième missionnaire de grande valeur qui vint visiter et surtout évangéliser le pays de Pine Creek fut le R. P. Camper, O.M.I. On donna son nom à la place. Le Père Camper a vu le jour dans la catholique Bretagne. Il fut frère de sang du jeune frère scolastique Camper, mort saintement au Scolasticat d'Autun. Le Père Camper fut avant tout un grand missionnaire. C'est lui qui a converti, et gardé dans la foi tout le pays situé autour des deux grands lacs de Winnipegosis et du Manitoba. Partout où il est passé, il a laissé des traces ineffaçables de son zèle.

L'archevêque de Winnipeg, dans ses visites pastorales autour des grands lacs, a souvent constaté ce fait et disait: "Partout où le P. Camper a prêché la foi, elle est encore très vivante!"

Le Père Camper fut un missionnaire à la langue de feu et au coeur ardent. Sa parole éclairait et réchauffait à la fois. Il prêchait à la façon de saint Jean Chrysostome. Il pouvait tonner et lancer des éclairs. Les Indiens ne se fatiguaient jamais de l'entendre. Ils l'écoutaient une ou deux heures de suite, et ils n'en avaient pas encore assez. Pourtant il ne mettait pas de miel dans sa bouche; il se servait souvent de la verge! Il avait une manière à lui de prêcher; il usait parfois de moyens tout à fait inconnus jusqu'ici dans l'Eglise.

Un soir, dans une retraite, il avait fulminé contre le vice de l'ivrognerie. Voyant son auditoire rester assez froid, il sortit tout à coup une bouteille de "whisky" de la poche de sa soutane et brandissant la bouteille en l'air, il se promena en long et au large devant son auditoire en maudissant la bouteille, puis, se fâchant il la jeta par terre; la cassant en mille morceaux, il s'écria de toutes ses forces: Périssent ainsi tous ceux qui vendront et boiront de ce fruit défendu! La consternation était sur toutes les figures!

Encore à Pine Creek, le Père Camper faisait revivre les pénitences publiques de la primitive Eglise. Très souvent le dimanche à la grand'messe, avant le prône, il obligeait les pêcheurs et pécheresses publiques à faire réparation à l'église. Alors les coupables en question se tenaient debout devant le banc de communion et la face tournée au peuple, ils demandaient pardon pour le scandale qu'ils avaient donné à toute la mission. Plusieurs filles tombées firent cette réparation publique, le dimanche, à l'église.

Le zèle des âmes dévorait le R. P. Camper. Rien ne l'arrêtait en chemin, quand le salut d'une âme était en jeu: ni les froids arctiques de l'hiver, ni les chaleurs tropiques de l'été ne ralentissaient son zèle. Combien de fois en hiver, coucha-t-il dans le profond de la neige! Combien de fois a-t-il rougi de ses pieds meurtris sur la raquette, la blancheur de la neige de nos grands lacs! Ainsi tard le soir à la Poule d'Eau, il avait coutume de se retirer dans la maison de William Kadjiwé. La femme de William avait remarqué bien vite que l'homme qui passait si souvent chez eux était un saint prêtre. Elle alla trouver son mari et lui dit: —William, tu sais, la Robe Noire qui couche si souvent chez nous est un saint homme. Mettons de côté — en haut — une petite chambre pour lui; on y placera une chaise. Chaque fois que le saint homme passera ici, il pourra occuper cette chambre; le bon Dieu nous bénira pour ça.

Souvent aussi la femme de William avait découvert, le matin, que le saint homme, pour faire pénitence, avait couché sur des rondins.

La journée, en courant derrière les chiens il n'avait pas fait pénitence assez; la nuit, il fallait encore faire pénitence davantage.

Le R. P. Camper prêcha et alla visiter les missions jusqu'à la fin de sa vie.

Il mourut à Fort Alexandre au moment où il se préparait à prêcher une retraite aux Saulteux de cet endroit. On enterra son corps dans le cimetière du village, situé près de l'église. Il y repose en paix jusqu'à la fin des temps. Au premier coup de trompettes des anges, il se lèvera glorieux dans les airs et, comme un général conquérant, il mènera au ciel une multitude d'âmes indiennes qu'il a sauvées avec la grâce de Dieu.

On peut dire du Père Camper qu'il fut le véritable fondateur des missions indiennes, situées autour de deux grands lacs Winnipegosis et du Manitoba. Il fut le pionnier. Il a commencé; les autres Pères, qui lui ont succédé, ont achevé son oeuvre.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, après trente-cinq ans de missions, nous comptons en ces parages quinze différentes églises, avec deux grandes écoles-pensionats, hébergeant deux cents enfants indiens, et une dizaine d'autres petites écoles donnant l'éducation à deux cents autres enfants... là où autrefois nous avions seulement quatre églises, une grande école-pensionat et trois petites écoles du jour.

A Shoal River, chez les Maskégons, à cent trente milles de distance de Pine Creek, une jolie chapelle a été bâtie.

A Swan River, sur la prairie, une chapelle très passable a été construite pour les Bois-Brûlés de cette place.

Sur le chemin de Swan River à Duck Bay, dans le bois, au bord du lac, une maison-chapelle a été érigée pour les missionnaires passants.

A Duck Bay même, la place la plus proche de Camperville, on a remplacé la vieille chapelle par une très belle église.

Camperville, toujours avec raison, se glorifie de posséder dans ses murs, le temple le plus vaste, le plus durable et le plus joli de tout le Nord, — sans excepter la cathédrale du Pas.

Poule d'Eau, parmi les Saulteux, a vu doubler son église dans les dernières années; on y a ajouté une sacristie et on a flanqué le tout d'une tour superbe.

Poule d'Eau des Canadiens—vingt milles plus vers le sud—est sorti de terre tout dernièrement; on y a bâti une église magnifique! Son clocher très élevé, avertit le voyageur errant qu'ici la foi de Québec a pris racine.

A Meadow — encore un peu plus vers le sud—les gens ont été moins prétentieux; ils ont jugé qu'une chapelle tout ordinaire leur suffirait.

Encore un peu j'allais sauter une dernière chapelle-école, fille cadette de Camperville. Elle a vu le jour il y a seulement deux ans; je n'ai pas vu cette chapelle, mais Mgr Sinnott l'a bénie et en fait un grand éloge.

A Toutes-Aides les paroissiens pleurèrent longtemps sur la pauvreté et le délabrement de leur église. Dans les dernières années, un fils de saint françois, le Père Pierre, est venu prendre charge de Toutes-Aides. Il y a construit un temple magnifique et vaste.

Quinze milles plus encore vers le sud, nous rencontrons à Crane River, chez les Indiens également, une nouvelle chapelle; elle est très convenable pour la place, mais n'a rien d'extraordinaire pour en tirer vaine gloire.

Dans notre rang d'églises nouvelles, celle de Cayer suit la première. Ici la population métisse a fait un effort extraordinaire; elle a érigé à l'honneur du grand martyr Jean Brébeuf une église digne de lui.

A Ebbs Flow, vingt-six milles plus bas, les Indiens possèdent une chapelle sans prétention aucune.

A Bluff Creek, les Blancs ont été encore plus humbles; pour avoir une chapelle ils ont simplement transformé une ancienne fromagerie.

A Sandy Bay, le dernier point du rang, l'église est encore très modeste et simple; mais bientôt elle sera exaltée et dépassera en beauté et grandeur toutes les églises de cette contrée.

Toutes ces églises ont été pratiquement bâties depuis que Mgr Sinnott a pris la direction du diocèse de Winnipeg. Ce prélat, tous les trois ans, visite chacune de ces missions, en hiver. Il encourage les missionnaires; leur dit où il faut bâtir de nouvelles églises, et très souvent les aide aussi à trouver les fonds nécessaires pour faire ces constructions.

Sous sa sage et aimable direction, ces missions ont fait des progrès de géant dans les dernières années; un avenir plus glorieux leur est encore réservé pour l'avenir.

M. KALMES, O.M.I.

Les Fêtes jubilaires des Missions Esquimaudes à Churchill



Quelques scènes prises pendant le séjour à Churchill des archevêques, évêques et autres dignitaires ecclésiastiques, hôtes de Son Excellence Mgr Turquetil, O.M.I., en route pour Chesterfield Inlet. A gauche, Son Excellence Mgr Sinnott prononçant une allocution en plein air devant le microphone, avec un membre du comité de réception. En haut à droite, deux Esquimaux de Chesterfield Inlet avec l'une des dames du groupe de touristes de Churchill.

En bas à gauche, Mgr Turquetil et Mgr Sinnott, avec les officiers et quelques-uns des marins du "Scarborough", à l'évêché. A droite, membres de la garde d'honneur des Chevaliers de Colomb de Flin Flon, devant l'église de Churchill. Au centre le "Scarborough", de la marine britannique, au quai de Churchill.

(Cliché de la "Free Press").

L'oeuvre du livre et du disque français

En avril dernier, la **Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal** instituait la semaine de la cueillette du livre et du disque français.

Le secrétariat général, les dirigeants des Comités régionaux et des sections paroissiales de la Société organisèrent la campagne dans toutes les paroisses françaises de la ville. Les membres se mirent à l'oeuvre avec entrain; en peu de jours, ils recueillirent plusieurs milliers d'imprimés de toutes sortes et de disques français dont la plus grande partie a déjà été distribuée, soit dans la province de Québec, soit en dehors.

Toutes les sections rivalisèrent de zèle et la population sut répondre avec empressement à l'attente des organisateurs. Plusieurs admirateurs de l'Oeuvre trouvèrent là une occasion d'exprimer éloquemment leur approbation. Voyant qu'ils n'avaient pas de livres ou de brochures dont ils pouvaient disposer, ils achetèrent directement de la librairie un certain nombre de volumes d'auteurs canadiens qu'ils firent envoyer au secrétariat de la Société. Les dirigeants de la Société ont vivement apprécié cette belle initiative. Ces généreux collaborateurs ont fait là un geste qui mérite d'être signalé et qui ne manquera pas d'avoir des imitateurs.

La **Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal** fondait **l'Oeuvre du livre français en 1915**, alors que les Canadiens français de la province d'Ontario luttaient pour assurer la survivance de leur langue.

L'Oeuvre fut bien vue du public. Moins d'un an après sa fondation, au delà de 160,000 numéros de revues et de brochures avaient été recueillis et envoyés en Ontario, en plus de 75,000 volumes.

Encouragés par ce succès, les dirigeants de la Société maintinrent et développèrent cette oeuvre, afin d'en faire bénéficier les groupements canadiens-français de toutes les provinces. Depuis quelques années surtout, **l'Oeuvre du livre français** est reconnue comme l'une des initiatives les plus importantes au point de vue national, économique et social. Les centaines de mille imprimés qui ont été distribués par son entremise dans les institutions de bienfaisance et d'enseignement de Montréal et de la banlieue, qui ont servi à fonder ou à grossir des bibliothèques d'associations de jeunesse, d'écoles et de paroisses, qui ont été expédiés aux colons et aux groupements français du Canada et des Etats-Unis, sont une preuve des services qu'elle peut rendre et de l'intérêt qu'elle suscite partout.

L'an dernier, la **Société Saint-Jean-Baptiste** greffait sur **l'Oeuvre du livre français** celle du **disque gramophone** qui a pour but de populariser la chanson française et la bonne musique. Dans les centres de colonisation, aussi bien que dans les endroits éloignés des provinces à minorité française du Canada, un grand nombre de compatriotes ont des instruments de musique à reproduction, mais ils n'ont pas de disques recommandables et éducatifs. **L'Oeuvre du disque** sert maintenant à leur en procurer, grâce à l'efficace collaboration qu'elle a reçue du public.

Les registres de **l'Oeuvre du livre et du disque français** accusent une distribution de 80,050 imprimés et 2,782 disques, du premier août 1936 au 31 juillet 1937. En voici le détail: volumes religieux, 1,805; volumes profanes, 6,527; brochures religieuses, 5,577; brochures profanes, 2,109; livres classiques, 3,641; livres de piété, 476; revues profanes, 7,938; revues religieuses, 43,330; tracts religieux, 1,660; Oiseau Bleu, 5,939; programmes-souvenirs de la Société, 888; total: 80,050; plus: 591 portraits de Sir Georges-Etienne Cartier, 45,000 timbres commémoratifs de Mgr Lartigue, 87 morceaux de musique et 2,782 disques — chant et musique.

La plupart des colis furent expédiés dans les provinces de l'Ouest, dans les provinces maritimes et jusque dans la lointaine Louisiane. Les bénéficiaires proclament que **l'Oeuvre du livre et du disque français** est une arme puissante pour combattre l'influence néfaste des livres et des magazines anglais, de même qu'un aliment intellectuel indispensable à la survie de l'esprit français.

De tels témoignages suffisent à démontrer l'importance de cette Oeuvre. Les dirigeants de la Société comptent sur le généreux concours du public pour la développer de plus en plus.

Le secrétariat de la Société envoie chercher à domicile à Montréal, les livres, revues, imprimés et les disques que les donateurs ne peuvent lui faire parvenir directement. Pour renseignements, s'adresser au Monument national 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal; téléphone Plateau 1131.

Célébration d'un soixantenaire

L'Institut des Soeurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe

L'Institut des Soeurs de Saint-Joseph, de Saint-Hyacinthe, célébrera, le 12 septembre prochain, le soixantième anniversaire de sa fondation.

C'est une pensée d'exquise délicatesse qui a donné lieu aux démonstrations qui se préparent. Les distingués Membres du Comité d'organisation de notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, ont voulu faire revivre; pour ainsi dire, les premières heures de la fondation de l'Institut de Saint-Joseph, en cette année jubilaire. Ils ont tenu à l'honneur de voir figurer, par des Amicalistes, un char allégorique dans la magnifique procession du 24 juin: sous l'humble toit de l'ancienne école de La Providence, berceau de l'Institut, nous pouvions admirer le Vénéré Fondateur, de sainte mémoire, Son Excellence Mgr L.-Z. Moreau. A sa gauche, M. l'abbé A.-X. Bernard, plus tard évêque de Saint-Hyacinthe, aumônier de la Communauté, durant les vingt et une premières années; à ses genoux, Mère Saint-Joseph dont la tombe vient à peine de se fermer. D'autres Amicalistes figuraient ses premières compagnes.

Remués par ces souvenirs, quelques anciens et anciennes élèves ont exprimé le désir de commémorer ce soixantenaire par un Conventum. Son Excellence Mgr Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, approuva et bénit ce projet.

Le programme suivra de près cette annonce. Dès maintenant, anciens et anciennes élèves de Saint-Hyacinthe et de toutes nos écoles de village sont cordialement invités à se réunir à notre Maison-Mère, pour prendre part aux fêtes jubilaires. Si l'on accepte l'invitation, on est prié de s'inscrire sans retard à la Maison-Mère.

Veuillez adresser:

Comité d'organisation du "Soixantenaire", Couvent de Saint-Joseph, Saint-Hyacinthe.

Il suffit de bien aimer pour bien dire.

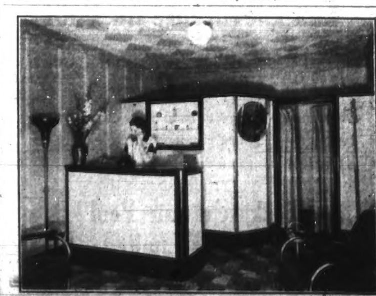
S. Frs de SALES.

Les aviateurs russes sont introuvables

COPPERMINE, Territoire du N.-Ouest. — L'avion soviétique piloté par Herbert Hollick-Kennyon et commandé par sir Huber Wilkins, est de retour à sa base arctique, après une randonnée infructueuse à la recherche des aviateurs russes trans-polaires.



Salle de Travail du Salon de Beauté Jeanne



Salle de Réception du Salon de Beauté Jeanne

A travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

Letellier

L'Indicateur-Bottin

Un bon nombre, sinon tous les paroissiens, ont reçu l'Indicateur-Bottin publiant la liste des professionnels, hommes d'affaires et employés dans les magasins à rayons et autres commerces à Saint-Boniface et Winnipeg.

C'est une heureuse initiative qui mérite tout notre encouragement. Sachant où sont les nôtres, nous devrions nous adresser à eux pour toutes nos transactions. Ainsi, en les encourageant, nous travaillerons au relèvement économique des Canadiens français.

Pensons-y, les résultats en valen la peine!

Mettons du français

Nous constatons avec plaisir que nos marchands et hôteliers exigent et obtiennent des réclames en français des distributeurs de liqueurs douces. En plus de faire respecter ainsi le principe du bilinguisme, ces réclames donnent à nos villages un cachet français qui doit être remarqué par les nombreux touristes qui circulent sur nos routes pendant la belle saison.

Qui sait si cette apparence française ne sera pas un attrait suffisant pour décider les Américains à s'arrêter dans nos villages Ce qui sera à l'avantage des propriétaires de nos hôtels et de nos comptoirs de rafraichissements.

La rentrée des classes

L'école Saint-Pie a ouvert ses portes le 23 août et l'institutrice est Mlle Alice Désautels. L'école des Pointes s'est ouverte le 26 sous la direction de Mlle Antoinette Robert. L'école du village a accueilli ses élèves, ainsi que les pensionnaires du couvent, le lundi 30 août.

Visiteurs

Mme Théophile Marcil, de Los Angeles, Californie, est en visite chez ses père et frère MM. John et Euclide Boiteau.

• • •

Soeur Joseph de Sainte-Marie passe quelques jours dans sa famille. Elle est accompagnée de Soeur Marie-Jeanne-Rosalia. C'est sa première visite depuis son départ, il y a trois ans.

• • •

M. et Mme Norbert Desrosiers et leur fils, de Chicago, Illinois, sont en visite chez M. et Mme Georges Desrosiers dont l'état de santé s'est amélioré et qui jouissent de la présence de leur fils éloigné.

• • •

M. et Mme Auguste Dansereau et leurs enfants sont retournés à Somerset, après trois semaines de vacances passées dans la famille Horace Dansereau.

• • •

Un groupe de jeunes filles sont allées récemment passer quelques jours à la plage de Matlock.

• • •

Le pique-nique du Parc Como a réuni une foule nombreuse par une belle température. La fanfare d'Emerson donna un concert dans l'après-midi.

Lorette

Décès

Mercredi le 25 août, mourait, entourée de son mari et de ses enfants, Mme Onésime Manaigre, née Georgianna Dufault. Elle était âgée de cinquante-huit ans et huit mois. Ses funérailles eurent lieu vendredi. M. le Curé chanta le service. M. l'abbé Alf. Chamberland assistait au choeur. Nous offrons nos plus sincères sympathies à la famille éprouvée.

Malades

Mme Octave Landry, qui a dû récemment subir une opération, est maintenant en très bonne voie de guérison.

M. Marie-Louis Turcot, indisposé depuis quelque temps, est parti pour l'hôpital.

Epidémie chez les chevaux

Il est mort beaucoup de chevaux récemment. Ce semble être une épidémie nouvelle, que ne peuvent pas contrôler les vétérinaires. On rapporte que le même mal est assez général dans tout le district et en dehors. Les pauvres bêtes semblent succomber à une sorte de paralysie. Jusqu'ici, la science au moins locale semble impuissante à enrayer le mal.

Sainte-Anne-des-Chenes

Service anniversaire

Le service anniversaire de feu l'abbé Louis de Gonzague Bélanger, ancier curé de Rainy River, sera chanté le 7 septembre à 9 h. du matin, à Sainte-Anne-des-Chênes. Parents et amis sont cordialement invités.

• • •

Baptêmes

Le 20 juillet: Marcel-Gérard-Joseph Gauthier, enfant de Raymond Gauthier et de Elida Jalbert. Parrain et marraine, M. et Mme Jean Gauthier.

Le 18 juillet: Edmond-Joseph-Gérard Dubois, enfant de Adonaï Dubois et d'Yvonne Leclair. Parrain et marraine, M. et Mme Edmond Desrosiers.

Le 15 août: Joseph-Aristide-Roger Proulx, enfant de Paul Proulx et de Diana Leclerc. Parrain et marraine, M. et Mme Aristide Orieux.

Marie-Eva-Gabrielle Tétreault: enfant de Félix Tétreault et d'Albertine Normandeau. Parrain et marraine: Mme M.-A. Gardner, de Shaunovan et M. J.-B. Gardner.

Mariages

Le 24 juillet: Donat Dumontier, fils de Philias Dumontier et d'Etienne Laferrière, de Tête-Ouverte, et Annette Champagne, fille d'Arthur Champagne et d'Adrienne Hérié, de Tête-Ouverte.

Le 28 juillet: Bruno Duguay, fils de Mastaï Duguay et de Clémentine Laberge, et de Zénaïde Tremblay, fille de feu Romuald Tremblay et de Marie Charbonneau.

Les récoltes

Si vous passez par les champs, ces semaines-ci, vous y voyez l'activité de tous les fermiers. C'est le coupage, ce sont les battages. Quelle magnifique récolte que celle de cette année! C'est le refrain de tous. Foin, grain, légumes, tout est en abondance. N'oublions pas de remercier le Grand Maître des moissons, surtout quand à quelques cents milles à peine de nous, c'est le désert.

La Salle

Le 23 août avait lieu le départ de M. Laurent Forest pour La Broquerie, où il doit prendre charge de l'école Saint-Denis.

• • •

Le 30, Mlle Jeanne Lemaire nous quitta pour l'école Saint-Avila, à Saint-Norbert, où elle sera institutrice.

Nous souhaitons succès et courage à ces deux jeunes instituteurs.

Sainte-Amelie

Les paroissiens de Sainte-Amélie sont en frais de s'organiser pour un bazar à l'automne. Tous sont encouragés et prêts à faire de grands sacrifices pour ramasser une somme rondelette afin de pouvoir aider à construire leur église. Comme tout le bois est déjà assemblé près de l'emplacement de l'église, tous feront un succès de ce bazar. Dimanche, les dames et jeunes filles de la paroisse ont eu une assemblée pour choisir leurs candidates.

• • •

Les battages touchent à leur fin. Malgré la grêle qui nous a visités, nous sommes encore contents, car le rendement a été satisfaisant.

ONTARIO

Norman

Les enfants de la population de Norman ont bénéficié pendant huit jours de l'enseignement du catéchisme donné par deux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Il était vraiment édifiant de voir soixante-dix élèves se rendre assidument aux classes improvisées dans la sacristie et dans l'église pour y entendre parler du mystère de notre foi et des beautés de notre sainte religion.

La cérémonie du dimanche fit particulièrement impression sur la nombreuse assistance. Les sermons donnés en anglais et en français par M. l'abbé Marcel Dugal, la piété déployée par les enfants, (mentionnons ici Robert et Eugène Dégagné) dans le chant de cantiques appropriés et les jolies parures d'autel, tout s'harmonisait pour inspirer les sentiments de dévotion dont une âme chrétienne doit être animée pendant le saint sacrifice de la messe.

Pour les deux catéchistes, la bonne volonté, le vif intérêt et la respectueuse docilité que les enfants apportèrent dans ce travail fut une véritable consolation et bien de nature à faire entrevoir la bonne influence qu'exerceraient sur ces jeunes coeurs les institutrices religieuses.

Le roi Georges VI et les Petites-Soeurs des pauvres

Georges V d'Angleterre admirant l'oeuvre accomplie par les Petites-Soeurs des Pauvres au bénéfice de leurs protégés, avait donné l'ordre aux cuisines du palais de Buckingham de conserver pour ces religieuses les restes de la table royale. Et une permission spéciale avait été accordée au couvent londonien de Portobello-Road pour que la voiture de la communauté pût passer à travers Hyde-Park afin de se rendre au palais.

Semblablement, lorsque le souverain allait passer quelques jours au château d'Holyrood, à Edimbourg, le même traitement était accordé aux Petites-Soeurs de la capitale écossaise.

Or, on apprend que le roi Georges VI a décidé de continuer les traditions paternelles. Les autorisations accordées aux couvents de Londres et d'Edimbourg ont été maintenues, et des instructions ont été données pour que les religieuses soient traitées, lorsqu'elles viennent aux cuisines royales, avec la plus grande courtoisie et considération.

Et ce sont les pauvres qui bénéficieront ainsi du respect et de l'admiration qui s'attachent à l'abnégation et au dévouement de celles qui veillent sur eux avec tant d'affection et de zèle.

Le culte de la "bonne sainte Anne" au Canada

La mode est aux centenaires: elle peut être bonne, excellente même, ou moins bonne, ou franchement mauvaise, selon la qualité des personnages ou des événements que l'on commémore. Le Canada n'est pas en retard sur les "vieux pays" à cet égard, comme à bien d'autres, mais, possédant une histoire relativement récente, les centenaires sont chez lui plus rares qu'ailleurs. Il y eut bien, en 1934, le quatrième centenaire de l'arrivée de Jacques Cartier en territoire canadien, mais cet anniversaire commémorant un geste français par excellence n'était pas exclusivement canadien.

Les anniversaires qui ont ce caractère proprement national, au Canada, se comptent plutôt par fractions de siècles. C'est ainsi que vient de se tenir à Québec le 25e anniversaire du premier Congrès de la langue française, dont notre presse a parlé, sans toutefois, semble-t-il, nous avoir donné tous les détails que nous aurions légitimement désiré sur ces solennelles assises.

D'autres fêtes viennent de se célébrer dans le sanctuaire fameux de Sainte-Anne-de-Beaupré, qui s'étend majestueusement, à quelques kilomètres de Québec, sur la rive gauche du Saint-Laurent. Elles avaient pour but de commémorer à la fois le 60e aniversaire de la proclamation de sainte Anne comme patronne de la province de Québec et le 50e anniversaire du couronnement de la statue de sainte Anne, en même temps que le titre de basilique était accordé à l'église et qu'était érigée l'Archiconfrérie de la "bonne sainte Anne."

A cette occasion, les Annales de sainte-Anne-de-Beaupré ont publié un numéro spécial, admirablement édité et illustré, où nous trouvons d'intéressants renseignements sur les origines et le culte de sainte Anne au Canada.

Rien de plus édifiant, et souvent de plus émouvant, que cette histoire qui remonte aux origines mêmes de la colonie et se confond avec le développement, en France, au début du XVIIe siècle, de la dévotion à "Madame sainte Anne", tout spécialement dans les vieilles provinces appelées à planter sur les bords du Saint-Laurent un rameau de la race française: l'Ile-de-France, le Perche, la Normandie, la Bretagne, etc.

Il n'est aucun des grands personnages dont le nom est inséparable de la fondation de la Nouvelle-France qui n'ait fait preuve d'une dévotion spéciale à sainte Anne.

Quand Jacques Cartier, par exemple, revint pour la seconde fois au Canada, en 1535, sa flottille, assaillie par une forte tempête, se vit dispersée au hasard des vents "en colère et tourmente." Après de ferventes prières à leur patronne sainte Anne, les navires purent se rencontrer. C'était le 26 juillet: la première fête de sainte Anne se célébrait en terre canadienne.

Un siècle passe; c'est maintenant à Samuel de Champlain qu'il convient d'écrire des pages d'héroïsme et de foi. Plusieurs dates de ses exploits et de son administration coïncident avec la fête de sainte Anne.

Le 26 juillet 1606, Champlain choisit le site de la future capitale de l'Acadie. C'est encore le 26 juillet 1609 que, dans son voyage d'exploration au lac Champlain, il côtoie l'île de la Mothe, futur emplacement du Fort-Sainte-Anne. Le 26 juillet 1615, il découvre le lac Nipissing.

Au temps de l'éphémère conquête qui mit la ville de Québec au pouvoir des Anglais, en 1629, sainte Anne joua encore un rôle dans les faits et gestes glorieux du capitaine Daniel, envoyé de France pour secourir Champlain.

Et que dire des missionnaires qui évangélisèrent la Nouvelle-France, et tout d'abord du P. Le Caron, Récollet, qui avait puisé au coeur même de son ordre, une solide dévotion à sainte Anne? On sait que le Pape Sixte-Quint avait, dans une Bulle, loué le zèle des Récollets à diffuser dans le monde, le culte de cette Sainte.

Aussi l'arrivée du P. Le Caron et de ses confrères, ne contribua pas peu à l'extension de ce culte en terre canadienne.

Sainte Anne les récompensa sans tarder. Elle leur cueillit dans le sol béni de Sainte-Anne-de-Beaupré, leur premier novice canadien, le serviteur de Dieu Didace Pelletier, mort en odeur de sainteté.

Au début de la colonie, c'était Sainte-Anne-du-Cap-Breton, bâtie par le capitaine Daniel, qui constituait le foyer d'où jaillissaient les plus beaux rayons de la foi catholique. Jamais les missionnaires n'omettaient d'implorer les bénédictions de la bonne sainte Anne. Ils semaient le bon grain de l'Evangile en son nom, dont la magie gagnait les indigènes à l'Eglise. Ce nom était synonyme de "religion," de "lieu de prière." Allez voir le missionnaire, c'était aller à "Sainte-Anne." "Faire sa Sainte-Anne" se disait parmi eux, aussi couramment qu'aujourd'hui "faire ses pâques." Leur dire: "Vous n'aimez pas sainte Anne, vous lui faites gros de peine", c'était leur faire le plus douloureux reproche. Aussi obtenait-on les plus grands sacrifices au seul nom de la bonne sainte Anne.

Son nom était très souvent donné aux enfants. Dans le monastère de soeur Marie de l'Incarnation, cinq sur onze religieuses se glorifiaient de porter ce nom tutélaire.

Que dire de l'apostolat du P. Anne de Noué, missionnaire sur la côte de Beaupré en 1633? En 1635, il baptise 21 enfants dont 12 portent le nom de Marie et neuf le nom d'Anne.

Les sauvages s'empressaient autour de lui. On mettait tout en oeuvre pour faire bon accueil à la robe noire. Vite, un banquet au castor.

—C'es bien bon tout cela, mais, Père, parle-nous de ta belle Sainte, c'est encore meilleur.

Le P. de Noué, comme autrefois saint Paul, éprouvait mille peines à leur persuader qu'il n'était pas lui-même, sainte Anne, encore qu'il en portât le nom.

—Puisqu'elle est meilleure que toi, nous la prierons sans cesse et tu verras dans ta prochaine visite si nous lui avons fait de la peine.

Mais c'est à Sainte-Anne-de-Beaupré, appelée d'abord Sainte-Anne-du-Petit-Cap, un des coins les plus enchanteurs de la province de Québec, qui en compte tant, que se fixa le culte de sainte Anne, comme en un puissant foyer destiné à rayonner sur toute l'Amérique du Nord.

En ce lieu fut érigée, en 1658, la chapelle des matelots, en souvenir d'une protection spéciale de la bonne sainte Anne à l'égard des marins en péril. Ce fut la première église de campagne construite au Canada.

En 1661, une autre église remplace cette chapelle. En 1665, la vénérable Marie de l'Incarnation écrivait à son sujet: "A sept lieues de Québec, on rencontre un bourg appelé le Petit-Cap, où dans une église de Sainte-Anne Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la Très Sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, les malades, de quelque maladie que ce soit, recouvrer la santé." Cet éloge vaut toute une renommée.

En 1876, on dut rebâtir en plus grand une église qui, il y a cinquante ans, reçut le titre de basilique mineure, en même temps que le Pape Pie IX proclamait sainte Anne patronne du Québec.

Cette église eut le sort de tant et tant d'églises canadiennes et ne fut pas épargnée par le feu. Incendiée le 29 mars 1922, on éleva à sa place une église temporaire, laquelle fut aussi la proie des flammes le 8 novembre 1926.

Alors une splendide église, en très beau roman du XIIe siècle, fut construite. Le feu l'a respectée jusqu'ici, espérons qu'il en sera toujours ainsi. D'ailleurs, comme pour la plupart des édifices modernes du Canada, toutes les précautions ont été prises contre les risques d'incendie.

En 1887, la statue de sainte Anne était solennellement couronnée au nom du Souverain Pontife Léon XIII, par le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, premier cardinal canadien.

Parmi les nombreuses confréries érigées au Canada en l'honneur de sainte Anne, citons celles des menuisiers, qui remonte aux origines même de la colonie et se rattache à l'ancienne corporation fondée en 1290, sous Philippe le Bel, par Charles de Montigny, garde de la Prévôté.

Quant aux pays portant le nom de Sainte-Anne, il y en a dans toutes les provinces, mais en nombre proportionné à l'importance du groupement ethnique canadien-français qui s'y trouve. Aussi, c'est la province de Québec qui en compte le plus avec Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Sainte-Anne-des-Monts, Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père, Sainte-Anne-de-Restigouche, Sainte-Anne-de-Chicoutimi, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Sainte-Anne-d'Yamachiche, Sainte-Anne-de-Sabrevois, Sainte-Anne-des-Plaines, Sainte-Anne-de-Danville, Sainte-Anne-de-Stukeley, etc., etc.

On trouve dans l'Ontario: Sainte-Anne-d'Ottawa, Sainte-Anne-de-Prescott, et dans le lointain Manitoba: Sainte-Anne-des-Chênes, et sur les bords du Pacifique, Sainte-Anne-de-Vancouver.

Que la "bonne sainte Anne" continue à régner sur le peuple et dans les foyers canadiens et leur conserve, dans les temps nouveaux qui sont les nôtres, l'intégrité de leur idéal chrétien qui a fait, dans le passé, leur gloire et qui doit, dans l'avenir assurer leur grandeur et leur prospérité.

Chanoine GARNIER,
Ex-professeur
à l'Université de Québec.
—(La Croix).

Il est nécessaire que nous renouvelions tous les jours nos bons desseins.

IMITATION.

L'ancien palais du chef du Ku-Klux-Klan va être transformé en sanctuaire catholique

On annonce de Chicago que ce qui fut, il y a une dizaine d'années, le palais de l'impérial Wizzard (le Sorcier impérial) ou grand maître du Ku-Klux-Klan, fameuse organisation anticatholique et xénophobe qui avait son siège à Atlanta (Etat de Georgie), a été acheté par les catholiques de cette ville et va être transformé en église.

On se rappelle que les klanistes avaient commencé une campagne de terreur vers 1926, sous l'impulsion d'un agent d'assurances, nommé Williams Simmons, qui fut couronné cette même année maître suprême de cette institution sectaire, avec trois objectifs: lutte contre le catholicisme, lutte contre les étrangers, lutte contre les noirs.

Ils se réunissaient en secret, au milieu de la nuit, dans la campagne et dans les bois, recouverts de cagoules et procédaient, sous des croix flamboyantes, à l'initiation des "novices." Ceux-ci devaient obéissance absolue au grand maître, sous la menace des pires tortures. Ces tortures pour ceux qui manquaient à leur serment ou étaient soupçonnés de dévoiler les pratiques du Klan, consistaient généralement à dépouiller de ses vêtements le délinquant, qui était ensuite roulé, tout nu, dans de la poix ou du goudron, puis recouvert de plumes. Après quoi il était abandonné en pleins champs.

Le devoir des klanistes était d'attaquer les catholiques partout où l'occasion s'en présentait. Des gens à leur solde recevaient 10 dollars pour aller, chaque nuit, troubler les réunions catholiques. Le successeur de Simmons, le dentiste Evans, proféra des menaces violentes contre les catholiques. A Détroit, notamment, il avait annoncé qu'il ferait massacrer tous les fidèles de cette grande cité et que la rue principale serait changée en un ruisseau de sang catholique montant jusqu'à hauteur des genoux.

Plusieurs millions d'Américains, amateurs de sensations nouvelles, et de rites secrets, s'affilièrent au Ku-Klux-Klan, malgré que les droits d'entrée fussent élevés et que sans cesse on fit appel à leurs contributions pour les besoins de la cause et aussi, et surtout, pour l'entretien de l'Imperial Wissard.

Puis, peu à peu, ils se lassèrent de cette mascarade et de l'exploitation dont ils étaient l'objet. Et après 1926, sur un dernier sursaut d'anticatholicisme sacrilège, durant le Congrès eucharistique international de Chicago, le Ku-Klux-Klan déclina. Aujourd'hui, il n'a plus qu'un tout petit nombre d'adhérents à Atlanta, où il a perdu tellement sa notoriété que l'évêque du diocèse ignorait que la propriété qu'il a achetée pour les besoins paroissiaux avait été le siège national d'une organisation qui avait tant fait parler d'elle.

La paralysie infantile dans l'Ontario

TORONTO — Près de 300 cas de paralysie infantile ont été rapportés dans la province d'Ontario depuis le début du mois de juin, alors que la redoutable maladie a fait son apparition dans cette province. Durant cette période, le nombre des morts a été de 16. Les deux villes les plus éprouvées sont Toronto et London. On redouble les efforts pour enrayer la propagation de la maladie.

Les écoles publiques de Toronto ne seront pas ouvertes aujourd'hui, non plus que les écoles séparées. Elles ne le seront que le 7 septembre. C'est ce que l'on a décidé à une réunion d'urgence. Il est aussi question de fermer les théâtres et les places publiques de bain.

LOS ANGELES — Jean Harlow, dont les honoraires s'élevaient à plus de $4,000 par semaine, ne laisse pour toute fortune que $41,000.

LE CHANGE

31 août

L'argent des pays étrangers en sous canadiens

Angleterre	4.97
France	3.74
Etats-Unis	.99 31/32
Belgique	.1687
Suisse	.2296

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

31 août

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.00—$7.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.00—$7.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.25
Génisses—	
De choix	$6.00—$7.00
Bonnes	$4.75—$5.50
Moyennes	$3.50—$4.50
Ordinaires	$2.50—$3.25
Veaux engraissés—	
De choix	$9.00—$11.00
Bons	$7.50—$8.50
Moyens	$5.50—$7.00
Vaches—	
Bonnes	$3.75—$4.25
Moyennes	$2.75—$3.50
Ordinaires	$2.25—$2.50
Taureaux—	
Bons	$3.00—$3.25
Ordinaires	$2.25—$2.75
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$4.25—$5.50
Moyens	$3.00—$4.00
Ordinaires	$2.00—$2.75
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Moyennes	$2.50—$2.75
Ordinaires	$1.75—$2.25
Vaches laitières	$20.00—$45.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$5.50—$6.50
Ordinaires et moyens	$2.50—$4.50
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$9.50
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$9.00
Très pesants	$8.25
Légers et maigres	$6.50—$9.00
Truies No 1	$7.50—$7.75
Truies No 2	$7.00—$7.25
Inférieurs	$6.00—$7.00
Verrats	$4.50—$5.50
Agneaux—	
Bons moyens	$7.50—$7.75
Bons pesants	$6.50—$7.50
Ordinaires	$4.50—$6.00
Béliers	$6.50—$7.00
Moutons—	
Bons pesants	$2.25—$2.25
Bons moyens	$2.50—$3.00
Ordinaires	$1.50—$1.50

PRODUITS

Beurre de Crèmerie frais no 1	
F.O.B. Winnipeg, Gros	24¾—25
Oeufs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grade A, gros, la douz.	.21
Grade A, moyens, la douz.	.19
Grade B, la douz.	.15
Grades C.	.12
Farine—	
—Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.00
Alimentation—	
Prix de détail	
Son. La tonne	$24.00
Moulée. La tonne	$28.00
Pommes de terre	
Nouvelles, du Man.	
Sac de 90 liv.	$0.75
Gruau—	
(Prix de détail)	
Sac de 80 livres	$3.70

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

5 septembre — Sainte Rose de Viterbe, vierge (1240-1258)

6 septembre — Saint Eleuthère, évêque et martyr (456-531)

Saint Eleuthère, évêque de l'antique cité de Tournai, eut beaucoup à souffrir des autorités païennes avant la conversion de Censorinus, le chef militaire de Tournai. Cet officier n'avait qu'une fille possédée d'un démon furieux qui la conduisit un jour jusque dans l'oratoire du saint évêque pour l'injurier avec rage. Eleuthère, ému de compasion à la vue de cette pauvre créature, la bénit de tout son coeur, et voilà qu'à l'instant même elle se trouve délivrée de l'esprit malin, et expire peu après, vaincue par le regret de ses fautes.

Le saint promet au malheureux père de lui rendre sa fille s'il renonce au culte des idoles et se dirige vers sa sépulture. Par deux fois, il frappe la terre de son bâton, et deux fois la terre tremble, mais ne s'entr'ouvre point, car le serment de Censorinus n'était tout d'abord point sincère.

La terre s'ouvre enfin et la morte se lève à l'appel du saint qui la remet à son père. La jeune ressuscitée reçoit au baptême le nom de Blanda et implore le voile des vierges. Le village de Blandain conserve le souvenir de sa touchante histoire et sa mémoire est en vénération dans cette contrée.

La conversion de Censorinus entraîna celle de onze mille païens conquis à la grâce par la sainteté et les miracles de saint Eleuthère. La glorieuse vie de l'apôtre fut couronnée par le martyre. Des hérétiques, inquiets de son ardeur à défendre l'intégrité de la Foi le meurtrirent de coups si cruellement qu'il mourut des suites de cette agression. Son illustre ami, saint Médard, l'ensevelit à Blandain en attendant que le bon peuple de Tournai revendiquât l'honneur de posséder ses précieux restes.

7 septembre — Saint Cloud, solitaire (522-560)

Saint Clodoald, plus connu sous le nom de saint Cloud, était fils de Clodomir, roi d'Orléans. Peu de temps après la mort de son père, ses deux frères furent immolés par des oncles barbares, et Clodoald n'échappa que par miracle à ce massacre. Il renonça dès lors à la royauté en se coupant les cheveux et ne voulut point, dans la suite, profiter des occasions qui se présentaient de recouvrer son trône. Retiré dans un ermitage aux portes de Paris, il vécut quelque temps auprès d'un pieux cénobite qui le revêtit de l'habit religieux et l'initia à la vie contemplative. Mais cette retraite lui paraissant trop douce il s'éloigna des personnes de sa connaissance pour se réfugier dans une solitude de la Provence.

Tandis que de ses propres mains il se construisait une cabane, un malheureux se présente à lui. Le religieux n'avait, hélas! ni or, ni argent à sa disposition. Levant les yeux au ciel dans un muet appel, il les abaisse aussitôt sur sa cucule pour s'en dépouiller à l'instant même en faveur du mendiant. Cette charité toucha le coeur de Dieu qui le récompensa par un miracle. La nuit suivante le vêtement devint lumineux entre les mains du pauvre.

Effrayé des honneurs que lui attira cette merveille, le saint abandonna la Provence et retourna dans les environs de Paris où il fonda un monastère florissant qui prit dans la suite le nom de Saint-Cloud.

8 septembre — La Nativité de la Très Sainte Vierge Marie

L'Eglise s'écrie en ce jour de la Nativité de Marie: "Votre naissance, ô Vierge, mère de Dieu, remplit le monde de consolation et d'allégresse parce que le soleil de justice, Jésus-Christ, notre Dieu, est né de vous!"

De même, dit l'abbé Rupert, que l'aurore annonce la fin de la nuit, ainsi la naissance de Marie a été la fin de nos maux et le commencement de l'espérance. Saint Bernardin de Sienne assure que Marie a dans sa première sanctification reçu une science si claire et si pénétrante qu'elle connaissait parfaitement les créatures et le Créateur, et saint Anselme préfère dès lors sa lumière sur nos divins mystères à celle de tous les apôtres qu'elle surpasse en mérite et en évidence. Entourons avec les anges le berceau de cette ravissante Vierge que Dieu lui-même salue par ces paroles: "Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, il n'y a point de tache en vous!" et unissons-nous à la joie de sainte Anne et de saint Joachim, inclinés sur cette fille chérie, sourire de leur vieillesse.

"Pourquoi la fragilité de notre nature, s'écrie saint Bernard, craindrait-elle d'approcher de Marie? Il n'y a rien en elle d'austère et de terrible, tout y est suavité!"

Baronius estime que la fête de la Nativité de Marie remonte au concile d'Ephèse, qui, condamnant Nestorius et reconnaissant authentiquement la Très Sainte Vierge comme mère de Dieu, accrut merveilleusement sa dévotion dans le coeur des fidèles. Cette fête se généralisa peu à peu jusqu'au XIIIe siècle où elle fut célébrée avec octave comme les plus grandes solennités. L'Eglise traversait alors une crise douloureuse, les cardinaux ne pouvaient s'entendre sur le choix du pontife successeur de Célestin IV et un schisme très dangereux était à redouter. Les cardinaux recoururent à Marie en s'engageant par voeu à célébrer la fête de sa nativité avec octave dès que la paix serait rendue à l'Eglise. La Sainte Vierge agréa cette promesse et prit sous sa protection Innocent IV dont un des premiers actes fut d'accomplir ce voeu.

9 septembre — Saint Gorgonius, martyr (304).

10 septembre — Saint Nicolas de Tolentino, confesseur (1239-1308).

11 septembre — Le Bienheureux Perboyre, religieux Lazariste, martyr (1802-1840).

Lui, communiste? Il ne sait pas ce que c'est!

Il y a un vilain mot qui est en train de servir à toutes les sauces et de désigner n'importe quoi chez nous: c'est "communiste." Vraiment, on y va largement!

Un type ne paie pas ses dettes: communiste!

Un autre prend un coup de trop et dispute sa femme: communiste!

Un troisième n'aime pas son curé: communiste!

Et ainsi de suite. C'est un peu généreux de donner tant de recrues à un parti insignifiant de quelques douzaines de mauvaises têtes et de quelques milliers de moutons fâchés.

Ma foi, non: la racaille peut fournir bien des recrues à cette poussière qui s'agite, mais donner d'avance la racaille au communisme, ou à n'importe quel isme, c'est un peu fort. Elle ne sait pas ce que c'est. Bien peu de crieurs le savent, car ce n'est pas seulement du mécontentement contre le paupérisme, mécontentement que nous partageons tous, et nous ne sommes pas communistes! Nous voulons guérir cette plaie de pauvreté, alors que les révoltés voudraient tuer le malade et tout détruire. Si le travail et la prospérité peuvent donc, un bon jour, supprimer l'oisiveté, cette mère de tous les vices!...

Etre communiste, c'est vouloir être Dieu! On ne crie pas cela dans les clubs, hein? Eh bien c'est cela. On ne veut pas d'autre dieu que soi, pas d'autre bonheur que le bonheur sur terre. Pas de Dieu, pas de religion, pas d'âme, voilà. Et l'on arrive à n'être plus homme, mais simple outil, sans liberté, dans la brutale machine russe.

Oh! ce qu'on appelle le communisme n'est pas simplement un système économique ou politique; c'est une conception de l'univers, un ancien idéal païen, rafistolé par le juif allemand Karl Marx, et poussé par les Russes, qui changerait l'homme tout entier.

Sa philosophie matérialiste finit en antireligion;

sa sociologie comporte une morale et une pédagogie, un statut de la famille et de l'Etat;

son système économique se teinte du mysticisme rêveur de la divinisation du peuple.

Voyons côte à côte l'idée russe et l'idée chrétienne. Les prédicants révolutionnaires peu instruits ne voient pas le fond de ce communisme à deux faces, qui se montre agréable pour pénétrer dans un pays, et qui est féroce là où il est maître. Voici les deux conceptions opposées de la vie et des vivants:

LE COMMUNISME	L'EGLISE
—excite le mécontentement et prêche la lutte des classes;	*—veut justice et charité pour tous, collaboration entre les intérêts divers;*
—nie l'existence de l'âme, de la vie future, de Dieu et des aspirations supérieures: son antireligion matérialiste veut le paradis sur terre, et pas de bonheur éternel;	*—rappelle la primauté de l'esprit, de la conscience, et l'immortalité de l'homme, supérieur aux animaux. Elle aide au bonheur temporel, mais subordonné au bonheur éternel;*
—annule l'individu au profit de l'Etat, de la Classe ou du Parti;	*—oblige la société à aider l'individu, qu'elle défend contre la tyrannie;*
—démolit la famille en sabotant le mariage;	*—déclare la famille la cellule naturelle et stable, créée par le mariage, non par la passion;*
—donne à la Société tous les droits sur l'enfant;	*—enchâsse l'enfant au foyer, pour son éducation, et jusqu'à sa virilité;*
—refuse les consolations de la foi et de l'espérance, en sorte que les épreuves jettent au désespoir et au suicide;	*—console les malheureux par l'espérance d'un dédommagement éternel, en leur montrant le Christ portant sa croix avant d'entrer dans la gloire.*

Voilà, en quelques mots, toute la distance entre la barbarie d'il y a deux mille ans et la civilisation chrétienne, entre le but sauveur de la vie et le but noceur. Le progrès russe n'a rien trouvé de mieux que ce recul vers le paganisme. Jadis on sacrifiait des enfants aux idoles; on veut aujourd'hui sacrifier au dieu-Etat, au dieu-Ventre et au dieu-Communisme des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, menés de force ou hypnotisés par un faux mirage de faux bonheur.

Vingt-cinq millions de Russes ont perdu la vie pour ce rêve creux, qui aboutit à quoi? Car, enfin, il faut juger l'arbre à ses fruits, et puisque des illuminés vantent ce remède à tous maux, jugeons ce remède, non par les annonces mais par ses effets chez les Russes. Quel bonheur y goûte-t-on?

Le pire fascisme y règne en tyran, hérissé de police et d'espions.

Tout le monde est soupçonné, guetté, asservi. Les exécutions à la douzaine et les déportations en Sibérie n'ont jamais cessé. Dans nos pays, un parti politique battu tombe dans l'opposition, et tout est dit. Un ministre ou deux sortent du cabinet, et la vie continue. Mais là-bas! il n'y a pas d'opposition: le premier qui critique est coffré, exilé ou fusillé. Elle est gentille, la liberté russe! Essayez donc d'y faire de la propagande à la manière de Tim Buck et des autres d'ici, contre le gouvernement établi: ça ne sera pas long!...

Si les ouvriers et les paysans de Russie sont vraiment si heureux, pourquoi n'ont-ils pas, comme nous, la liberté de voyager au dehors, pour venir eux-mêmes chanter leur bonheur? Oh non! ils sont prisonniers chez eux; ils ne peuvent sortir de Russie sous peine de mort, ou de déportation de leur parenté en Sibérie! Curieux paradis! On veut de cela par ici? Merci, nous n'en prenons pas.

L'homme-outil, esclave du régime, de la machine et de l'espionnage n'est pas plus heureux que l'esclave d'avant la venue du Christ.

Il faut bien savoir cela, quand on n'est pas content de son sort ici, quand on trouve la politique de travers: avant de sauter, regardons où nous tomberons. Vaut mieux un mauvais lit que de coucher dehors. Et peut-être y a-t-il moyen de l'améliorer, notre lit, pour qu'il soit moins raboteux? Les conditions de vie chez nous sont plus faciles que dans les pays trop pleins: courons notre chance dans le Nord, dans ces richesses naturelles, où l'on bâtit routes, chemins de fer, colonies et villes. Il y a de la place, dans Québec, pour dix millions d'âmes, sans se nuire, sans étouffer, à condition que tout le monde ne s'acharne pas à surpeupler Montréal ou Québec, pour y être quêteux à mort!

Ainsi, tous gagneront leur vie, et leur éternité, tandis qu'avec le communisme on renonce à l'éternité, sasn en être plus heureux sur terre, remarquez bien! La haine des hommes et l'oubli de Dieu ne sont pas nourrissants!

Répétons et pratiquons la seconde partie du Pater; demandons et gagnons "notre pain quotidien", sans tomber dans la tentation et dans le mal, sans oublier de sanctifier le nom de Dieu, de faire sa volonté: tout n'en ira que mieux.

Etre catholique, c'est travailler pour deux bonheurs, l'un sur terre, l'autre ensuite.

Etre communiste, c'est renoncer au bonheur éternel, sans être pour cela plus heureux maintenant.

Quant aux blasphémateurs endurcis qui veulent réellement, diaboliquement supprimer Dieu et la survie éternel, ils ne sont que la centième édition des apostats qui, depuis Judas, ont cédé le Christ pour de l'argent. Ils s'useront les ongles, ou les griffes, comme leurs devanciers, sur le roc éternel de l'Eglise.

Le besoin de religion, d'espérance et du seul "vrai bonheur" est ancré dans l'homme, ainsi que vient de l'écrire Marc Scherer aux communistes de France:

"Vous ne ferez pas qu'il n'y ait en tout homme cette hantise du divin, qui fait la grandeur de notre condition. Rien n'étouffe l'appel obscur de Dieu implorant de chacune de ses créatures qu'elle l'accueille comme son bien suprême, sa félicité définitive et sa joie inaliénable. Rien ne saurait prévaloir contre ce qu'il y a de plus essentiel en l'homme."

Un autre Français ridiculise ainsi les hurleurs qui font semblant de lutter contre le fascisme et contre la guerre: "Ils veulent supprimer le dieu Mars par le dieu Marx. L'un et l'autre se valent pour prolonger l'âge des casernes."

Pour nous, ni Mars, ni Marx:

Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi.

(L'Action Paroissiale).

La Science n'a-t-elle pas prouvé que l'âme n'est qu'une production de la matière?

Alors l'âme ne jouirait pas de la liberté que la matière ne peut donner, puisqu'elle ne l'a pas. Elle ne s'élèverait point à une moralité dont la matière ne fut et ne sera jamais capable. Le remords n'est pas un préjugé d'éducation; il est une ... de la nature et pour le concevoir, il faut autre chose que la substance cérébrale. L'animal regrette le mal qu'il a fait à cause de celui qu'il en reçoit: c'est la moralité de l'instinct. L'homme regrette le mal qu'il commet pour ce mal lui-même: c'est la moralité libre et désintéressée des âmes. L'enfant de Dieu pleurant ses péchés, est la plus belle réfutation du matérialisme, car un tel sentiment est trop au-dessus des relations organiques pour en provenir.

Si l'âme était une fonction du système nerveux cérébral, comme la transformation des aliments en chyle est une fonction de l'estomac, il s'en suivrait que toutes les fois qu'il y a trouble intellectuel, il y aurait une lésion cérébrale, et que toutes les fois qu'il y aurait une lésion cérébrale, il y aurait trouble intellectuel. Or, ces deux faits sont démentis par l'observation des aliénistes; et la meilleure preuve que l'âme n'est pas un cerveau vivant, n'est-elle pas dans ce contraste qu'elle peut être malade, tandis que le cerveau se porte bien, et qu'au contraire le cerveau peut se porter mal, tandis que l'âme n'est point malade? Rien de plus scientifiquement prouvé que le fait de la perte de la raison sans lésion organique, et celui de lésions organiques sans perte de raison.

— Point de cerveau, point de pensée, dit la science matérialiste, et elle ajoute "que les facultés de l'homme sont proportionnelles à sa masse cérébrale". Un principe qui exclut Cicéron, Raphaël et Napoléon de la catégorie des hommes de génie, parce qu'ils n'eurent pas une forte tête au sens vulgaire où l'entendent les chapeliers, n'est-il pas jugé sur son énoncé? Le chien a moins de cervelle que le boeuf et pas plus que le mouton: il a cependant plus d'intelligence. La baleine et plusieurs autres cétacés l'emportent sur l'homme par le volume de la cervelle; je ne sache pas, pourtant, qu'ils soient en voie de nous disputer des fauteuils à l'Académie!

— Mais ce n'est pas, dit-on, le volume absolu du cerveau qu'il faut considérer, c'est son volume relativement à celui du corps. — Alors, un individu dont l'embonpoint varierait, le volume de son cerveau restant le même, serait plus ou moins intelligent selon qu'il deviendrait plus gras ou plus maigre. Alors, l'homme serait inférieur à plusieurs espèces de singes, les sais, les ouistitis, surtout à beaucoup d'oiseaux, au moineau, à la mésange, au serin, les têtes carrées de la population ornithologique!

— Mais, dit-on, le poids du cerveau a été reconnu comme le critérium de la supériorité intellectuelle. "Quel dommage, dit ironiquement Gratiolet, que cette méthode soit si incertaine! Nous aurions des intelligences de 1.000 grammes, de 1.500 grammes, de 1.800 grammes! Mais ce n'est pas tout à fait aussi simple." Les cerveaux de Dupuytren, de Voltaire, de Napoléon, prouvent la fausseté de cette loi.

— Mais, dit-on, c'est la forme du cerveau qui donne la mesure de l'intelligence. Or, le singe a un cerveau conforme à celui de l'homme. Le chien et l'éléphant en ont un tout différent; ils ont cependant une intelligence extraordinaire. Et comment se fait-il que deux cerveaux presque identiques, soient si différents par l'intelligence? C'est évidemment parce que l'intelligence vient d'ailleurs.

— Mais, dit-on, l'étendue et la force de l'intelligence sont en raison du nombre des circonvolutions cérébrales et de la profondeur des anfractuosités. Or, les ânes, étant des animaux stupides, devraient avoir des cerveaux unis, tandis qu'ils sont riches en circonvolutions.

—Mais, dit-on, la composition chimique des cerveaux explique la diversité et l'inégalité des intelligences. "Point de phosphore, point de pensée". Or, la cervelle des poissons, qui ne passent pas pour de grands penseurs, contient beaucoup de phosphore. Donc, conclure qu'avec le phosphore, et autres éléments combinés, on peut remplacer l'âme, c'est engager des paris contre le bon sens, sous prétexte de science.

L'école chrétienne dans un discours du Saint-Père

Recevant à Castel-Gandolfo un pèlerinage d'élèves appartenant à diverses écoles paroissiales des Etats-Unis, le Saint-Père en profita pour exalter l'importance de l'enseignement chrétien. Il n'avait pas de paroles suffisantes, disait-il, pour louer et encourager tous ce qui se fait dans cette direction: "Faites savoir partout, ajouta-t-il, que le Saint-Père désire vivement que chaque paroisse ait, à côté de son église, une école paroissiale. Nous donnons à l'école autant d'importance qu'à l'église. Et c'est tellement vrai, que si Nous avions à choisir entre une église et une école paroissiale (une bonne école, s'entend, telle que la désire le vicaire de Jésus-Christ), Nous nous trouverions très embarrassé. Sans doute, on devrait dire: d'abord l'église; mais il y a aussi d'autres considérations, qui feraient préférer l'école, parce que c'est l'école qui enseigne le chemin de l'Eglise, c'est l'école qui enseigne ce que c'est que l'Eglise!"

Apostolat de la prière

Intention générale bénie par le Saint-Père
LE CULTE DE SAINT MICHEL ARCHANGE

"Saint Michel Archange, dit l'Evêque de Coutances, a été au ciel, contre les anges révoltés, le défenseur des droits souverains de Dieu et sa fidélité victorieuse dans ce premier combat lui a valu l'honneur d'être, sur la terre, celui qui conduit la bataille contre tous les ennemis du Christ Rédempteur."

On lit dans la vie du P. Bernard de Hoyos, propagateur de la dévotion au Sacré-Coeur en Espagne, que l'Archange saint Michel "lui offrit son assistance dans les difficultés qui pourraient s'opposer à la propagation du culte du Sacré-Coeur."

Pour assurer la victoire de l'Eglise militante contre les dangers modernes, surtout celui du communisme, redisons la prière que l'Eglise met dans la bouche de ses prêtres: "Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat..."

Intention missionnaire
L'USAGE DES EXERCICES SPIRITUELS DANS LES MISSIONS

Les quatre derniers Papes ont insisté sur l'utilité des Exercices spirituels, des "retraites fermées" où, seul avec Dieu, l'homme se retrempe dans la pensée des vérités fondamentales de la vie chrétienne."

"Les Exercices spirituels, lisons-nous dans l'encyclique Mens Nostra, s'ils se répandent partout, dans tous les rangs de la société chrétienne, et y sont pratiqués avec ferveur, produiront une vraie régénération spirituelle: la piété sera réchauffée, les forces religieuses restaurées; l'apostolat étendra ses conquêtes et la paix régnera dans les âmes et la société."

Saint Ignace, saint François Xavier, le Japonais Paul de Sainte-Foi, le P. Ricci et d'autres encore ont utilisé ce puissant moyen pour la sanctification de leurs convertis.

LA LITURGIE

Du mobilier de l'église

—Quel est dans le mobilier des église l'objet le plus vénérable?
—C'est l'autel.

—Qu'appelez-vous ainsi?
—On appelle ainsi la table où s'offre tous les jours le saint Sacrifice.

—Quel est la forme de l'autel?
—Quelquefois il a la forme d'une table portée sur des colonnes; mais le plus souvent la forme d'un tombeau, parce qu'autrefois on offrait le saint Sacrifice sur les tombeaux des martyrs.

—Qu'est-ce que l'Eglise a conservé de cette coutume?
—L'usage de placer des reliques des saints dans la pierre d'autel.— L'endroit où se placent des reliques s'appelle le sépulcre.

—Qu'est-ce qu'un autel fixe?
—C'est une grande table de pierre fixée avec ou sans maçonnerie, laquelle perd sa consécration si on la déplace. — Cet autel doit être consacré sur place par un évêque.

—Qu'est-ce qu'au autel portatif?
—C'est un autel plus petit ou une pierre consacrée, justement assez grande pour pouvoir y célébrer le saint Sacrifice, et que l'on enchasse dans un autel en bois ou de toute autre matière. — Ces pierres peuvent être déplacées sans perdre leur consécration.

—Tout le monde peut-il toucher à la pierre d'autel?
—Il convient que les fidèles ne touchent pas aux pierres d'autel, par respect pour leur consécration et pour leur usage.

—L'autel n'est-il pas élevé?
—Oui, il doit être élevé de trois degrés au moins au-dessus de la nef, afin que les fidèles puissent voir le prêtre à l'autel et s'unir à ses prières et aux cérémonies de la sainte Messe.

—Quels sont les accessoires de l'autel?
—Ce sont: le TABERNACLE, la CROIX, les CHANDELIERS, les LAMPES, les NAPPES et la TABLE DE COMMUNION.

Premier établissement de la foi

—14—

Au début, les missionnaires ne tentent pas de convertir les Indiens collectivement; ils prennent à part les particuliers et tentent de leur inculquer les rudiments de la foi catholique. Mais, plus tard, ils soumettront aux conseils des tribus la question d'un changement de religion; et tous les membres qui les composent pourront se prononcer à tour de rôle sur cette affaire importante

L'une des premières tentatives de ce genre, si ce n'est absolument la première, remonte à l'année 1627; elle est due à l'initiative du père Joseph le Caron; elle se produit au début de l'été à l'occasion du baptême du jeune Nanecogauachit, fils de Choumin.

Après la cérémonie qui vient d'avoir lieu dans l'église des Récollets, les Français et les Indiens sortent sur la place. Pas moins de treize capitaines sauvages sont présents; le père Lalemant assiste son collègue.

C'est le père Le Caron qui prend la parole en "langue canadienne", c'est-à-dire en montagnais. Tout d'abord il explique à son auditoire le baptême dont il vient d'être témoin, il le définit, il en explique la nature et la portée et la nécessité. Pourquoi, demande-t-il, les missionnaires sont-ils venus dans la Nouvelle-France? C'est pour instruire les Indiens, leur apprendre à servir Dieu, les aider à gagner le paradis; "il leur demanda ensuite, dit Sagard, s'ils voulaient pas être instruits, et nous donner de leurs enfants, pour être élevés dans notre Couvent".

En second lieu, les capitaines doivent donner l'exemple; s'ils se laissent instruire par les missionnaires, les autres sauvages les imiteront; "je vous supplie donc, dit le père, d'y aviser et de me faire savoir votre délibération".

Il parle ensuite des Jésuites; cet ordre est puissant, affirme-t-il, "car avec l'instruction spirituelle, ils ont moyen de vous assister en vos nécessités corporelles, et élever de vos enfants dans leurs maisons lorsqu'elles seront bâties, ce que nous n'avons pu faire . . . à cause de notre pauvreté, et que nous ne vivons que d'aumônes". Celles-ci, les Français les donnent chichement; et ils n'aiment pas qu'elles soient distribuées aux sauvages. Enfin le père Le Caron termine son exhortation en parlant du ciel, des bienheureux, de l'enfer, et il récite les commandements.

Un capitaine nommé Chimeourinion répond au missionnaire. "Il est vrai, dit-il, que nous n'avons point d'esprit, de voir que depuis douze hivers que tu es ici", nous n'avons pas porté beaucoup d'attention à tes paroles. Nous aurions peut-être donné plus d'enfants, mais "à cause de ta pauvreté", cela ne s'est point produit. Tu as montré que tu nous aimais de quitter ton pays, de venir hiverner avec nous, de nous secourir dans nos famines.

Et Sagard ajoute: "Les barbares ayant ruminé le discours de ce bon père tinrent conseil . . . et résolurent de se faire instruire et donner de leurs enfants pour être enseignés en la voie du ciel". Une seconde réunion a lieue.

Cette fois, le père Le Caron insiste beaucoup sur un point particulier. Pour vous expliquer parfaitement les mystères de notre religion, dit-il, il faut savoir parfaitement votre langue; et comment apprendre votre langue, si vous demeurez "toujours errants et vagabonds par les bois et les montagnes"? Un seul remède à cette situation: "choisir une place, cultiver les terres et se rendre sédentaires".

Un capitaine indien répond en toute franchise et toute liberté. Nous n'avons pas d'esprit, dit-il au père Le Caron, mais tu n'en a pas, toi non plus. Nous fixer? "Nous en avons eu autrefois le dessein par tes remontrances, desquelles depuis longtemps tu n'a plus osé dire mot, ou pour y être contrarié par les Français, ou pour considérer toi-même que nous n'avons pas de quoi vivre, ni toi moyen de nous en donner pendant que nous abattrons les arbres et défricherions les terres". Ce capitaine fait sans doute allusion à la tentative d'établir des sauvages à la Canardière en 1622. On avait doucement laissé tomber l'entreprise.

Par l'intermédiaire de leurs délégués, les Indiens affirment de nouveau leur volonté, leur ardent désir de se fixer et de devenir sédentaires. Que les Français leur prêtent des vivres pour un an ou deux, pendant le défrichement, et les premiers travaux: "nous ne pouvons pas arrêter en un lieu sans mourir de faim", disent-ils. D'ailleurs les sauvages rembourseront ces avances en pelleteries

Voilà donc de nouveau le problème spirituel de la conversion qui dépend d'une question économique: pour instruire les sauvages, il faut les stabiliser, pour les stabiliser il faut leur procurer des avances de vivres. Et les commis de la compagnie donnent la réponse à laquelle on s'attendait: "qu'il n'y avait point de provisions à Québec, et qu'on doutait encore que les navires arrivassent si tôt, et partant qu'on ne pouvait leur en prêter pour ce coup, puis que les Français étaient eux-mêmes en nécessité".

Réponse à laquelle il faut s'attendre; depuis dix ans, la garnison de l'Habitation souffre régulièrement de la famine. Tous les printemps presque, elle pense mourir de faim. Et cette même année 1627, les navires arriveront tard comme d'habitude et ils ne transporteront pas tous les approvisionnements nécessaires. D'ailleurs, n'était-il pas vain d'espérer des associés, religionnaires pour la plupart, l'assistance financière requise pour une oeuvre catholique? D'espérer de marchands de fourrures les secours matériels pour transformer leurs chasseurs en cultivateurs?

Alors la tentative du père Le Caron n'a pas de suite. Les Montagnais offrent quand même leurs enfants pour le Séminaire. Les Jésuites en acceptent un. Mais le navire chargé de provisions et d'ouvriers qu'ils attendaient, n'arrive pas; il ne part même pas de France. Et les Jésuites devront laisser aller le jeune bambin, car ils n'ont plus de quoi se nourrir eux-mêmes. Ainsi se termine pour le moment cette entreprise qui doit prendre tant d'extension après 1632.

Léo-Paul DESROSIERS.

Réouverture du Club Sportif du Sacré-Coeur



C'est aujourd'hui, 1er septembre, que le Club Sportif du Sacré-Coeur rouvre ses portes pour la saison d'automne et d'hiver. Les salles ont été nettoyées et rafraichies. Notre photographie représente la salle du jeu de quilles au sous-sol.

WINNIPEG

Changements ecclésiastiques dans le diocèse de Winnipeg

Les nominations suivantes ont été faites par Son Excellence Mgr Sinnott et entrent en vigueur le 1er septembre:

M. l'abbé Frank R. Wood, vicaire à la cathédrale, a été nommé chancelier de l'archidiocèse.

M. l'abbé Ethelbert L. Mullaly, curé de Swan River, a été nommé curé de Birtle.

M. l'abbé Arthur Plessers, curé de Birtle, a été nommé curé de Swan River.

M. l'abbé Thomas Archbold, vicaire à Portage-la-Prairie, a été nommé curé de Dog-Creek.

M. l'abbé William A. Jordan, récemment ordonné, a été nommé vicaire de la cathédrale Sainte-Marie.

M. l'abbé Russel C. Manning, nouvellement ordonné, a été nommé vicaire, avec charge des missions, à Portage-la-Prairie.

Mort de M. Alfred Bédard

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, M. Alfred Bédard, 813, avenue Winnipeg, est décédé à Montréal le dimanche, 22 août, après une brève maladie. Il était en voyage dans l'Est avec sa femme.

La dépouille mortelle a été ramenée à Winnipeg le 25 août et les funérailles ont eu lieu à l'église du Sacré-Coeur à 9 heures du matin, le 26 août.

Le service a été chanté par le R. P. Jubinville, curé, assisté des RR. PP. I. Desautels et P. Dussault, comme diacre et sous-diacre.

Les porteurs étaient: MM. V. Guilbert, Jos. Pineau, G.-H. McCarthy, S.-S. Dussault, A. Brodeur, J.-A. Potvin, W.-A. Brock, H. McWilliams et E. Blanchard.

Le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Boniface.

Le défunt laisse pour le pleurer, son épouse; une fille, Lucienne; deux fils, René et Georges et deux petites-filles; deux frères, Harry et Archie; trois soeurs: Mmes A.-C. La Rivière et Louis Tétreault, de Saint-Boniface, et Mme H.-G. Bering, de Lilsberg.

M. Bédard était âgé de 62 ans. Né à Worcester, Mass., il vint tout jeune demeurer à Winnipeg avec ses parents. Il avait fait ses études au Collège de Saint-Boniface. M. Bédard épousa en premières noces, en 1901, Mlle Albina Gareau, d'Ottawa, qui est décédée le 18 juin 1926. Ses enfants sont de ce premier mariage.

La "Liberté" prie la famille éprouvée d'agréer ses bien vives sympathies.

Le centenaire de l'arrivée au Canada des Frères des Ecoles chrétiennes

MONTREAL — Le mois d'octobre prochain marquera le centenaire de l'arrivée des Frères des Ecoles chrétiennes au Canada. A cette occasion ,il y aura à Montréal, le dimanche 3 octobre, une série de manifestations. On annonce une messe solennelle à l'église Notre-Dame à 11 heures; un banquet au Mont-Saint-Louis, à 1 h. 30; une soirée au Forum, à 8 h., avec discours et musique.

Le 10 octobre 1837, quatre Frèrese des Ecoles chrétiennes s'embarquaient au Havre pour venir planter l'arbre de leur Institut sur les rives du Saint-Laurent. Depuis un siècle, ils se sont multipliés au Canada; ils ont essaimé aux Etats-Unis, vers l'Equateur, à Cuba, en Irlande, jusque dans les Indes, la Chine et le Japon. Au pays, ils sont près de douze cents, en activité, outre cinq cents sujets en formation, distribuant à 32,000 élèves tous les genres d'enseignement. Leur Institut forme donc à notre patrie l'un de ses plus beaux fleurons.

Souffrir en Dieu et par dieu est ici-bas le plus sublime des bonheurs.

Pierre L'ERMITE.

Léon Bloy a failli venir à Québec

C'est notre confrère Damase Potvin qui vient de découvrir la chose dans un beau livre de Stanislas Fumet, "Mission de Léon Bloy."

Bloy était, écrit-il, en plein milieu de ses émotions cartusiennes. Alors, il sentait en lui comme un ressort brisé qu'il n'osait même plus imaginé réparable; alors n'attendant plus rien du monde catholique, il se préparait à se former une voix de tonnerre. Il avait tout essayé, tout tenté: le cartusianisme, l'art, la religion, l'humour, la littérature boulevardière. C'était un peu avant l'"immense malheur," — la perte d'Anne-Marie, — alors qu'il était devenu "positivement semblable à un fauve." Il dira quelque part: "Quelque chose de noir et de vénéneux est tombé dans mon coeur comme de l'encre dans une source." Il se décourage et, un beau matin, rapporte Stanislas Fumet, "il profite de la première chimère qui passe pour l'enfourcher." Et l'auteur de "Mission de Léon Bloy" raconte ce qui suit:

"Un M. de Puyjalon fait miroiter aux yeux de Léon Bloy la fondation imminente d'un grand journal catholique à Québec. Léon Bloy partirait avec de Puyjalon et serait sans doute le rédacteur en chef de la feuille canadienne. Avec une témérité que tous devaient longtemps critiquer dans la suite, il envoie sa démission à la Compagnie du Nord, perd ainsi les quelques ressources régulières qui le faisaient subsister et, sans prendre congé d'Anne-Marie, fuit une seconde fois vers la Trappe pour y attendre dans la prière les résultats des démarches de M. de Puyjalon."

Comme on le voit... nous l'avons paré belle. Il faut croire que les démarches de M. de Puyjalon n'aboutirent à rien. On se demandera quel était ce M. de Puyjalon. Sans aucun doute, cet ami de Marchenoir était le comte Henry de Puyjalon, un noble breton, qui a vécu pendant plus de vingt-cinq ans parmi nous, plus particulièrement sur la Côte Nord du Saint-Laurent qu'il a parcourue dans tous ses recoins pour en étudier la faune et le sol et qui est mort, âgé de 66 ans, le 18 juin 1905, seul dans sa cabane sur la petite île Betchewun,—Hunting Island, — où on l'a enterré. De Puyjalon, un savant naturaliste de haute envergure, a laissé plusieurs ouvrages sur notre gibier, nos poissons et nos minerais ainsi que de précieuses suggestions pour la conservation de notre gibier et de nos poissons dans les nombreux rapports qu'il a faits au gouvernement, alors qu'il était inspecteur général de la pêche et de la chasse pour la Côte Nord. Avant de remplir ces fonctions il avait été pendant quelques années gardien du phare de l'Ile-au-Perroquet.

Henry de Puyjalon avait-il connu Léon Bloy avant de venir au Canada ou pendant un de ses voyages en France pendant qu'il demeurait à Québec? Nous l'ignorons, mais il est incontestable que ce De Puyjalon qui invite Léon Bloy à venir fonder un journal catholique à Québec est bien le solitaire de Betchewun, l'auteur des "Récits du Labrador," d'une "Histoire Naturelle," du "Petit Guide des Chasseurs Canadiens," du "Petit Guide du Chercheur de Minéraux," de celui qui fut le promoteur de l'industrie de l'élevage des animaux à fourrure et qui a suggéré toutes les lois et les règlements de protection qui ont été passés durant les derniers quarante ans...

Mais pour en revenir à Léon Bloy, le Désespéré qui n'avait pu demeurer que quelques mois au Danemark à cause du contact des protestants qu'il ne pouvait souffrir, serait-il resté bien longtemps à Québec, même loin du voisinage des protestants? A certain disciple canadien de Marchenoir de répondre...

WASHINGTON — Harry-L. Hopkins annonce que la "Works Progress Administration" occupe 1,527,450 personnes. Les chiffres pour la semaine se terminant le 14 indiquent que dans les 18 mois qui ont précédé cette date 1,500,000 personnes ont quitté les rangs de la W.P.A. privée.

Une scission dans le parti Roosevelt?

WASHINGTON — En raison des divisions profondes qui règnent au sein du parti démocrate, au Congrès, — divisions qui ont eu leurs répercussions, au cours d'un violent débat au Sénat,—on parle, plus que jamais, d'un réalignement des partis politiques.

C'est l'opinion générale que l'avenir du parti démocrate dépend, dans une large mesure, de l'attitude que prendra le président Roosevelt. S'il louvoie, sans vouloir recourir à des représailles, il y aura moyen de rétablir l'harmonie au sein du parti. S'il continue à s'orienter "vers la gauche," la brèche ne pourra que s'élargir.

Mort de M. J.-B. Ouellette, p.s.s.

MONTREAL — M. l'abbé Jean-Baptiste Ouellette, vicaire à Saint-Jacques depuis trente-trois ans, est mort. M. Ouellette, prêtre de Saint-Sulpice, était un remarquable polyglotte. Il pouvait converser en sept ou huit langues. Pour cette raison, aussi, son confessionnal était le rendez-vous des catholiques de langues étrangères.

M. Ouellette était né le 8 février 1871, à Vereker, Ontario. Il était entré à Saint-Sulpice le 20 septembre 1894; fut ordonné prêtre le 10 juillet 1898; nommé vicaire à Saint-Patrice de 1900 à 1903; professeur au séminaire de philosophie en 1903 et 1904. Vicaire à Saint-Jacques depuis 1904, soit 33 ans.

Lady Eaton fait un don fort généreux

TORONTO—Les médecins et toutes les personnes qui s'intéressent à la sauvegarde de la santé publique ont été unanimes à reconnaitre le beau geste que viennent d'accomplir lady Eaton et la "The T. Eaton Co. Ltd." en annonçant un don annuel de $25,000, pendant cinq années, à l'école de médecine de l'université de Toronto.

Ce don découle de la dotation annuelle de $25,000 faite par feu sir John Eaton et son épouse, il y a une quinzaine d'années, et se terminant en janvier prochain. Cette somme additionnelle de $125,000 sera vouée au développement de la médecine et aux recherches en maladies infantiles.

SOUTHAMPTON, Etat de New-York — M. Andrew-W. Mellon, l'un des hommes les plus riches des Etats-Unis, ancien trésorier à Washington et ancien ambassadeur en Grande-Bretagne, est mort jeudi à Southampton. Il était âgé de 82 ans.

OTTAWA — Le gouvernement fédéral vient de confier à un architecte montréalais, M. Ernest Cormier, la préparation des plans du nouvel édifice de la Cour suprême que l'on érigera à l'ouest de l'édifice de la Justice, rue Wellington. Le parlement a affecté depuis longtemps une somme de $1,500,000 à la construction de cette nouvelle bâtisse.

Pour pardonner, il faut avoir souffert.

Pierre L'ERMITE.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

AIMEZ-LE...

Oserais-je dire à une maman, à un papa: Aimez votre enfant, si vous voulez qu'il devienne bon, sage et vous donne toutes joies? Combien de parents hausseront les épaules en s'arrêtant à la lecture de ces lignes: "Conseil inutile! Est-ce que nous n'aimons pas nos enfants? Nous les adorons, nous les choyons, nous les gâtons..." Eh oui!... Vous les gâtez, parce que vous ne savez pas les aimer.

Ce n'est pas aimer votre enfant que l'admirer et le flatter, parce qu'il a une figure agréable, des manières gracieuses, un esprit sémillant, un caractère facile, insinuant, affectueux... Ce n'est pas l'aimer que ne songer qu'à lui faire plaisir, de céder à ses caprices... Des parents faibles et d'une molle complaisance n'aiment pas leur enfant, ne reprenant ni ne corrigeant, ne punissant pas les fautes graves.

Vous devez aimer votre enfant pour lui-même et non pour vous; l'aimer pour vous, ce serait lui ravir un de ses droits les plus sacrés: être préparé à la vie; être élevé en vue de l'avenir. Vous devez aimer leur âme, leur esprit, leur coeur, de préférence à leur corps; soigner celui-ci et donner une bonne santé à l'enfant, c'est votre devoir; y faillir serait une faute grave, mais vous devez surtout veiller à sa bonne conduite, développer ses qualités de coeur, ses facultés intellectuelles, spirituelles, fortifier sa volonté: toute l'éducation intérieure qui fera de lui un homme dans l'acceptation vraie du mot, une femme digne de répondre à sa mission future d'épouse et de mère.

Il ne faut pas considérer dans ce tout petit qui grandit, dans cet écolier qui se transforme, VOTRE ENFANT, votre bien vous appartenant, destiné à faire votre bonheur; point du tout: regardez en lui l'être aussi parfait que possible qu'il est appelé à devenir, un être vivant qui devra lutter, vaincre, souffrir, triompher; et c'est pour ces luttes, pour ces souffrances, pour ces victoires, et peut-être pour cette gloire, qu'il vous faut le préparer, le pétrir, le manier, le diriger.

Vous le voyez, nous sommes loin de l'enfant aimé et élevé pour vous-mêmes! Cet enfant vous a été confié, non donné; il est donné à l'avenir, à la vocation pour laquelle il fut créé.

Pour répondre à cette confiance, vous aimerez donc votre enfant sans faiblesse et sans molle complaisance. Si vous manquez d'énergie vous ne réussirez qu'à lancer dans la vie des inutiles, des ratés, des indisciplinés, des êtres dominés par leurs mauvaises passions, qui n'auront aucun respect pour vous et ne vous témoigneront qu'une profonde insouciance, s'ils ne vont pas jusqu'à la plus noire ingratitude.

Vous ne serez pas aimés, parce que vous n'aurez pas su aimer.

Votre amour doit être aussi sans préférence, c'est-à-dire égal, sans prédilection aucune. Si l'un de vos enfants a plus de qualités, de talents que les autres, s'il a meilleur caractère, vous pouvez vous en réjouir, mais ce n'est pas un motif de le préférer aux autres. Ces dons étant gratuits, celui qui les possède n'a pas plus de mérites que ceux qui en sont privés.

Ce n'est pas à dire que vous ne puissiez donner des marques particulières de satisfaction à ceux de vos enfants qui sont plus sages, plus dociles que les autres; vous le pouvez et c'est juste; mais faites-le de telle manière que ceux-ci voient simplement de votre part une récompense, une faveur qu'eux-mêmes peuvent facilement mériter et obtenir, lorsqu'ils le voudront.

Si vous savez aimer vos enfants avec douceur et autorité, en ne négligeant aucun de vos devoirs paternels ou maternels, en donnant le bon exemple, quelles heureuses conséquences en résulteront et pour vous et pour eux!

Peu à peu, vous gagnerez leur affection, leur confiance, et vous finirez par exercer sur leur coeur une influence sérieuse et durable qui ne fera qu'augmenter avec les années; ils vous récompenseront par leur respectueuse docilité, leurs attentions pleines de délicatesses et leur fidélité au devoir.

Vous les aurez préparés à la vie, vous les aurez donnés à leur vocation, et le bonheur qu'ils auront trouvé dans la voie droite, tracée par vous-mêmes, les ramènera vers vous — bien davantage que si, voulant les garder dans votre égoïsme vous leur aviez fermé ce chemin des efforts, de la correction, des défauts, des initiatives courageuses, de la domination de soi-même qui va vers un avenir meilleur.

M. COMOLET-SUE.

Uu peu de psychologie conjugale

La psychologie conjugale peut comporter deux points de vue: l'un qui regarde Monsieur, et l'autre qui concerne Madame.

Tous deux seraient bons à méditer, et le premier d'autant plus qu'il est rarement envisagé.

Dites-moi quelle revue masculine amène Monsieur devant le miroir, ce miroir de l'être intérieur que les journaux, amis des femmes, leur présentent si fréquemment?

Aussi bien, nous en tenant aux habituelles routines, c'est à Madame que, aujourd'hui, nous nous adresserons. Un jour peut-être nous sera donné où nous parlerons pour Monsieur. Ce jour-là, nous nous en remettrons à Madame de l'habile soin de mettre, sous les yeux de Monsieur, le miroir...

✦ ✦ ✦

Seriez-vous, petite Madame, de celles qui se sont figuré, au jour de l'entrée en ménage, que leur tâche était accomplie? Je parle du beau travail d'aimer, car il est bien évident que vous n'étiez pas sans savoir que la vie que vous commenciez réclamait labeurs et peines.

Mais, en ce qui touche l'amour, peut-être pensiez-vous, ce jour-là, avoir atteint un sommet et commencé de construire sur cette hauteur magnifique votre vie conjugale.

Vous vous flattiez, je le veux bien, d'échapper à cette lassitude, voire à ce désenchantement où vous aviez vu glisser tant de ménages amis.

En ceci vous aviez raison, car l'amour conjugal peut éviter ces écueils, mais il y faut des conditions.

Vous connaissez ce bel enfant sous la figure duquel la Fable nous peint l'amour? Le plus souvent on l'affuble d'un bandeau, mais toujours il porte deux ailes.

Or, il s'agit, à mon sens, de lui retirer le bandeau mais de lui conserver ses ailes et de ne pas oublier surtout que l'enfant est fait pour grandir.

✦ ✦ ✦

A retirer le bandeau, nous risquons, la chose est certaine, de ne plus voir le cher époux sous le même aspect qu'hier. Quelques-unes des qualités dont nous le parlons généreusement vont peut-être s'estomper, pour ne pas dire davantage, mais d'autres aussi vont surgir... Nous devons faire notre profit de ce qui est pour l'utiliser, de ce qui n'est pas pour le faire naître et au besoin y suppléer. Ce n'est pas à l'aide de chimères que se perpétue l'amour; mais il s'appuie sur le réel, pourvu que la sincérité, la bonne volonté, la confiance apportent au réel leur concours.

Par-dessus tout, conservons ses ailes à l'amour. A les voir, nous nous souviendrons que l'amour est fait pour planer et non pour s'aller cacher au fond de quelque marmite, son contenu fût-il succulent et malgré que, en vue de l'amour même, connaître et appliquer les recettes des succulents pot-au-feu soit une science à acquérir.

Les ailes bruissantes de l'amour nous rappelleront encore que le dieu est, sinon volage, tout au moins sujet au changement, et qu'il est de notre devoir de l'emprisonner dans les rêts d'une certaine coquetterie.

Il fut un temps, je m'en souviens, où les censeurs les plus sévères permettaient aux jeunes filles une pointe de coquetterie; mais, aux jeunes femmes, fi donc!

Quelle étrange manière de penser!

Pour ma part, je tiendrais plutôt que, si quelque coquetterie est permise à la jeune fille, elle est ordonnée à la femme pourvu qu'elle vise, bien entendu, à conserver au foyer ce charme et cette joie des yeux qui sont la gloire de l'époux et à y réaliser cette atmosphère idéale où chacun se trouve à l'aise, heureux, détendu, paisible, atmosphère à base de vertu mais aussi du désir de plaire, par quoi l'on a souvent coutume de définir la coquetterie.

Toutefois, les ailes de l'amour sont faites encore plus pour monter. Que de femmes, au lieu d'aider aux ascensions, sont ce poids lourd qui tend toujours à descendre et... hélas! à faire descendre!

Femmes égoïstes, qui se font le centre du monde, qui se plaignent pour un bobo et geignent à longueur de temps.

Femmes paresseuses, qui ne se cultivant pas, en arrivent à détester tout ce qu'elles ne comprennent plus.

Femmes méchantes, frivoles, jouisseuses... L'amour les fuit!

Est-ce à dire que le fils de Vénus a toujours partie liée avec la vertu?

Ah! Dieu non! à moins que ce ne soit cette vertu qui, certes, ne court pas les rues, une vertu authentique: aimable en toute circonstance, forte et douce tout ensemble, une vertu souriante, bon enfant, qui ne s'en fait pas accroire et qui, chaque jour, se cultive. Mais loin des vertus revêches, grondeuses, irascibles, suffisantes, qui portent le masque du bien sur le visage de l'orgueil!

✦ ✦ ✦

Au vrai, vous, petite Madame, qui rêvez d'un grand amour, il vous faut l'enraciner très profond dans l'esprit, non dans la matière; dans l'âme plus que dans le corps.

C'est en cultivant le meilleur et le plus pur de lui-même que la femme s'attachera l'homme, à condition toutefois qu'elle ne s'autorise jamais d'une haute fin poursuivie pour négliger quoi que ce soit.

Gardiennes du foyer, les femmes sont encore les gardiennes de ces forces spirituelles, tout ensemble épanouissement et sauvegarde de l'amour.

Pourrions-nous nous imaginer qu'au premier jour du mariage notre idéal est atteint? Non pas. Il y faut des batailles contre nous-mêmes et contre les ennemis de l'amour et du foyer; aussi bien avais-je raison de prétendre que l'amour enfant doit grandir.

FRANCELISE.

—(Petit Echo de la Mode).

Conseils de beauté

Les sourcils

D'une façon générale, vos sourcils ne pourront que s'embellir, si vous passez sur eux, chaque matin, une brosse mi-dure, imprégnée de glycérine étendue d'eau ou d'un mélange d'eau et d'eau de Cologne.

Tachs de sueur

La transpiration sous les aisselles, très active chez la femme, provoque au corsage, à la place des dessous de bras, des taches dénaturant complètement la couleur de l'étoffe.

Voici comment on peut les faire disparaître:

Préparer une solution de sel d'étain dans de l'eau, en frotter seulement la partie tachée, en évitant d'aller au delà, car ce sel, qui enlève la tache de sueur, ne manquerait pas d'en former une autre. L'emploi du pinceau est préférable à toute autre manière de procéder, et permet de ne laver que juste la place de la tache.

Pour adoucir et embellir la peau

Les lotions de tilleul sont excellentes. L'huile de vaseline, le jus de concombre sont aussi recommandés.

Le Coin des instituteurs et des institutrices

LA RENTRÉE

Il s'agit pour vous, dans cette première semaine, qui est courte, de ressaisir et de rattacher vos élèves, d'accueillir et d'enrôler les nouveaux, — de reformer la famille.

Vous vous êtes vous-même senti repris depuis quelques jours, après la légitime détente. Vous venez de rouvrir l'école, ainsi que vos cahiers et vos notes, avec plaisir, avec un entrain lavé de la lassitude et de la monotonie de dix mois d'efforts. En même temps, les écoliers, ces enfants qui ont été les vôtres et qui vont le redevenir, avant de reparaître effectivement, sont rentrés dans votre pensée. Connus ou devinés, les voici réinstallés dans votre imagination, avec leurs visages et leurs caractères divers, leurs gentillesses ou leurs farouches brusqueries, leur esprit vif et clair ou lent et plein d'ombre. Votre sympathie va spontanément à certains; mais vous savez bien que les autres, sur qui pèse sans doute un long passé d'ignorance, d'abandon et d'infortunes, sont ceux qui ont le plus besoin de votre affection...

Maintenant, vous les attendez. Et le mot est dit, la clef est là, qui va joyeusement ouvrir les portes de l'année scolaire nouvelle: affection. Vous allez une fois de plus faire de l'école, pour les enfants qui vont venir, comme une seconde famille. Ils s'y sentiront en sécurité et en confiance; leurs tendances égoïstes et brutales y céderont le pas à des sentiments choisis; et ces sentiments communiqueront à l'esprit leur force et leur finesse. Vous allez ainsi reformer un milieu éminemment favorable au travail et à la moralité.

Invitons les élèves, en cette première semaine, à regarder la maison d'école un peu comme leur maison et leurs camarades un peu comme des frères et des soeurs.

L'Enfant...

Vilains symptômes qui doivent éveiller l'attention des mamans

Il ne s'agit plus du nourrisson mais des malaises de la seconde enfance, à partir de trente mois.

1. Votre enfant est pris brusquement de fièvre, de mal de tête; il n'a plus d'appétit, ne joue plus, est abattu. La fièvre atteint rapidement —dans certains cas 103°, mais elle ne reste pas longtemps à cette hauteur. Il se plaint de douleurs au front et aux tempes; ne dort pas ou son sommeil est agité; la langue épaisse est recouverte d'un enduit blanc; il a le dégoût des aliments solides, mais il veut boire froid; son ventre est sensible; il a des nausées, des vomissements: tels sont les symptômes de l'entérite aiguë qui durera quatre ou cinq, dix ou quinze jours.

2. Votre enfant a le teint pâle, les yeux plissés et cerclés de noir, la mine souffreteuse; sa croissance est lente, son sommeil agité et troublé par des rêves et des cauchemars; le ventre est ballonné; la peau a des poussées d'urticaire ou d'eczéma; la constipation est tenace, parfois entrecoupée de poussées aiguës d'entérite avec fièvre; la langue est sale; la partie droite inférieure du ventre douloureuse: votre enfant est atteint d'entérite chronique, presque toujours secondaire à une infection intestinale du premier âge; elle peut être aussi produite par les vers intestinaux.

3. Votre enfant a, dans le ventre, des douleurs vives accompagnées d'envies fréquentes d'aller à la selle. Les matières rendues sont peu abondantes, sanguinolentes et glaireuses: il est atteint de dysenterie ou entérite microbienne, très grave pour les enfants affaiblis.

Au début même de ces divers symptômes, mettez l'enfant à la diète, faites-lui boire des infusions légères et appelez le médecin sans tarder, sans attendre une aggravation.

Et tout en soignant le cher petit, cherchez les causes de ces troubles dans la manière dont vous l'alimentez, dont vous préparez ses repas.

La charcuterie, les conserves, les excès d'oeufs et de viande, les denrées d'une fraîcheur douteuse ou mal cuites sont trop souvent les causes de ces entérites. Surveillez donc et préparez vous-même la nourriture de vos bébés; inquiétez-vous de leurs fonctions digestives: appétit, selles, etc. Dès le début, vous pouvez dépister l'évolution d'une entérite aiguë ou chronique et l'arrêter par un régime alimentaire spécial.

L'or, les bijoux, les diamants recouvreront tout leur éclat grâce à l'ammoniaque.

Etre heureux

Etre heureux, c'est éprouver un sentiment de plénitude; c'est — définition à première vue puérile — se sentir heureux. Et nous avons, en prenant la peine d'y réfléchir, tant de motifs de faire naître cette impression.

Que de petits bonheurs nous laissons perdre, au cours des jours, que nous devrions jalousement recueillir et goûter. Il faut les rassembler ainsi que toutes les fractions d'un puzzle, afin de créer la Belle Image. Sans doute, il manquera toujours quelques détails... Qu'importe, si les grandes lignes se retrouvent.

Dédaigner les joies à notre portée pour ne songer qu'à celles qui nous échappent, c'est non seulement se montrer ingrat envers la Providence, c'est aussi se dépouiller volontairement.

Regardons autour de nous... Ecoutons, nous qu'entourent des êtres chers la plainte de l'isolée: "Ah! si j'avais une famille, quelqu'un à aimer... Que je serais heureuse!" Jouissant d'un bien-être auquel nous ne prenons même plus garde, entendons ceux qui gémissent: "Ah! si j'avais un foyer... mon pain assuré... que je m'estimerais heureux!" Suffit-il donc de posséder ces biens pour n'en plus apprécier la valeur? Mais le seul fait de nous sentir vivre devrait nous dilater le coeur, suffire à mettre en nous une flamme de joie, comme en un des piliers de la cathédrale de Cordoue où est enfermé, dit la légende, un rayon de soleil... que des nuages obscurcissent le ciel, que la nuit se fasse, rien ne peut empêcher la lumière invisible, enclose dans la pierre, d'irradier.

Certes, il nous faut, nul n'y échappe, traverser des jours de douleur, souffrir des séparations qui nous déchirent, des tourments qui pour un temps nous submergent. En de tels moments, on ne peut plus rien voir que son chagrin, comme le paysage disparaît sous les nuées de l'orage... mais l'apaisement vient, l'apaisement nécessaire qui n'est pas l'oubli, qui ne doit pas être l'oubli, seulement le calme après la tempête. Et comme la campagne reprend sa sérénité, sa beauté, après la bourrasque, peu à peu nous recommencerons à voir ce que les mauvais vents n'ont point détruit, et que nos yeux pleins de larmes ne savaient plus discerner.

Et puis... Il existe un bonheur que rien ni personne ne saurait vous arracher: travailler au bonheur des autres. Se dévouer, s'oublier, c'est la sûre façon d'asservir la joie. Et voici que s'évoque de nouveau le visage souriant de la Petite Soeur des Pauvres qui vous dira que j'ai raison...

Gelées de fruits

Nos grand-mères, qui faisaient de superbes gelées et des délicieuses confitures, suivaient l'ancienne recette: "Mettre une livre de sucre par livre de fruits et faire bouillir pendant une heure." Les recettes modernes, basées sur les connaissances plus complètes que nous avons des aliments, conservent mieux la valeur nutritive des produits frais tout en donnant des confitures aussi agréables au goût.

On dit aujourd'hui: "Ajoutez de la pectine et faites bouillir pendant une minute," et ce procédé, qui n'exige qu'un minimum de travail et de combustible, donne de très belles gelées et de très belles confitures, conservant toutes les couleurs et tous les goûts si variés des différents fruits, tels qu'ils se trouvent dans la nature.

La pectine est une substance chimique tirée des fruits mûrs, spécialement des pommes, et qui forme la gelée lorsqu'elle est en bonne combinaison avec de l'acide. Certains fruits contiennent beaucoup de pectine, d'autres n'en ont que très peu. Quelques-uns n'ont pas suffisamment d'acide, surtout s'ils sont tout à fait mûrs. Les pommes, spécialement les pommettes, les gadelles et les raisins, font généralement de la gelée d'une bonne consistance, sans l'addition d'autre pectine, mais les fruits à graines, comme les pêches et les fraises, ne se prennent jamais en gelée sans pectine. La pectine commerciale, généralement tirée de pommes est fabriquée dans des établissements propres, tenus sous une surveillance soigneuse, et l'on peut s'en servir en toute confiance. Suivez les instructions données avec la pectine. Celle-ci se vend sous forme de liquide ou de poudre.

On peut préparer du jus de pommes pour l'employer avec des fruits qui ne se prennent pas en gelée. Les pommes Wealthys, pas tout-à-fait mûres, paraissent être les meilleuree pour cela. Leur jus n'a que peu de couleur et n'a pas de goût prononcé. Le jus de pommettes se prend très bien en gelée, mais il a un goût très prononcé lorsqu'il est employé avec des fruits à saveur douce.

Quelques-unes des combinaisons suivantes font une gelée d'excellente qualité:

Framboises et gadelles rouges;
Framboises et groseilles;
Cerises à grappes et pommes;
Bluets et pommes.

On peut employer une quantité égale du jus des deux fruits.

L'Eternel Duo...

Dieu, ne m'a donné qu'une voix,
Ma lyre à moi n'a qu'une corde,
Pour qu'elle vibre sous mes doigts,
Il faut qu'un autre coeur l'accorde.

Car je ne chante qu'en duo
Et je ne sais qu'une romance;
J'en ai moi-même écrit les mots;
Quand j'ai fini, je recommence.

Ou plutôt nous recommençons
Les strophes naïves et tendres.
C'est une facile chanson,
On la sait par coeur sans l'apprendre

Les vieux bardes, les troubadours,
Jadis, à l'époque lyrique,
Savaient mêler au fil des jours,
Les ballades et les cantiques.

Ils chantaient la nature en fleurs,
Le soleil, le vent ou l'orage,
La flamme qui brûlait leur coeur,
L'héroïsme et le fier courage.

Moi je ne sais qu'une chanson,
Aux strophes naïves et tendres;
Ma lyre étrange n'a qu'un son,
Vous vous lasserez de l'entendre.

Mais moi, pas, car c'est un duo,
Un duo d'amour, ma romance.
J'en ai moi-même écrit les motss
Quand j'ai fini je recommence!

Marie-Antoinette GREGOIRE-COUPAL

RECETTES

Délices aux fruits

1 once de gélatine en poudre
1 tasse d'eau
2 tasses de sucre
8 c. à table de jus de fruits
½ c. à thé de crème de tartre, jus et écorce d'une orange.

Tremper la gélatine dans une demi-tasse d'eau froide, faire cuire le sucre avec l'eau et la crème de tartre, jusqu'à ce que le sirop file; ajouter la gélatine dissoute, remuer, laisser bouillir pendant vingt minutes. Retirer du feu, ajouter le jus et l'écorce râpée, laisser reposer pendant vingt-quatre heures dans une lèchefrite, couper par carrés et rouler dans un mélange, quantité égale de sucre en poudre et de fécule de blé d'Inde.

Salade de laitue

Mélanger les jaunes de trois oeufs cuits, ajouter sel, moutarde au goût, faire une pâte en délayant avec une cuillerée à thé de beurre fondu. Mélanger doucement et diluer en ajoutant graduellement du vinaigre ou du jus de citron. Laver et assécher la laitue, la mettre dans le saladier et laisser reposer sur la glace. Au moment de servir, assécher les feuilles et verser dessus la mayonnaise glacée. Garnir avec des oeufs cuits durs, tranchés.

Association N.-D. des Malades

Chers Amis des Malades,

Avez-vous déjà pensé à ceux qui souffrent de cécité? Ils souffrent d'une double privation. De la privation proprement dite et des satisfactions nombreuses qu'elle apporte à l'âme et au coeur.

L'aveuble ne peut rien voir des beaux spectacles qu'offre si souvent la nature. Il souffre sans rien dire tout au fond de son coeur meurtri. Faut-il parler de cette autre souffrance encore, ne pas voir les êtres aimés? Un père, une mère, un frère, une soeur. Et pourtant, si douloureuses que soient ces privations, il en est une autre plus crucifiante, c'est la privation de la liberté.

Si l'aveugle peut se guider dans sa maison, il n'en est pas de même dans ses sorties à l'extérieur, comme aller à la messe, et il lui faut nécessairement dépendre des autres. C'est alors qu'il s'imagine ne pas être compris.

Dans le mot aveugle, il y a bien aussi le mot Croix. Pour l'aider à porter sa croix, il ne faut pas simplement les encouragements humains, il faut de plus les stimulants d'un ordre surnaturel et peut-il en être de plus réconfortant que la croix sur laquelle on a placé un crucifix?

Jésus en effet, n'a-t-il pas connu au cours de sa passion la privation de la vue? Il devint le jouet des Juifs. N'a-t-il pas été privé de liberté?

Le malade qui passe ainsi par des heures d'angoisse, lorsqu'il se sent cloué sur un lit de douleurs, ne se verra-t-il pas réconforté, quand passant les mains sur les clous de la croix, il verra que Jésus aussi a souffert de la même façon.

Ce sera alors le moment de murmurer avec Jésus le grand "OUI" de la résignation généreuse à la volonté de Dieu.

Chers amis, tel est le but de l'Arch. N.-D. des Malades. Ne pensez-vous pas que cette oeuvre mérite d'être plus connue? Vous voudrez bien, je l'espère, lui donner des preuves de bienveillant intérêt. Vous pouvez le faire facilement en donnant les honoraires d'une messe au profit de vos chers malades, messe qui sera dite au Centre Canadien de l'Arch. N.-D. M. Ou encore, en envoyant votre nom, ceux de vos amis, pour devenir membres de l'association.

Prenez aussi part à la Neuvaine (6-14 septembre) en demandant les feuillets spéciaux. Vous ferez ainsi une bonne action et collaborerez à la devise de l'Association N. D. M. "Sauver les malades, par les malades, au moyen de la souffrance dans le Christ."

L'ASSOCIATION NOTRE-DAME DES MALADES au Canada, par Zoël Fréchette, prêtre-zélateur canadien, Sherbrooke, P.Q.

Les bonnes manières

1.—Un homme doit-il prendre une femme par le bras dans la rue?

2.—Une jeune fille de bureau peut-elle répondre par des mots comme "O.K." "Certain," etc...

3.—Une jeune fille de bureau peut-elle se parfumer?

4.—Doit-elle se teindre les ongles avec une couleur trop accentuée?

5.—Doit-elle se noircir les yeux?

6.—Une jeune fille qui vient de sortir avec un jeune homme est-elle obligée de l'inviter chez-elle?

7.—Que feriez-vous si, lorsqu'on vous présente à quelqu'un que vous avez déjà rencontré, cette personne manifeste, par son attitude, qu'elle ne se souvient pas de vous? Choisissez entre trois suggestions:

(a) Dire. "Oh! Ne vous souvenez-vous pas de moi? Nous nous sommes déjà rencontrés!"

(b) Ou bien: se contenter de faire les salutations d'usage, sans faire allusion à la rencontre précédente?

(c) Ou bien: "Oui en effet, je connais madame Leblanc, je l'ai rencontrée au thé de madame Lenoir."

Réponses

1.—Seulement quand le pavé est glissant.

2.—Non. Il faut répondre par "Oui, monsieur," "Je n'oublierai pas vos instructions"... etc.

3.—Non. Gardez donc les odeurs charmeuses pour la veillée.

4.—Non. Evitez les artifices trop apparents.

5.—Non, ou du moins que ce soit à peine visible.

6.—Certainement pas le même soir, s'il se fait tard. Pourquoi déranger toute la maisonnée?

7.—Choisissez la solution "b". Il y a certains appels à la mémoire qui ressemblent à de l'humiliation.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

Les projets de Marius, ou les vacances sont terminées

La scène représente un intérieur bourgeois. Une table, deux chaises.

PERSONNAGES

Angèle, 11 ans; Marius, 12 ans.

Angèle — Ne pleure pas, va, Marius... d'abord, ça ne sert à rien... Et puis, si tu pleures, un grand garçon comme toi, qu'est-ce que je ferai, moi, une petite fille? Je sais bien que c'est ennuyeux de rentrer au collège.

Marius, fouillant dans ses poches. — Allons bon, je n'ai pas de mouchoir.

Angèle, lui tendant le sien. — Tiens, essuie-toi les yeux. Ca te fait de la peine de voir les vacances terminées, hein?

Marius. — Oh! oui va!

Angèle. — Il y a encore huit jours, on croyait que ça ne finirait jamais...

Marius. — Moi je biffais un jour sur le calendrier, chaque soir en me couchant, je faisais comme mon grand frère le fantassin, je me disais: "Encore sept demain matin..." Puis: "Encore six... encore cinq..." Hier j'ai dit: "Encore un..." Et demain matin à cinq heures... (Imitant la voix de son père) "Allons, Marius, debout... Eh bien! voyons... tu n'as qu'une heure pour t'apprêter et déjeuner... le train est à six heures vingt..." (Il se remet à pleurer.) Ah! rien que d'y penser, j'en suis malade.

Angèle. — Encore des larmes? Grand bêta... Garçon manqué.

Marius. — Je voudrais être petit oiseau... voler de branche en branche... En voilà qui sont heureux... jamais d'école... toujours la vie au grand air... Ils font ce qu'ils veulent... Oh! oui, je voudrais être un oiseau.

Angèle. — Mais ils ne deviennent jamais savants, les oiseaux.

Marius.—Pfuut... Ca leur est bien égal... Ils en savent bien assez pour ce qu'ils ont à faire.

Angèle.— C'est vrai, pourvu qu'ils sachent fabriquer un nid.

Marius. — Ca ne demande pas de longues études.

Angèle. — Pour ça non.

Marius. — Ce qu'on est malheureux tout de même, nous, les hommes.

—Angèle. — Eh bien! nous, les femmes...

Marius. — Toi, tu vas à ton cours, tu rentres déjeuner et dîner chez tes parents... Après ton brevet, tu resteras à la maison avec ta mère... Vous ferez du crochet, de la broderie, de la musique... Vous irez dans les magasins, vous ferez des visites, vous en recevrez... Tandis que moi, Angèle, encore huit ans à être enfermé au collège... (Il se lève). Eh bien non! (Il frappe du pied).

Angèle. — Oh! tu m'as fait peur... Qu'est-ce qui te prend?

Marius, la regardant bien fixement en s'approchant d'elle.—Il me prend que... Il me prend que... Et puis non, je ne te le dirai pas.

Angèle. — Tu te méfies de moi, Marius, c'est mal.

Marius — Il me prend que... Ca ne se passera pas comme ça...

Angèle. — C'est tout?

Marius, se rasseyant. — Ecoute, Angèle... Tu sais que je suis bon en géographie, je suis toujours le premier. Et pendant les vacances, quand il pleuvait, qu'on ne pouvait pas jouer dans le jardin... ou quand tu prenais ta leçon de piano, j'en dévorais des bouquins et des journaux de voyage! ah! là, là!

Angèle.— Il arrivait que, souvent, on ne pouvait t'arracher à tes lectures...

Marius. — Eh bien! je commence à les connaître sur le bout du doigt, les cinq parties du monde...

Angèle. — Alors?

Marius. — Alors, quand je lis des romans qui se passent dans ces pays-là, ça me donne envie de partir... Oh! traverser les mers! Tu crois que ce n'est pas plus sain que de moisir dans une salle de classe, où ça sent le renfermé?

Angèle. — C'est peut-être vrai...

Marius. — Eh bien! (Il tousse). Hum, hum!

Angèle. — Eh bien?

Marius. — Tu ne répéteras pas ce que je vais te dire, Angèle?

Angèle. — Non, Marius.

Marius. — Tu me le promets?

Angèle. — Je te le jure.

Marius. — Sur quelle tête?

Angèle. — La tête de Tom.

Marius. — Le chien? C'est peu...

Angèle. — Je l'aime beaucoup, mon Tom.

Marius. — J'ai une envie de partir, vois-tu, mais une envie de partir... Avec tout ce que je sais, je saurais bien me débrouiller... J'en connais des trucs, va...

Angèle, avec admiration. — Tu ferais ça, toi?

Marius. — Oui, je ferais ça, moi... Vois-tu que demain matin, quand on viendra pour me réveiller, on ne me trouve pas dans mon lit, et que sur une lettre laissée sur la table, on lise: "Excusez ma détermination, mais je n'ai pu résister à mes penchants pour les grands voyages... Je pars pour le pays de l'or... ne vous tourmentez pas... Partout où je passerai, je vous enverrai des cartes postales." Qu'est-ce que tu en penses, Angèle?

Angèle. — Tu as l'ambition de devenir riche, est-ce que tout le monde ne l'a pas un peu cette ambition-là?

Marius. — Alors tu m'approuves, Angèle? (Il lui prend la main). Merci... (S'enflammant). Ah! de l'or, j'en rapporterai plein mes poches, plein des malles, des monceaux... je t'achèterai tout ce que tu voudras.

Angèle. — Une montre entourée de perles fines.

Marius. — Si tu veux, et puis des colliers, des pendentifs, des rivières...

Angèle. — Un photo avec trois mille disques...

Marius. — Trois mille? Dix mille... Un piano mécanique pour que tu n'aies pas le supplice de faire des gammes...

Angèle. — On videra les grands magasins...

Marius. — Et on achètera de belles maisons de campagne avec des murs tout dorés, pour mettre les achats...

Angèle. — Oh! que je serai heureuse, Marius!

Marius. — Mais voilà, comment partir?

Angèle. — Ce n'est pas difficile, tu feras comme le héros du beau roman que nous avons lu, tu sais bien, l'histoire d'un petit mousse... Il s'est embarqué sans être vu... Et une fois en pleine mer, lorsqu'il s'est montré, on a bien été obligé de l'accepter...

Marius. — C'est ça... parfaitement... Tu me donnes une bonne idée... Merci, Angèle. (Il lui presse de nouveau la main avec effusion.) Mes parents ne m'en voudront pas puisque je vais voyager pour eux, je veux qu'ils deviennent dix fois, que dis-je, cent fois plus riches... Et, tout en ramassant des fortunes, j'aurai le plaisir inoubliable des yeux...

Angèle. — Oh! Marius, je t'admire pour ta crânerie, pour ton esprit aventureux... Tu es un brave...

Marius. — Enfin, nous sommes d'accord pour une fois; ça fait plaisir, nous ne l'étions pas souvent pendant les vacances... Au cours des trois mois, on s'est bien disputé trois cent soixante fois...

Angèle. — Quatre fois par jour! Oh! plus que ça!...

Marius. — Je parle en moyenne... Mais ça ne nous a pas empêchés de faire de bonnes parties, dis, Angèle?

Angèle. — Oh! oui, on s'est bien amusés tout de même.

Marius. — Et puis ça n'empêche pas non plus de s'aimer comme frère et soeur... hein, Angèle?

Angèle. — Certainement...

Marius. — Mais je bavarde, je bavarde, et le temps presse... Si je veux partir, il faut que je me prépare... J'ai un petit sac, je mets ma chemise de nuit, une paire d'espadrilles, mon couteau, car il faut être armé, un cahier et un crayon pour prendre des notes... je laisse mon parapluie, c'est encombrant... Ah! j'oubliais... et ma flûte pour charmer les serpents... les rendre inoffensifs... On ne sait jamais...

Angèle. — C'est plus prudent.

Marius. — A tout à l'heure... (Il se sauve).

Angèle, s'asseyant et riant aux éclats. — Ce que je m'amuse!... Il est drôle ce Marius avec ses projets impossibles!... J'ai l'air de le prendre au sérieux, cela lui fait plaisir... Tout de même, il me croit bien naïve... Il faut que je rie encore à ses dépens.

Marius, entrant, une petite valise à la main. — Tout est prêt... Tu vois, ça n'a pas été long... Je n'emporte que le strict nécessaire.

Angèle. — Alors c'est sérieux, tu nous quittes?

Marius. — Le sort en est jeté, Angèle.

Angèle. — Alors sauve-toi vite sans qu'on te voie.

Marius. — Sauve-toi vite!... Dis-moi, tu es bien pressée de me voir partir, il me semble.

Angèle. — Dame! je te vois si décidé, que je m'en voudrais de te retenir plus longtemps. (Elle lui prend la main). Alors adieu, Marius, adieu et bonne chance.

Marius, stupéfait. — Bonne chance!

Angèle. — Oui, bonne chance... Que puis-je te dire de plus? Comment, tu n'es pas encore parti? Mais file donc, musard!

Marius. — Ah! mais, dis donc, je ne veux pas être commandé, moi. (Il s'assied). Quoi? pas un regret, pas une larme!... Je vois que tu n'as pas beaucoup de coeur.

Angèle. — Si je m'attendais à un tel reproche!

Marius.— Tu ne songes pas à tout ce qui m'attend, malheureuse... D'abord je ne sais pas trop s'il est bien commode de monter dans un bateau sans être remarqué de l'équipage.

Angèle. — Mais si, rien de plus facile... Un malin comme toi... Tu as lu le roman du petit mousse.

Marius, — sceptique. — Oh! le roman du petit mousse... Et le mal de mer?

Angèle. — Va donc, marin d'eau douce.

Marius. — Tu en parles à ton aise... Et les tempêtes qui peuvent faire sombrer le bateau... Et l'épave sur laquelle on grelotte de froid, on souffre de la faim et de la soif. Si j'allais être happé par un requin!

Angèle. — Ne pense donc pas à tout cela. Tu peux être poussé sur une île déserte, connaître la bonne vie qu'a menée Robinson, le grand Robinson dont tu désirais tant vivre les belles aventures... Tu verrais apparaître un jour un petit Vendredi qui deviendrait ton serviteur dévoué, qui cirerait tes chaussures et qui ferait ta cuisine... File, Marius, file, tu grandiras dans mon estime.

Marius, se relevant et d'un ton sec. —Ton estime! Je me moque de ton estime... Et les sauvages qui pourraient me mettre à la broche et me dévorer! Tu ne les comptes pas ceux-là!

Angèle. — Bah! On n'est mangé qu'une fois, Marius.

Marius, amer. — Je savais bien que tu n'avais pas de coeur, Angèle... J'ai voulu mettre ce coeur à l'épreuve...

Angèle, s'approchant et le pinçant. —Petit nigaud qui voulais se faire prendre au sérieux... En songeant à tous les périls qui t'attendaient, comme la vie de collège va te sembler douce, Marius!

Marius. — chevrotant. — Tu as peut-être raison, Angèle.

Angèle. — Enfin, pour une fois, nous sommes d'accord— Viens donc jouer et plus vite que ça... Profitons de cette dernière belle journée, oublions pendant quelques heures ce qui nous attend demain... Si je n'avais pas d'affection pour toi, est-ce que je te parlerais comme je le fais?

Marius. — C'est vrai, Angèle... c'est encore toi la plus raisonnable... Peut-être que, demain, quand je serai installé à mon pupitre, je me dirai que, grâce à tes bons conseils, je l'ai échappé belle... car j'étais décidé, tu sais, Angèle, bien décidé.

Angèle, malicieusement. — Je n'en doute pas, mais j'ai été ton bon ange gardien, ô Marius!

(Elle l'entraîne vers la sortie. Tous deux rient aux éclats).

Alphonse CROZIERE.

Embauche

Un jeune homme se présente dans un établissement pour demander du travail. Il est reçu par le directeur en personne, qui lui pose les questions d'usage; puis il lui demande s'il a de l'ambition.

—De l'ambition! s'écrie le jeune homme. Mais je ne serai heureux que lorsque je serai assis dans ce fauteuil, à votre place.

NOTA: Il n'a pas été engagé.

Joyeuse Fête

2 septembre
Ida Lafortune, La Broquerie.
4 septembre
Germaine Jubinville, St-Léon, 12 ans.
5 septembre
Luc Soulodre, Saint-Lupicin.
Antoine Benoit, Mariapolis.
6 septembre
Antonio McCarthy, La Broquerie.

De qui parlons-nous?

Je connais une petite... mettons une petite chatte qui ne manque jamais d'allonger ses ongles... pardon! ses griffes, lorsque sa soeur passe à sa portée. Elle a toujours un prétexte pour déranger et taquiner les autres. Aussi on la fuit comme la peste... Alors, la jeune chatte va bouder dans un coin d'un air offensé.

Le goûter... je veux dire: la pâtée est-elle servie? L'égoïste, sous couleur de jouer, saisit la meilleure part et la dévore d'un air malin. L'autre jour, exaspéré, toute la bande s'est entendue pour lui jouer un bon tour. A l'heure du repas, les plats étaient vides. Il ne restait rien, absolument rien pour l'infortunée taquine. Celle-ci réclama, vous pensez bien. Et les autres de crier: quoi? Parle plus fort? Je n'entends rien du tout. C'est étrange...

De sorte que... vous dites que les chats ne parlent pas? Mais aussi vous embrouillez tout. Il s'agit bien de chats!

Ah!... Ah!... devinez vous-mêmes.

LES MARINGOUINS

Les premières nuits froides de l'automne font périr les mâles. Les femelles de plusieurs espèces des genres Culex et Anopheles hibernent dans des endroits abrités: caves, étables, hangars, greniers, arbres creux. Tout leur convient, pourvu qu'elles aient de l'humidité et des ténèbres. Elles sont, d'ordinaire, inactives, et attendent des jours meilleurs, le nez collé sur la poutre qui leur sert de support. Parfois, la faim les oblige à envahir les pièces habitées... et à quêter un petit déjeuner. Les espèces du genre Aedes pondent à l'automne. Enfin, d'autres espèces hivernent à l'état de larves, dans la glace ou la boue des mares.

Chaque femelle pond de 100 à 400 oeufs, qui forment souvent une masse agglutinée. Elle les dépose, soit directement dans l'eau, soit dans une dépression de terrain, mais toujours à un endroit bien protégé contre le vent: tonneaux pour recueillir l'eau de pluie, citernes, réservoirs, pièces d'eau des jardins, ruisseaux tranquilles, étangs. Chaque oeuf se présente sous l'aspect d'une nacelle munie d'une coque guillochée fort résistante (une année de sécheresse ne fait que retarder l'éclosion). Au centre, la coque s'épanouit pour former une expansion qui permet à l'oeuf de flotter. S'il est déposé près de l'eau, la première chute de pluie trouvera le minuscule flotteur prêt à servir.

Selon les conditions atmosphériques, l'oeuf prend d'un à quatre jours pour éclore. La jeune larve se sert, pour percer la coque, d'une épine qui lui pousse complaisamment sur la tête pour la circonstance; elle pratique une ouverture au-dessous de l'oeuf et s'enfuit dans l'élément liquide, où elle nage activement. Cette bête ne ressemble guère à l'insecte adulte. Une tête proéminente est suivie d'un gros corselet tout d'une venue et d'un abdomen grêle. Celui-ci est terminé, d'un côté par le siphon respiratoire, de l'autre, par des branchies. La tête porte une paire de gros yeux et, immédiatement en arrière de ceux-ci, une paire d'yeux plus petits. Cette larve, dont la tête est grosse comme une tête d'épingle, se laisse flotter à la surface de l'eau, la tête en bas, pour respirer par le conduit placé à l'extrémité de l'abdomen. Pendant ce temps, les mâchoires dévorent rapidement les petits animaux qui flottent sur l'eau. La moindre alerte fait disparaître la petite larve qui, pour nager, se roule et se déroule rapidement. Le développement larvaire comporte quatre âges, séparés par des mues, et dure quelques semaines. Au bout de ce temps, la larve se métamorphose en nymphe.

La nymphe se compose de deux parties distinctes: une grosse masse, le céphalothorax, dans lequel on remarque les trompettes respiratoires, la tache oculaire, la gaine des pattes et l'étui des ailes; un abdomen grêle, aplati, qui se termine par des rames ou pattes natatoires. La forme et l'apparence de la nymphe, — ses habitudes aussi, — la distinguent facilement de la larve. Plus légère que l'eau, elle se tient à la surface. Ses trompettes percent la pellicule liquide et font communiquer l'air atmosphérique avec les organes internes. A la moindre inquiétude, elle s'enfonce dans l'eau en se servant de ses rames. La vie de la nymphe ne dure que deux ou trois jours, pendant lesquels se préparent les organes de l'adulte.

Par un beau matin de l'été, avant le lever du soleil, la nymphe devient insecte parfait. Elle se gonfle d'air, ce qui la fait émerger un peu, et sa peau brune se fend sur le dos. De cette fente sort une tête, puis un corps. Vous reconnaissez le Maringouin. La dépouille nymphale lui sert de bateau; il s'y balance avec une grande précaution. C'est le moment le plus important de toute sa vie. La moindre brise peut faire chavirer son embarcation et noyer celui qui, il y a quelques instants, vivait dans l'eau. L'instinct maternel a fait déposer les oeufs dans un endroit abrité, pour ménager au rejeton une navigation pas trop hasardeuse. La libération de l'adulte ne dure que quelques minutes. Le nouveau Maringouin, d'abord incolore, ne prend ses couleurs caractéristiques qu'au bout de quelques heures; alors, ses ailes se déploient et sèchent, il s'envole pour aller à la recherche du sang humain, s'il est du sexe femelle, jusqu'à ce que le souci de la postérité le ramène près de l'eau qui l'a vu naître.

Et la vie continue. Les générations se succèdent durant la belle saison, et jusqu'en octobre, si la température le permet.

Abbé Ovila FOURNIER.
—(L'Action Universitaire).

Lily, 5 ans, jouait au jardin avec Jacquie, 5 ans, Jacques tombe. Alors Lily s'empresse, et résignée:

—Ne pleure pas, va! Ce n'est pas la peine, mon pauvre Jacquie: personne ne te voit.

Comment raconter les histoires

Tu veux que je t'apprenne à raconter des histoires?...

C'est une très bonne idée!...

Eh bien, écoute: pour bien raconter une histoire, il faut d'abord bien la savoir soi-même, tout entière.

Je connais beaucoup de petites filles qui disent parfaitement le commencement d'un conte, et puis, elles s'embrouillent... et elle finissent par ces mots:

—Je ne me rappelle plus!...

Et dame, pour ceux qui écoutent, ça n'est pas drôle, tu comprends, de rester là, sans jamais savoir la fin de l'histoire qui avait paru si intéressante tout d'abord...

Aussi, je te conseille de réfléchir un peu avant de commencer, pour bien savoir ce que tu vas dire.

Je te conseille encore de ne jamais raconter des choses trop longues, ni trop compliquées; une petite histoire bien simple, c'est beaucoup plus facile et beaucoup plus clair, et aussi peut-être beaucoup plus intéressant — pour la petite soeur surtout.

Et puis, tâche toujours de parler sur les sujets que la petite soeur aime le mieux, sans quoi elle ne t'écoutera pas avec un si grand intérêt.

Raconte-lui des histoires "d'animaux", par exemple—tous les petits enfants aiment bien les bêtes — ou bien raconte-lui des histoires où il y a des petits enfants; cela l'amusera mieux que si, dans ton récit, on ne voit que des grandes personnes.

Et n'oublie pas de faire le "portrait" de l'animal ou du personnage de ton histoire; et fais aussi la description de l'endroit dont tu parles; ainsi ta petite soeur verra mieux tout cela, et son attention se soutiendra plus facilement.

Ne dis pas, par exemple: "le chat poussa la porte et entra..." dis, pour que cela fasse un petit tableau: "le gros chat rouge de la voisine poussa la porte avec son museau, et entra dans la cuisine où le fourneau allumé donnait une bonne chaleur... et où l'on sentait l'odeur appétissante du poulet qui rôtissait..." et elle saura bien pourquoi le gros chat rouge a osé pousser la porte...

Et puis, surtout, quand tu racontes une histoire, ne commence pas par la fin; il y a des gens qui mettent ainsi "la charrue avant les boeufs"; ils disent tout de suite ce qui va arriver... et alors, tu comprends, l'histoire n'a plus d'intérêt, on n'a plus de plaisir à écouter le récit d'une chose qu'on connait.

Au contraire il faut que tu tâches de "ménager les effets", cela veut dire que, tout en racontant, tu prépares quelque chose comme une grande surprise pour la fin; tu laisses un peu deviner ce qui va arriver, mais tu ne le dis pas tout de suite, tu fais attendre un peu la fin, tu t'arrêtes une minute — tout juste le temps de respirer — et pendant ce petit temps-là, la petite soeur ouvre de grands yeux, elle est curieuse de savoir, elle s'intéresse de toutes ses forces, elle attend avec impatience la fin de l'histoire... Et c'est là, je t'assure, un très grand plaisir, pour celle qui écoute comme pour celle qui raconte!

—Dans ce jardin, diras-tu, par exemple, il y avait des animaux de toutes sortes: un gros chien qui ronflait dans sa niche, un chat noir qui dormait sur la fenêtre de la cuisine, des pigeons qui trottaient dans l'allée, une tortue qui se promenait lentement, et même, dans une cour entourée d'un grillage, il y avait... — devine quoi! — tout gras, tout roud, se dandinant sur ses pattes de derrière— il y avait... — tu ne devines pas?... — il y avait... un... petit ours gris!...

Quand j'étais petite fille, comme toi, j'ai bien souvent, le soir, raconté de belles histoires à ma petite soeur...

On nous envoyait au lit de très bonne heure, et nous n'avions pas toujours sommeil; aussi, tant que les yeux de Fleurette ne se fermaient pas, je racontais, je racontais...

Parfois mon histoire était si captivante, pour moi comme pour Fleurette, que "le marchand de sable" ne pouvait pas arriver à fermer nos paupières; alors, maman, qui d'en bas m'entendait, montait tout doucement, me grondait un peu — oh! si gentiment!—puis elle ajoutait: "Voyons, je vais vous chanter quelque chose; cela endort mieux que toutes vos histoires."

Elle s'asseyait entre nos deux petits lits, et elle chantait — je crois l'entendre encore — sa voix était si douce!...

Mais dormez donc, Mesdemoiselles,
Ou le loup-garou va venir!...
Oui, le loup-garou va venir!...

Semer

En un mot, je formule la devise qui résume toutes mes aspirations "Semer".

"Semer" comme petite ouvrière au service du Semeur par excellence: Jésus.

"Semer" de la générosité dans le champ des Commandements, de l'amour, dans celui de l'accomplissement des moindres actions, de la résignation dans celui des petites contrariétés de la vie. Pour que la moisson rapporte du cent pour un, m'appliquer à enrichir le terrain de mon âme par la réception fréquente des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et à déraciner les mauvaises herbes: mes défauts et mes inclinations vicieuses.

"Semer" de la joie autour de moi. Etre bienveillante, sympathique envers tous, pleurer avec ceux qui pleurent, me réjouir avec ceux que le bonheur favorise.

"Semer" du dévouement, me dépenser sans compter pour mon prochain, faire reprendre courage à ceux qui chancellent sur le chemin du devoir.

"Semer" ma jeunesse pour remettre un peu de soleil dans le ciel, plus ou moins sombre, du vieillard.

"Semer" ma foi, mon amour pour ramener à Dieu, pour éveiller la bonté, pour rendre les autres bons.

"Semer" enfin le meilleur de moi-même pour contribuer un peu à faire grande ma belle Patrie, et pour gagner au Christ une légion d'âmes.

Marie-Ange GAUTRON.
—(Saint-Claude).

Anatomie

—Qu'est-ce que le squelette?

L'élève — C'est l'ensemble des os qui soutiennnet le corps de l'homme. Sans lui la race humaine ne tiendrait pas debout.

Pierre Radisson

(Donatien Frémont)

Editeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières.

Illustrateur: Fleurimont Constantineau, Montréal.
Commentateur: Léovide Francoeur, M.D., St-Tite, (Laviolette)



Deux messagers des Sioux vinrent prier les Français d'aller visiter leur nation. Ces sauvages avaient un chien que les Cris convoitaient ardemment. Radisson le poignarda d'une main si prompte que la victime expira sans proférer un souffle.



Il le fit cuire et régala ses infortunés compagnons. Ce fut l'ouverture d'un commencement d'entente entre les deux tribus. Radisson proclama que les Français adoptaient les leurs pour frères. Il lança de la poudre dans le brasier et fit tirer douze coups de fusil.



Il offrit des présents: le premier, en témoignage de l'amitié des Français pour les Sioux; le second, pour les Cris; le troisième pour attester que les Français réduiraient en poudre avec le feu du ciel quiconque troublerait la paix entre ces tribus.



Quinze jours plus tard, Radisson et Groseilliers partaient avec les Sioux pour leur pays, à l'ouest du Missisipi et de la Rivière Rouge. Un accident faillit coûter la vie à Radisson. Celui-ci tirait une traine chargée, quand la glace céda.



Précipité à l'eau jusqu'à la ceinture, il ne réussit à en sortir qu'avec difficulté. Que faire? Reculer ou avancer était également dangereux. Groseilliers plaça un traîneau de chaque côté de son compagnon en guise de paravent et le recouvrit de fourrures.



Du secours arriva. On le transporta en un lieu sûr. Une semaine, il fut entre la vie et la mort. Reparti, Radisson ne put suivre son compagnon. On le laissa seul, sans hache, ni fusil et pour toutes provisions dix livres de pémican.

Autour de la Ferme

Retardez les semailles pour combattre le ver gris

Depuis 1911, le ver gris pâle de l'Ouest endommage beaucoup les récoltes dans les Prairies canadiennes, et l'on a fait de grandes recherches pour trouver le meilleur moyen de le combattre. M. H. L. Seamans du laboratoire de Lethbridge dit qu'il existe un excellent moyen de prévenir l'invasion dans les champs en jachère d'été et que depuis 1923 les invasions sont prévues avec un degré raisonnable d'exactitude. Ces deux mesures ont permis de réduire dans de grandes proportions les dégâts annuels causés par le ver gris pâle de l'Ouest, mais il s'attaque toujours aux récoltes semés sur chaume ou sur sol qui a reçu de la terre apportée par les vents.

Les observations faites en ces quinze dernières années nous ont appris qu'il se produit parfois un ensemble de circonstances qui paraissent s'opposer à la propagation de cet insecte, et l'on a cherché à trouver quelles étaient ces circonstances. Une enquête approfondie a fait voir que les oeufs éclosent dès que les deux pouces supérieurs du sol sont dégelés, à condition qu'il y ait de l'humidité. Les larves nouvellement écloses peuvent vivre plusieurs semaines dans la terre froide et elles se mettent à se nourrir dès que la végétation est en marche. Les expériences conduites aux laboratoires au cours de l'année dernière ont démontré que les larves nouvellement écloses peuvent résister à de longues périodes de jeûne tant que le temps est frais, mais lorsqu'elles ont consommé de la nourriture et qu'elles ne trouvent plus rien à manger par la suite, elles succombent au bout de quelques jours. Les vieilles larves peuvent résister à deux ou trois semaines de jeûne.

Des essais entrepris sur une grande échelle en 1936 ont démontré qu'un délai de cinq jours ou plus entre l'ameublissement et les semailles sur les champs infestés a supprimé presque complètement les dégâts et les vers gris eux-mêmes sur des parcelles ou sur des champs d'un mille carré. L'analyse d'un grand nombre de notes recueillies pendant de nombreuses années d'étude, (classées en termes d'un certain intervalle entre l'ameublissement et les semailles) indique que cet intervalle s'associe à une réduction matérielle dans la destruction des récoltes. La même idée ressort d'une enquête faite en 1936 sur certaines fermes où le blé était cultivé régulièrement sur chaume et n'avait pas souffert des vers gris. Ici comme dans tous les autres cas, il y avait un délai d'au moins une semaine entre l'ameublissement et les semailles.

Sans doute, dit M. Seamans, ces résultats sont à peine suffisants pour que l'on puisse recommander généralement de retarder les semailles, mais nous les offrons dans l'espoir que tous ceux qui étudient cet insecte feront l'essai de ce moyen pour voir s'il est réellement utile.

Pour conserver les poteaux de clôture de la ferme

La Station de pépinière forestière fédérale de Indian Head, Sask., a fait des essais sur la conservation des poteaux de clôture. Elle a constaté jusqu'ici que le simple fait d'enduire la base des poteaux ou de les tremper dans la substance préservatrice ne prolonge pas beaucoup leur durée. La créosote est peut-être le meilleur préservatif, mais il faudrait que les bases de poteaux y fussent plongés pendant au moins 20 minutes et que pendant cette période la température de la créosote fût maintenue entre 180 et 225 degrés F.

Sur les sols élevés des Prairies, les poteaux de cèdre ronds de bonne qualité durent très longtemps, mais ils coûtent asser cher. Lorsque la station de pépinière d'Indian Head a été établie, en 1903, on s'est servi de poteaux ronds non traités, en cèdre, pour les clôtures de démarcation, et même aujourd'hui, après 33 ans, à peu près la moitié des poteaux originaux est encore en bon état. La durée moyenne de ces poteaux peut être estimée à 22 ans. Quant aux poteaux de cèdre fendus, ils pourissent au bout de dix ou onze ans de service, mais leur durée pourrait sans doute être prolongée de dix à quinze ans si on les traitait à la créosote avant de les mettre dans le sol. Dans la région des parcs, on se sert de tremble, de peuplier et de saule pour les poteaux de clôture; malheureusement, ces espèces n'ont qu'une courte durée et il est nécessaire de les remplacer au bout de quelques années. Ceci s'applique également à d'autres espèces de bois que l'on peut cultiver facilement sur la ferme, notamment le peuplier russe, le cotonnier, l'érable et les saules cultivés.

En 1917, la station de pépinière d'Indian Head a fait l'essai de poteaux de peuplier russe, cultivés dans la pépinière et créosotés. Le premier essai comportait 35 poteaux; 22 ont été trempés dans une cuve de créosote au coût d'environ 17 sous par poteau, et 13 ont été laissés non traités pour servir de témoins. Tous ces poteaux étaient de petite dimension, variant de 1½ à 2½ pouces de diamètre au sommet. Au bout de quatre ans, tous les poteaux qui n'avaient pas été traités étaient pourris au niveau du sol. Les poteaux traités, encore en place au bout de 20 ans, sont en excellent état et ne présentent pas le moindre signe de pourriture au niveau du sol. Ceci montre que le peuplier russe non traité n'a aucune utilité comme poteau de clôture, mais qu'il peut durer de 20 à 25 ans si on lui fait subir un traitement relativement bon marché.

En 1926, plus de 400 poteaux ont été mis en place; la moitié avait été créosotée, l'autre moitié avait été enduite de chlorure de zinc. Ces poteaux se composaient de tremble indigène, de peuplier et de neuf autres espèces cultivées dans la pépinière. En 1928, on posa quelque 400 autres poteaux, la plupart en tremble, peuplier, tamarac et cèdre: La moitié avait été traitée avec une préparation appelée créosol et le reste ne l'avait pas été. A l'exception des poteaux de cèdre, presque tous les autres poteaux non traités posés en 1926 et 1928 ont déjà pourri. Ce ne sera que dans quelques années que l'on connaitra les résultats définitifs sur la durée des poteaux traités.

La conservation du fromage à la maison

La plupart des gens qui demeurent à une distance commode d'une épicerie achètent du fromage par petite quantité, comme toutes leurs autres provisions, du reste, et dans les cas de ce genre, le problème de la conservation du fromage à la maison ne se pose pas. Il s'agit tout simplement de conserver une livre de fromage ou moins en bon état pendant quelque temps. Le fromage doit être conservé dans un endroit frais, car sa matière grasse fond à la chaleur, dit le bulletin "Le fromage améliore les repas," publié par le ministère fédéral de l'Agriculture. La chaleur dessèche également le fromage, surtout s'il n'est pas recouvert. Le meilleur endroit pour le conserver à la maison est le réfrigérateur ou un garde-manger très frais et sans humidité. On conserve le goût et la texture du fromage en le mettant dans un contenant couvert ou en l'enveloppant dans du papier ciré épais ou dans du papier parchemin. Les restes de fromage peuvent être râpés et mis dans un bocal recouvert pour être employés dans la cuisson. Le fromage fondu ou refait doit être mis dans le réfrigérateur; on peut le laisser dans le paquet original.

Si l'on achète un petit fromage entier ou une partie d'un gros fromage pour le conserver à la maison, il faut prendre soin de prévenir le développement des moisissures et d'empêcher qu'il ne se dessèche. Un bon moyen est de couper une petite partie du fromage et de cirer la surface coupée du reste avec de la cire de paraffine; on applique la cire fondue au moyen d'une petite brosse. Le fromage traité de cette façon et serré dans un endroit frais, sec et bien ventilé, se conserve longtemps en parfait état. La partie coupée pour la consommation immédiate doit être recouverte et mise dans un endroit sec et frais. Lorsqu'elle a été consommée, on la remplace par une autre partie et l'on répète cette opération jusqu'à ce que tout le fromage y ait passé. On peut avoir gratuitement le bulletin en question en s'adressant au Bureau d'extension et de publicité, ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

Le Royaume-Uni est le principal débouché pour le fromage canadien. En 1936 nos exportations de fromage sur la Grande-Bretagne ont augmenté de 29 pour cent, mais ces exportations ne comprenaient que 83 pour cent des expéditions totales de fromage canadien, contre 95 pour cent en 1935. Le Canada a fourni aux Etats-Unis 100,000 quintaux de fromage en 1936 contre 4,000 quintaux en 1935.

Les machines agricoles et la charrue à la réunion internationale de Fergus

Le concours international de labour et la démonstration de machines agricoles auront lieu à Fergus, Ontario, les 12, 13, 14 et 15 octobre, sous les auspices de l'Association du labour d'Ontario. Ce concours est annuel et dure quatre jours. L'endroit choisi, situé à 14 milles au nord de Guelph, est idéal pour cette fameuse réunion, et le Directeur de l'Association, M. J. A. Carroll, Immeuble de l'Est, Edifices du Parlement, Toronto, compte que la réunion de Fergus éclipsera toutes les précédentes, même celle qui a été tenue à Cornwall en 1936. Plusieurs laboureurs d'une réputation internationale ont exprimé leur désir de concourir, et l'on compte recevoir plus de 600 inscriptions. Le programme varie tous les jours. Le concours de labour fournira l'intérêt principal, mais la démonstration des types les plus modernes de matériel agricole ajoutera aussi à l'attrait de la réunion.

L'étalage de machines agricoles attire toujours beaucoup d'intérêt, car l'histoire des machines agricoles se rattache intimement à la charrue. La charrue est le plus ancien de tous les instruments aratoires. La première charrue était un bâton recourbé, mais elle représente cependant les premiers principes d'ameublissement — la création et le soin de la couche de semis. La tradition chinoise veut que l'Empereur Shon-nung (2,800 av. J.-C.) ait consacré toute sa vie à l'amélioration de la culture et des machines de culture. Dans l'histoire chinoise, il est appelé "le laboureur divin" et on lui attribue l'invention des machines agricoles. En ce qui concerne la charrue, le groupe d'étoiles ayant la forme d'une charrue dans la constellation de la Grand Ourse, a été appelé "la charrue" par les anciens astronomes, et nous trouvons dans les écritures 1,100 ans av. J.-C. que "les Israélites sont allés chez les Philistins pour aiguiser le soc et le coutre de chaque homme."

On ne fit que peu de chose pendant bien longtemps pour améliorer les machines de ferme. Les Romains, et beaucoup plus tard les Hollandais, les Anglais et les Américains, firent leur part dans cette voie, mais ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'il y eut un grand développement. L'application du génie mécanique à l'agriculture a élargi encore l'échelle du matériel de la ferme, si bien qu'aujourd'hui un étalage de machines agricoles constitue non seulement toute une démonstration du progrès mondial, mais aussi une preuve du fait que le génie de l'homme s'adapte aux conditions changeantes.

L'histoire du cheval

C'est le 12 octobre de l'année 1492. En vue des côtes de l'Amérique, viennent d'apparaitre trois blanches caravelles. Le vent gonfle leur voilure, et sur la mer ridée par les vagues, elles avancent avec majesté, pareilles à d'énormes oiseaux clairs.

Les indigènes accourus en foule vers le rivage considèrent avec stupéfaction ces monstres qui s'approchent. Leur étonnement se change bientôt en admiration, lorsqu'ils comprennent que ce sont là des vaisseaux d'une forme nouvelle et qu'ils en voient descendre des hommes au visage pâle!

Ils se précipitent tous à l'eau pour accueillir avec respect les voyageurs et toucher les merveilleux bâtiments. Les arrivants suscitent l'enthousiasme en distribuant autour d'eux des cadeaux. Christophe Colomb lui-même remet au grand chef des chevaux magnifiques, présents du roi d'Espagne.

C'est ainsi que le cheval, alors inconnu en Amérique, reprit pied sur sa terre d'origine, abandonnée à la fin du tertiaire par ses ancêtres. L'histoire généalogique de cet animal est en effet fort curieuse: la découverte de nombreux gisements ossifères a permis de la suivre pas à pas, de noter les transformations de ce mammifère au cours des âges et ses déplacements à la surface de la terre. Les premiers équidés furent des animaux calmes et tranquilles dont la taille, si étonnant que cela puisse paraître, ne dépassait guère celle du lapin. Ils vivaient dans les vastes forêts du Nouveau Monde et se nourrissaient de feuillage tendre, comme le prouve la constitution de leurs dents. Peu agiles à la course, ces petits êtres aux pattes pourvues de quatre doigts égaux bondissaient dans les fourrés à la moindre alerte. Quelques siècles plus tard, ils se sont enhardis et sont venus habiter les taillis en bordure desdites forêts. La végétation américaine a ensuite subi de profondes modifications; le steppe a presque partout remplacé la forêt, et les futurs chevaux ont dû s'adapter à un mode d'existence différent. Leurs dents se sont compliquées, revêtues de ciment pour être aptes à broyer les hautes herbes dures, leur taille a augmenté et le manque d'abri en cas d'attaque les a forcés à être plus lestes et plus agiles. Leurs pattes sont devenues robustes, le doigt médian a doublé de volume, annonçant ainsi le sabot du cheval actuel, et les doigts latéraux ont regressé. La marche de ce perfectionnement peut aisément se constater chez trois espèces qui se suivent dans le temps.

A ce stade de l'évolution des équidés nait "l'hipparion". Il a l'apparence d'un petit poulain, les jambes fines et le corps nerveux. Contrairement à ses prédécesseurs, il va vivre en grands troupeaux bruyants. Son existence présente des analogies frappantes avec celle des chevaux sauvages actuels de la République Argentine. Pour se procurer une nourriture abondante, les hipparions errent à l'aventure et s'éloignent de plus en plus de leur lieu de naissance. Martelant le sol des prairies d'un sabot agile, les voici partis crinière au vent, ivres d'espace et de liberté.

L'Amérique du Nord est bientôt trop étroite pour eux, ils veulent le monde entier comme théâtre de leurs ébats et s'élancent à la conquête de l'Europe. Comment y parviennent-ils? Mystère! Doit-on conclure à un rapprochement des deux continents à cette époque, ou bien encore à une régression marine qui aurait permis aux hipparions de franchir facilement à la nage un bras de mer étroit?

L'imagination peut se donner libre cours, mais le fait certain est qu'à la fin du tertiaire, le sol de France encore agité de tremblements cataclysmiques, déchiré par la formation des Pyrénées, puis par celle des Alpes, a vu passer dans un intervalle de repos ces troupes hennissantes. Plusieurs ont été enfouies dans les sables de Vaucluse et exhumées au siècle dernier.

L'Europe est d'ailleurs sillonnée en tous sens par les hipparions à cette époque; ils s'y installent et abandonnent complètement l'Amérique. Ils continuent leur évolution dans l'ancien monde, grandissent et donnent enfin naissance, au quaternaire, à "l'equus": le cheval actuel. Celui-ci est de taille bien plus importante, ses pattes sont terminées par un doigt démesurément agrandi, et seuls, deux petits os, placés au-dessus du sabot, le long de la jambe, témoignent du fait que ses ancêtres possédaient trois doigts complets. L'un des premier actes de l'homme primitif sera de se rendre maitre de la monture que la Providence lui prépare depuis des milliers d'années et dont la force et l'agilité l'aideront à faire la conquête d'un monde âpre et sauvage sur lequel son intelligence animatrice va progressivement rayonner.

M. SAINT-ANGE.

—(La Maison).

L'état des affaires dans l'Ouest

MONTREAL — M. S.-J. Hungerford, président du conseil d'administration et directeur général du Canadien National et président des Trans-Canada Air Lines, a déclaré, à son retour à Montréal, d'un voyage d'inspection prolongé des lignes de l'Ouest de son Réseau que, "malgré la perte presque totale de la moisson dans certaines régions des Prairies, l'état des affaires dans l'Ouest du Canada est meilleur qu'il ne l'a été depuis 1928 et le chiffre d'affaires de quelques industries est plus élevé que lors de cette année remarquable."

Au cours de son voyage d'inspection le Président a visité la région minière du nord-ouest de l'Ontario, le nord du Manitoba, l'Alberta, la Saskatchewan, la vallée Okanagon et la côte du Pacifique jusqu'à Prince Rupert et Stewart. Au cours de son voyage, M. Hungerford n'a pas seulement fait une étude sérieuse des voies et des propriétés du Réseau, mais a aussi fait un relevé de l'état général des affaires.

"J'ai fait en sorte d'entrer en relation avec des femmes d'affaires et des industriels de différentes catégories," a déclaré M. Hungerford, "et j'ai pu me rendre compte que l'état général des affaires est très satisfaisant. Le peuple canadien peut se réjouir de cet état de choses qui marque une progression rapide vers le retour à la prospérité. Les hommes d'affaires et les chefs d'industries s'entendent pour accuser une augmentation marquée du volume du commerce et envisager des possibilités d'avenir très grandes. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé les industries minières, forestières et de papier en si bon état."

"Un très grand optimisme existe partout dans l'Ouest et seuls les fermiers du sud et du centre de la Saskatchewan, qui ne récolteront que 15 pour cent de leur récolte habituelle, pourraient envisager l'avenir autrement. Ce sont des gens courageux que la mauvaise fortune ne semble pas affecter. Même le commerce du détail dans cette région est plus florissant que l'an dernier.

"Le réseau est partout en très bon état," rapporte M. Hungerford, "et l'état de l'entreprise est très satisfaisant. En général, le sol n'a jamais été en aussi bon état et le matériel roulant aussi bien entretenu. Les services des voyageurs et du fret accusent une augmentation tangible. Tous les services sont sur pied pour coopérer à l'augmentation des affaires. Le trafic des vacances accuse aussi une augmentation marquée. Jasper Park Lodge, station estivale du Réseau de l'Etat dans les Rocheuses canadiennes, et la flotte affectée au service de l'Alaska accusent des gros chiffres d'affaires."

Parlant de l'état des moissons M. Hungerford dit que bien qu'étant moindres cette année, par comparaison avec les années précédentes, le grain sera transporté de bonne heure cet automne. Tout semble présager que le plus fort tonnage de cette récolte sera transporté à la tête des Grands Lacs. La récolte de fruits de la vallée d'Okanagon est hors de l'ordinaire et les compagnies de transport en profiteront grandement.

M. Hungerford a aussi visité quelques champs d'atterrissage des Trans-Canada Air Lines dont les travaux de construction et d'avancement progressent rapidement.

NOTES AGRICOLES

L'espoir que l'on entretenait de faire de grosses exportations de foin canadien sur le Royaume-Uni, pendant l'automne et l'hiver prochains, a bien diminué à cause de la récolte abondante de foin que l'on a obtenue dans toute l'Angleterre, et spécialement dans le Sud du pays.

En 1936, les exportations allant du Canada sur la Suisse accusaient une augmentation de 70 pour cent sur celles de 1935. Parmi les exportations de 1936, le blé, les céréales et les produits d'animaux étaient les plus importants.

De toute la quantité de beurre qui entre dans le commerce international, le plus gros va sur le Royaume-Uni, dont les importations augmentent toujours. L'Allemagne vient deuxième parmi les pays importateurs de beurre, mais les importations sont en diminution.

Plus de la moitié du fromage canadien expédié sur le Royaume-Uni passe par Londres. La distribution proportionnelle de ces expéditions en 1936 était la suivante: à Londres, 59 pour cent; à Liverpool, 11 pour cent; à Bristol, 8 pour cent; à Manchester, 3 pour cent; aux ports du sud du pays des Galles, 5 pour cent; aux ports du littoral écossais de l'Est 5 pour cent; à Glasgow, 3 pour cent ;aux ports du littoral anglais de l'Est, 5 pour cent, et aux ports irlandais, 1 pour cent.

Le chardon du Canada, qui a envahi une grande partie du continent de l'Amérique du nord, n'est pas canadien; c'est là un fait que paraissent ignorer les cultivateurs des Etats-Unis lorsqu'ils couvrent cette plante de malédictions. Le chardon du Canada a été introduit d'Europe. Quelques-unes des plantes ne portent que des fleurs mâles qui ne forment pas de graines; d'autres sont femelles et tout graines. La couleur des fleurs varie de violet pâle à blanc, en passant par des teintes de rose.

Le Canada a fourni 70 pour cent des importations totales de produits de porc de Terreneuve en 1936. Ces produits comprenaient les saucisses, saucissons jambons et bacon fumés, jambons ou bacon salés ou marinés et bacon salé séché.

Les animaux et la température

Quand il va pleuvoir:

Les mouches piquent plus vivement.

Les vers de terre sortent de leurs trous.

Les fourmis rentrent en hâte dans leurs cités.

La grenouille se tait.

Les poules s'ébrouent dans la poussière.

La pintade se perche.

Les porcs sont agités et turbulents.

Les grives vont dans les terres labourées au lieu de rester dans les vignes.

Les hirondelles volent plus bas; elles rasent le sol parce que les moucherons qui leur servent de nourriture ont été rapprochés de terre par la lourdeur atmosphérique.

Si les abeilles sortent nombreuses de la ruche, il fera beau, surtout si elles s'en éloignent sans hésiter; quand il doit pleuvoir, elles ne sortent pas ou elles rentrent brusquement, ou elles voltigent incertaines autour des ruches.

Cours du grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 93 463

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Août	23	24	25	26	27	28
BLE						
Nord No 1	128	128¼	129⅛	130⅝	131¼	128
Nord No 2	121	120⅝	121⅝	122⅞	123⅜	121
Nord No 3	117½	117⅜	118⅛	119⅝	120¼	117
No 4	111	111¼	112⅝	114⅝	114¼	111
No 5	106	105⅜	106⅛	107⅞	108¼	105
No 6	100	99⅜	00⅛	101⅝	101¼	97
Fourrage	84	83⅜	84⅛	85⅜	86¼	84
Sur voie net	124	123⅜	125⅛	126⅝	127¼	124
No 1 Durum	104	103⅜	104⅛	104⅝	103¼	101
No 2 Durum	99	98⅜	100⅛	101⅝	100¼	98
No 3 Durum	96	95⅜	96⅝	97⅝	96¼	94
Inférieur Nord 1	126½	126⅜	127⅛	128⅞	129⅜	126½
Inférieur Nord 2	119½	119¼	119⅞	121⅝	122¼	119½
Inférieur Nord 3	116	116¼	116⅝	117⅞	118⅜	115½
Charbonneux 1	121	120⅜	121⅛	122⅝	123¼	121
Charbonneux 2	115	114⅜	115⅛	116⅝	117¼	115
Charbonneux 3	112	111⅜	112⅛	113⅝	114¼	112
Rej. Nord 1	117	116⅜	117⅛	118⅝	119¼	117
Rej. Nord 2	114	113⅜	114⅛	115⅝	116¼	114
Rej. Nord 3	110	109¼	110⅛	111⅝	112¼	110
Printemps 1	117	111⅜	107⅛	108⅝	109¼	107
Printemps 2	115	109⅜	105⅛	106⅝	107¼	105
Printemps 3	112	106⅜	102⅛	103⅝	104¼	102
AVOINE						
C.W. No 2	49¼	49⅜	49⅜	49⅞	50⅛	48⅜
C.W. No 3	48⅛	48⅜	48⅛	48⅞	49⅜	47⅛
Fourrage No 1	47⅛	47⅜	47⅛	47⅞	48¼	46⅛
Fourrage No 2	42⅛	42⅜	42¼	42⅞	43¼	42⅜
Fourrage No 3	39⅛	39⅜	39⅛	39⅞	40⅛	39⅜
Sur voie net	45⅝	46⅛	45⅝	46¼	47⅛	46⅝
ORGE						
C.W. Na 3	55½	55⅜	54⅞	54⅜	56	55
C.W. No 4	53½	53⅜	52⅞	52 ⅜	53⅜	53
C.W. No 5	52½	52⅜	51⅞	51⅜	52⅜	52
C.W. No 6	51½	51⅜	50⅞	50⅜	51⅜	51
Sur voie net	54½	54⅜	53⅞	53⅜	54⅜	54
LIN						
C.W. No 1	171⅜	171	171	171¼	171¼	171⅜
C.W. No 2	167⅜	167	167	167¼	167¼	167⅜
C.W. No 3	148⅜	148	148	148	148	148½
C.W. No 4	143⅜	143	143	143	143	143½
Sur voie net	171	170¼	170¼	170½	170½	171
SEIGLE						
C.W. o 2	82½	82⅝	48⅝	85⅝	85⅜	83¼
C.W. No 3	79½	79⅝	81⅝	83⅝	83¼	81¼
C.W. 2 rej.	75½	75⅝	77⅝	78⅝	78¼	76¼
C.W. No 4	76½	76⅝	78⅝	79⅝	79¼	77¼
Ergot rej. X	74½	74⅝	76⅝	77⅝	77¼	75¼
Sur voie net	81½	81⅝	83⅝	84⅝	84¼	82¼

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Oct.	122	121⅜	122⅛	123⅝	124¼	122
Déc.	118⅞	118¼ a⅜	119	120⅝	121	118 a⅞
Mai	120½	119⅞ a⅞	120⅞	122¼	122½ a⅜	120⅜ a½
AVOINE						
Oct.	46¼	46⅜	46⅛	46⅞	47⅜	47¼
Déc.	43⅞	44⅛	43⅞	44⅝	45	44½
Mai	44⅜	44½	44⅛	44⅝	44⅜	44⅜
ORGE						
Oct.	55½	55⅜	54⅞	54⅜	55⅜	55
Déc.	54½	45⅝	54	53¼	53⅜	53⅛
Mai	55⅞	55⅜	55¼	54	54¼	53⅜
LIN						
Oct.	173⅜	173	173	173	173	173½
Déc.	172⅞	173	173	173⅛	174	173¼
Mai	176	177	176⅜	176⅜	176⅜	176¼
SEIGLE						
Oct.	83½	83⅜	85⅜	86⅜	86⅜	84⅛
Déc.	81½	81½	82½	84	84⅛ a⅜	81⅜
Mai	83⅛	83⅜	84⅛	85⅜	85⅜	83

Feuilleton de la "Liberté"

Quand on aime...

par H. A. DOURLIAC

NUMERO 9

(Suite)

Il y a bien des façons d'aimer!

—Monsieur le Curé, ce n'est pas une confession que je viens vous faire, c'est un cas de conscience que je viens vous soumettre...

Il s'inclina et dit avec une douce malice:

—C'est plus flatteur, car ce n'est pas d'obligation!

Un peu essoufflée par la montée, qui lui donnait facilement des palpitations, Mme Lepreux prit le siège qu'il lui désignait et demeura un instant silencieuse.

—Pourquoi vous être fatiguée inutilement, vous auriez pu me faire demander, ma chère Dame?

—Je ne voulais pas inquiéter Sonia... Et puis je voulais aussi consulter mes morts...

—Leur conseil ne vous suffit pas?

—Non, je voudrais aussi le vôtre... Peut-être aurais-je mieux fait de vous le demander quand il s'agissait de Bernard.

—Peut-être!

—Aujourd'hui, il s'agit de Sonia... Et je ne veux pas me tromper une seconde fois.

Il la considéra plus attentivement et constata dans toute sa personne un trouble indéfinissable. Son accent était aussi résolu, son attitude aussi droite; mais ses mains croisées sur sa canne-béquille avaient un frémissement involontaire, et un cercle bleuâtre autour de ses yeux rougis trahissait les larmes, l'insomnie...

—Je vous écoute, dit gravement l'abbé Norbert.

Simplement, nettement, clairement, elle lui exposa les faits, corroborés par la lettre de l'oncle Ladislas dont il prit connaissance et qu'il lui rendit, sans un mot.

—Que dois-je faire, Monsieur le Curé?

—Ce que vous inspirera votre conscience, Madame.

Un peu étonnée et légèrement déconcertée, elle demanda:

—Où est mon devoir, à votre avis?

—Vous le devinerez bien vous-même.

—Mais non! mais non! je trouve du pour et du contre!

—Comme en toutes choses!

—Et l'intérêt de Sonia... car je ne vois que son intérêt, ne me semble pas nettement indiqué?

Patiemment, il la laissait développer ses raisons, sans la contredire en rien... ce qui est parfois le meilleur moyen d'épuiser les arguments que renouvelle au contraire la discussion...

—Evidemment, tout ce qui reluit n'est pas or, et vous raisonnez fort sagement... Prudence est mère de sûreté! En tout cas, si vous décidez pour elle, vous n'aurez à craindre aucun reproche de votre belle-fille.

—Mais moi, Monsieur le Curé, est-ce que je ne pourrais pas me reprocher d'avoir outrepassé mon droit? Dieu a donné des yeux à nos enfants comme à nous-mêmes... devons-nous les traiter en aveugles?

—Si c'est pour leur éviter les faux pas?

—Il ne s'agit pas de faux pas! Sonia en est incapable! Elle a toujours suivi la ligne droite, vous le savez aussi bien que moi, et, même si elle quittait le nom de Bernard pour refaire sa vie, je ne pourrais l'en blâmer sans méconnaître le culte gardé pieusement à sa mémoire, pendant ses plus belles années, ni les soins dévoués et la tendresse filiale dont elle a entouré ma vieillesse.

—Mon Dieu, Madame, si vous n'y trouvez aucun mal, qui donc pourrait être plus sévère? L'Eglise autorise le remariage; Noémie elle-même conduisit Ruth à Booz, et Madame votre mère...

—Ma mère... j'ai peut-être été injuste pour elle, et je ne voudrais pas l'être pour Sonia... "L'enfant est absolu parce qu'il est borné!" Je ne suis plus une enfant, je n'aurais plus d'excuse! Qui sait? Vaut-il mieux s'enterrer avec les morts que de vivre avec les vivants?

—Voilà bien de l'humilité, chère Madame!

—De la simple vérité! Je me suis créé des devoirs supérieurs et j'ai négligé des devoirs plus modestes, consistant à faire des heureux autour de soi... Ma mère n'était pas une mauvaise mère; mon beau-père n'était pas un méchant homme! Je m'arrêtais à leurs petits travers, au lieu de regarder leurs bonnes qualités, parce qu'ils ne ressemblaient pas à l'idéal que je m'était formé... Et n'ai-je pas agi de même avec Bernard?

—Vous croyez?

—J'en ai peur... et je ne veux pas recommencer avec Sonia... Oh! d'abord, j'ai été indignée, révoltée... je l'accusais de perfidie! je l'aurais volontiers renversée de son piédestal... Puis j'ai réfléchi! Pauvre petite! Comment l'avais-je accueillie et quelle vie aura été la sienne, auprès d'une vieille femme peu aimable, qu'elle a eu la bonté d'aimer! avec tout son coeur... tandis que moi, je ne savais aimer qu'avec mon orgueil...

—Voilà de grandes découvertes, ma chère dame! observa le digne prêtre avec bonhomie; qui donc vous a donné de si bonnes lunettes?

—Celle qui va partir...

—Comment! comment vous n'allez pas...

—Je vais l'envoyer en Pologne, Monsieur le Curé, déclara la vieille dame, très ferme... Là, elle décidera elle-même librement de son sort.

Attendri, il la contempla avec bonté:

—Voilà une généreuse résolution, ma chère Dame!... et vous voyez bien que vous l'avez trouvée toute seule!

Elle hocha la tête et dit humblement:

—Non; mais quand on aime, on s'oublie!

Quand on aime, on s'oublie!

Le sacrifice était consommé: Sonia était partie avec Marie.

Ce n'avait pas été sans tristesse pour elle aussi, bien qu'à ses yeux ce fût un simple voyage...

Depuis la naissance de la fillette, on ne s'était jamais quitté, les trois! Et, peu à peu, des fils invisibles avaient si bien enveloppé de leurs toiles ces trois coeurs, que leur séparation, même momentanée, semblait un arrachement.

—Qu'est-ce que ce sera quand nous marierons notre fille! disait la jeune mère en riant. Un gendre sera-t-il le bienvenu?

—Il faudra bien, mon enfant! C'est la vie! et le bonheur des jeunes doit passer avant celui des vieux!

Elle affectait un certain détachement, pour ne pas laisser deviner sa détresse, et avait pressé sa belle-fille de se rendre au désir secret de l'oncle Ladislas.

—Il n'ose pas l'exprimer ouvertement, mais il est facile de lire entre les lignes. A son âge, c'est bien naturel! et vous pourriez regretter de ne pas lui avoir donné satisfaction... J'ai bien profité de ma petite-fille et lui ne connait pas encore sa filleule! Il ne faut pas être égoïste!

Sonia n'avait aucune raison de douter de ce que lui disait sa belle-mère, et, confiante dans son jugement, elle s'inclina devant un devoir qui n'était pas sans douceur, puisqu'elle retrouverait, auprès d'un excellent homme, des souvenirs de sa mère et de sa famille maternelle. Marie, elle, se réjouissait surtout de voir ce pays inconnu dont les récits de M. Batory lui avaient donné la curiosité.

Hélas! maintenant, ce n'était plus la Pologne, mais des lambeaux déchirés par des mains rapaces... avec un pauvre coeur saignant... comme celui qui allait rester aux Ronces...

On ne s'en serait pas douté en voyant la grand'mère, attentive et vigilante, s'occuper des préparatifs avec une activité fébrile, malgré les protestations de sa belle-fille:

—Vous allez encore vous surmener, maman!

—Je me reposerai quand vous serez parties... Et je serai bien tranquille!

Elle riait, taquinait sa petite-fille, plaisantait sur les incidents de la route...

Aussi Sonia fut-elle très surprise et un peu émue quand, au moment des adieux, sa belle-mère, si peu démonstrative d'ordinaire, lui dit très grave:

—Quoi qu'il advienne, ma petite Sonia, n'oubliez jamais ceci: Vous avez mis tant de douceur dans ma vie, vous avez été pour moi une enfant si tendre, que même si nous ne devions pas nous revoir, je ne penserais jamais à vous qu'avec la plus profonde affection: celle d'une vraie maman pour une fille très aimée.

Une protestation jaillit spontanément des lèvres de la jeune femme:

—Oh! maman! rien ne peut nous séparer!

—Qui sait! vous êtes jeune, je suis vieille! Nous ne pouvons ni marcher du même pas ni courir comme la petite Marie. En tous cas, vous allez trouver un bon conseiller dans votre oncle, qui a la double autorité de l'âge et du caractère sacré... Ecoutez-le comme vous m'écouteriez moi-même.

—Mon Dieu! maman, vous m'alarmez! vous sentiriez-vous moins bien?

—Mais non! mais non! le docteur ne m'a rien trouvé; et puisque je l'ai fait venir pour vous rassurer, vous n'allez pas encore vous tourmenter!

—Surtout, à la moindre indisposition, une dépêche, et j'arrive tout de suite!

Voilà le train qui dispense grand'mère de répondre...

Un dernier baiser réunit les deux têtes brunes autour de la vieille tête grise...

—Vite! vite!

La portière se referme, un coup de sifflet... les wagons s'ébranlent, les mouchoirs s'agitent... tout disparait...

Les jambes cassées, l'aïeule solitaire remonte dans la vieille guimbarde qui, jadis, lui a amené Sonia... et qui reprend la route basse, au trot du cheval poussif...

C'est un jour de printemps, plein de promesses et de joie; le ciel est pur, les prés verdoient, les bourgeons s'entr'ouvrent, les nids s'éveillent, tout rit dans la nature...

Et ce n'est pas la pluie qui brouille les vitres ni les yeux de la grand'mère, affaissée sur les coussins...

C'est fini!

Maintenant qu'elle n'a plus d'efforts à faire pour sourire, elle est anéantie, sans énergie, sans espoir, sans pensée.

Que cette voiture est lente! elle voudrait tant être arrivée à l'abri des Ronces et se terrer comme une pauvre bête blessée...

Bernard! Sonia! Marie!

Elle répète machinalement leurs noms qui résument toutes ses joies et toutes ses douleurs...

Envolés à jamais leurs jours bénis où l'on était trois, serrés autour de l'absent!

Maintenant, rayon doré, frais gazouillis, tout lui semble lugubre, et les lilas embaumés qui tendent leurs grappes au-dessus de la grille, n'ont pour elle ni beauté ni parfum...

Elle oublie de descendre, il faut que le voiturier vienne ouvrir la portière et lui tendre la main...

Silencieuse, elle gravit le perron, traverse le vestibule, monte l'escalier, sans accepter l'aide de personne.

Et ce n'est pas dans sa chambre qu'elle entre d'abord.

On a déjà rangé celle de Sonia, de Marie, enlevé les rideaux, mis les housses, roulé les tapis...

Elle regarde tout cela d'un oeil morne...

A-t-elle plus souffert dans cette nuit d'angoisse où elle défendait sa petite-fille mourante?

Lentement, comme on déplie avec précaution de vieilles et précieuses dentelles, elle fouille dans tous ses souvenirs fragiles qui, de la fillette grandelette, descendent jusqu'à la jolie pouponne, dans les bras maternels, faisant risette à la grand'mère... Elle se surprend à fredonner: "Fais nono, mon bel enfantou!..." et elle éclate en sanglots.

Pourtant, elle ne regrette pas son geste.

Aurait-elle pu agir autrement?

Quand on aime vraiment, on s'oublie!

Des nouvelles

Plus d'une semaine déjà que nous sommes loin de vous, ma chère maman! et, malgré le si affectueux accueil de notre excellent oncle, et ses bontés pour notre petite Marie, le temps me parait long. Sous le ciel d'Italie, me semblerait-il plus court? J'en doute; à moins que vous ne vous décidiez à faire ce voyage ensemble, comme nous le projetons parfois, après la première Communion de notre fille. Vous êtes assez vaillante pour cela!

Mon oncle n'est pas mal du tout, nullement affaissé, et aussi ardent patriote que prêtre dévoué. Vous vous entendriez bien! Du reste, il parle de vous avec un respect attendri qui me touche beaucoup. Ce n'est pas lui qui me conseillerait de vous faire de la peine, et si Marie pouvait oublier jamais ce qu'elle doit à sa grand'mère, il se chargerait de le lui rappeler... quoiqu'il la gâte passablement, vous savez!

Je vous ai raconté notre voyage, notre arrivée, et, comme nous étions un peu fatiguées, nous avons dû rester au repos, en petites filles bien sages! Maintenant, nous nous rattrapons, et notre oncle nous fait les honneurs de ce pays, qu'il aime passionnément et dont il vante le charme pénétrant et mélancolique...

Il est très réel, je le reconnais; mais je suis sans doute devenue trop Française pour le subir tout à fait et je préfère notre cher Vauxmort, qui renferme tout ce que j'aime, sur la terre et sous la terre... Pourtant, je suis contente d'être venue et je vous remercie encore, ma chère maman, d'avoir tenu à me faire connaître le pays de ma mère et notre dernier parent: c'est une satisfaction pour lui et pour moi, et ce sera un doux souvenir pour Marie... Je lui laisse la plume, car elle veut vous raconter elle-même une fête à laquelle nous avons assisté; mais, avant de terminer, je vous recommande instamment une santé qui m'est bien chère, et dont je vous demanderai un compte sévère, à mon retour...

Avec toutes mes tendresses, je vous embrasse comme je vous aime, ma chère maman.

Votre fille,
SONIA.

Ma chère grand'mère,

Nous pensons bien à toi, va; et à chaque instant, maman dit: "Si grand'mère était là!" Pendant tout notre voyage, elle me racontait que ton père avait été encore bien plus loin; qu'il était entré à Berlin, à Moscou, à Vienne! Et ces Russes, ces Prussiens, ces Autrichiens "qui écrasent la Pologne", dit mon oncle, tous avaient été battus par les soldats de Napoléon, parmi lesquels était mon arrière-grand-père! J'en suis très fière, tu sais!

Mais que je te raconte la fête de la Pentecôte, que l'on célèbre ici d'une drôle de façon! C'est pour ça que maman m'a laissé une grande page blanche! Dans ces villages de Kulavie, où réside mon oncle, ce sont surtout des pâturages, et, chaque année, les bergers choisissent, pour roi et pour reine, ceux qui sont arrivés les premiers au champ de pâture! Tu penses si l'on se tient éveillé! Il y en a qui ne dorment pas de la nuit! On acclame les vainqueurs, on se moque des trainards, les "bonnets de nuit", qui, pendant les trois jours de fête, doivent garder tout le bétail, pendant que les autres s'amusent! Et puis on apporte toutes sortes de présents au roi et à la reine! on crie! on danse! on chante! on met les nappes sur la prairie et l'on sert un tas de bonnes choses, mais pas d'autre boisson que de l'eau et du lait; mon oncle dit que comme ça il n'y a pas d'ivrognes ni de querelles. Après le repas, on amène un boeuf très gros, que l'on recouvre d'un voile, avec des guirlandes de fleurs, et on le promène triomphalement comme au Mardi-Gras, à Paris! On jette des fleurs, les cloches sonnent, on tire des coups de pistolet! on joue de la trompette et de toutes sortes d'instruments! C'est un vacarme! On va chez le "soltys" qui est le maire d'ici; chez le propriétaire de l'animal qui doit le racheter et inviter tout le monde! C'était un seigneur très riche qui ressemblait à M. Batory et qui avait un beau château. Il a donné la place d'honneur à mon oncle et à maman, en face du roi et de la reine! et ses filles m'ont emmneée à faire des rondes dans la cour, avec les petites paysannes!

Il parait que "la fête des moissons" est encore plus belle, et la plus sage est couronnée d'épis et de fleurs... Par exemple, ce qui ne m'irait pas du tout, c'est qu'on pose un coq tout en haut de l'édifice... et, s'il ne chante pas, c'est mauvais signe!

Mais nous ne serons plus là pour l'Assomption...

Grand'mère interrompit sa lecture...

Toutes les "Sainte Marie" passées ensemble s'égrenèrent comme un ravissant chapelet dont chaque grain reflétait une petite Marie, bébé joufflu ou fillette grandelette, entre ses deux mères...

En serait-il de même pour le prochain 15 août? et une figure mâle remplacerait-elle "grand'mère-papa".

Le rappel de Batory, sous la plume innocente, avait suffi à jeter de nouveau le trouble dans le coeur de l'aïeule, malgré les tendres protestations de Sonia.

Sans doute, elle était sincère... Mais elle ne savait pas encore... et si l'oncle Ladislas avait parlé?...

Mme Lepreux ne pouvait blâmer sa réserve; il ne voulait pas brusquer les choses et il avait raison... Elle ne s'impatientait pas moins, avide de savoir... et le redoutant à la fois...

Du nouveau

—Pourquoi n'avoir pas fait venir mon remplaçant, Madame?

Appelé par dépêche à Paris et absent depuis une semaine, le docteur s'inquiétait devant le visage creusé de Mme Lepreux et la fièvre qui brûlait ses yeux.

—Pour un peu de sciatique... Puis, que voulez-vous, je suis une vieille maniaque et ne donne pas ma confiance facilement! Vous l'avez tout entière!... Il n'en reste plus pour les autres!... Et comme j'ignorais votre retour...

—Je suis rentré hier; vous avez ma première visite, et je ne venais pas en médecin... Mais il doit avoir la priorité. Voyons le coeur?

Il l'auscultait attentivement.

Sans mal apparent nettement défini, tous les organes fonctionnaient à peu près normalement, mais elle était certainement dans une mauvaise période et fléchissait peu à peu insensiblement, sous un poids trop lourd: années, chagrins? Les domestiques eux-mêmes s'en étaient aperçus:

—Madame baisse! elle n'entre plus à la cuisine! avait déclaré la vieille Elise.

—Madame ne s'intéresse plus au potager! c'est mauvais signe! avait observé le jardinier.

—Madame n'ouvre plus son journal, et, sauf son courrier, elle ne lit plus guère! ajoutait la femme de chambre...

Et tous concluaient en hochant la tête:

—Mme Bernard ferait bien de revenir!

Mais non seulement la vieille dame n'admettait pas plus cette suggestion que l'idée de voir un médecin, mais encore elle avait dit, très nette:

—Je ne veux pas que le séjour de ma belle-fille en Pologne soit troublé par des bavardages! Si une indiscrétion était commise, je mettrais tout le monde à la porte!

Quand elle prenait son ton de colonel, il n'y avait pas à discuter, et l'ancien mameluk lui-même ne plaisantait pas avec la consigne!

Mlle Sidonie, trop curieuse, s'était vu refuser plusieurs fois la porte, sous prétexte que "Madame était sortie." Mme de Wétheuil, tenue au courant de ses démarches par Batory, ne se souciait pas d'essuyer les premières bourrasques, l'intransigeante aïeule ne pouvant évidemment lui savoir beaucoup de gré de ses bons offices matrimoniaux!

M. le Curé seul venait plus souvent aux "Ronces", où il était toujours le bien accueilli...

—Le sabre et le goupillon vont bien ensemble! Avec ses airs de matamore, la fille du colonel Bernard finira en vieille dévote! proclamait son aimable voisine aux aguets.

Ce jours-là, derrière ses volets, elle attendait patiemment la sortie du docteur dont elle avait déjà noté le crêpe au chapeau...

Sa consultation terminée, il en était maintenant au chapitre des confidences:

—Vous avez été bienveillante pour moi et pour mon pauvre Denis, Madame, que je me reprochais un peu mon silence sur une situation douloureuse qui vient d'avoir son triste dévouement... Et je fais appel à votre indulgence...

Attentive, elle écoutait le pénible récit qui faisait la lumière sur la phrase de Sonia, "empêchement majeur".

Il n'existait plus aujourd'hui.

La pauvre démente avait succombé à une pleurésie, et, pendant ses derniers jours, la lucidité complète était revenue; elle avait reconnu son mari, l'avait remercié de sa tendre sollicitude, en termes touchants; elle avait pu embrasser son petit garçon, lui recommandant de consoler son papa et de bien remercier "ces dames si bonnes"... Cette fin prévue, mais plus douce que l'on ne pouvait s'y attendre, avait versé un peu de baume sur l'âme endolorie de celui qui, depuis tant d'années, souffrait silencieusement, sans un mot de réconfort...

Le jeune collégien avait supporté le choc avec une virilité qui avait rassuré son père:

—Maintenant, tu peux me traiter en homme, papa; j'ai compris!... Et je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour maman et pour moi.

Bravement, il avait conduit le deuil avec son père, et il était rentré au collège mieux armé.

—Moi, Madame, je ne pourrai jamais oublier que c'est à la charité si délicate et si maternelle de votre belle-fille que mon pauvre enfant doit d'avoir traversé cette terrible épreuve sans fléchir. Aussi, veuillez, je vous prie, lui en exprimer toute ma reconnaissance.

Très touchée de sa confiance... un peu tardive... Mme Lepreux y répondit comme il le fallait et trouva les mots apaisants de consolation et d'espérance...

Quand le docteur fut parti, elle demeura longtemps songeuse...

Certes! ses méditations auraient fort étonné la fille du colonel Bernard!...

Mais, à cette heure, elle était surtout la maman de Sonia...

A l'anglaise

Le mois touchait à sa fin; le retour de Sonia devait être proche... si elle revenait?

Elle en parlait, dans toutes ses lettres, sans aucune réticence.

L'oncle Ladislas ne lui avait-il encore rien dit?

Pourquoi?

Mme Lepreux en éprouvait une sorte d'énervement.

L'indécision était insupportable à son caractère, et, tout en la redoutant elle préférait une solution nette et franche. Sa correspondance s'en ressentait; elle avait peine à dissimuler son angoisse... et la plume lui tombait parfois des mains.

Quand elle se promenait solitaire, quand elle tricotait dans son fauteuil, elle s'arrêtait tout à coup, les yeux vagues...

Jadis, elle se représentait son fils auprès d'une jeune femme inconnue... maintenant, elle se figurait Sonia écoutant un vieux prêtre étranger... ou Serge lui-même... surprise... émue... ravie...

Une femme est toujours sensible à un amour sincère et chevaleresque... même si elle n'y répond pas...

Et pourquoi n'y répondrait-elle pas? surtout si Batory plaidait sa cause lui-même.

En réalité, soucieux d'éviter les moindres commentaires, il attendait, à Paris, une dépêche du curé de Liwna, et, pour tromper son impatience, il révolutionnait le marché par ses audaces, plus ou moins couronnées de succès! Mais il n'en avait cure! "Malheureux au jeu, heureux en amour!"

Si la vieille dame avait regardé les échos mondains, elle eût été un peu rassurée, en y lisant son nom, mais elle ne suivait même pas la politique, assez menaçante du côté du Rhin, et sa pensée restait fixée sur la Pologne.

A son tour, elle feuilletait le volume de l'"Univers", évoquant Sobieski, Poniatowsk, Kosciusko...

Elle ne voulait voir personne, sauf le docteur et le curé dont les visites apportaient un peu de réconfort...

Mais tous deux commençaient à s'alarmer du changement qui s'opérait peu à peu dans sa personne, comme dans son caractère, fléchissant visiblement, et il ne faudrait pas un bien grand choc...

—La solitude n'est pas bonne quand on en a perdu l'habitude! disait le médecin préoccupé.

Serait-elle capable de la supporter longtemps?

—Pendant que la belle-fille se pavane en Pologne, la belle-mère va filer à l'anglaise! Pauvre femme! c'est ce qu'elle a de mieux à faire! chuchotait Mlle Sidonie, avec des mines pleines de commisération et de sous-entendus.

Flairant un mystère qu'elle ne pouvait percer, son imagination y suppléait, et elle brodait tout un roman sur la mort de Mme Marchal, dont on ne soupçonnait pas l'existence! le voyage de Sonia, la maladie de sa belle-mère, etc.

—Je voudrais bien lui voir un autre médecin! insinuait-elle.

Et les commères échangeaient des regards horrifiés!

Au château, elle avait eu moins de succès quand elle s'était hasardée à questionner la baronne, sous prétexte d'arrêter les commérages:

—Le plus simple serait de ne pas les colporter, avait déclaré la douairière très nette. Au reste, vous connaissez le proverbe: "A sotte question, pas de réponse!" vous n'avez qu'à le servir aux questionneurs.

Mais elle-même aurait bien voulu être fixée sur le sort de son protégé... un peu moins sûr de la victoire!

Pourtant, sur cent femmes, y en aurait-il eu seulement une pour refuser!...

Et Mme Lepreux se disait la même chose!

L'éternelle chanson

Sonia relisait la dernière lettre de sa belle-mère, y cherchant quelque chose qu'elle ne retrouvait pas...

Malgré le ton enjoué volontairement, elle ne sentait pas le confiant abandon habituel, et une sorte de contrainte, de gêne, perçait à travers les lignes affectueuses.

Vaguement troublée, elle s'en demandait la cause.

La santé?

Mais le docteur l'avait pleinement rassurée; sans cela, elle ne serait pas partie! Ce voyage ne s'imposait pas, et l'oncle Ladislas était encore plus jeune et plus vigoureux que la grand'mère, dont la vaillance ne pouvait faire oublier les années...

Bien peu atteignent l'âge avancé de la douairière des Soucis... dont une lettre l'aurait sans doute tranquillisée. Mais rien!

Elle avait peut-être eu tort de partir?

Sans doute ce n'était pas elle qui en avait manifesté le désir... Et elle n'y songeait même pas! Mais n'en avait-elle pas accueilli l'idée trop facilement, n'opposant aucune objection à un devoir de famille... pas bien impérieux, en somme! et cédant, peut-être, à son insu, à l'attrait de l'inconnu...

Etaient-ce les récits de M. Batory, ses propres lectures, des influences ancestrales plus vivaces qu'on ne le suppose au fond des âmes?...

Etait-elle donc moins Française qu'elle ne pensait, et sa belle-mère en avait-elle eu l'intuition pénible?

Oh! mais elle se trompait! L'oncle Ladislas avait beau lui vanter ce pays héroïque et opprimé, lui en montrer les moeurs pittoresques, les monuments grandioses, rien ne pourrait prévaloir contre la patrie de Bernard ni lui faire oublier Vauxmort!

Pourquoi donc avait-elle consenti à y prolonger son séjour?

Pour faire plaisir à sa fille? pour complaire à l'oncle Ladislas? Mais ne craignait-elle pas d'affliger celle qui avait été la première à l'y inviter... mais qui n'en était pas moins seule là-bas?

Elle se le reprochait tout bas...

Comment revenir sur cette décision?

Au déjeuner, le curé de Liwna, son journal à la main, dit, un peu soucieux:

—Décidément, les choses se gâtent! et cette candidature Hohenzollern au trône d'Espagne est capable de mettre le feu à l'Europe!

—Vous croyez, mon oncle?

—J'espère que la diplomatie trouvera un terrain d'entente! Mais, évidemment, la politique de Napoléon III, comme celle des rois ses prédécesseurs, doit être d'éviter l'encerclement au Sud et à l'Est et la reconstitution plus ou moins déguisée de l'empire de Charles-Quint.

—Alors, ce serait la guerre?

—C'est à craindre.

Très agitée, la jeune femme déclara:

—Dans ces conditions, mon oncle, ma place est en France et je ne saurais prolonger mon absence...

—Oh! il n'y a pas encore péril, les choses ne vont pas vite! et à moins d'un coup de théâtre...

—N'importe, mon oncle! je serais trop inquiète, loin de mon pays, dans un pareil moment... Vous m'excuserez, mais je suis Française!

Elle n'en doutait plus à l'alarme éprouvée!

—Je ne voudrais pas vous retenir contre votre gré, mon enfant; mais auparavant, je désirerais vous parler en particulier.

Le repas terminé, il la fit passer dans son cabinet.

—Votre présence m'a été très douce, et j'en garderai un charmant souvenir, car j'ai pu apprécier votre aimable caractère et comprendre les sentiments que vous pouvez inspirer. Pour ne pas troubler votre sérénité, j'avais retardé une communication... importante... dont je suis chargé pour vous. A la veille de votre départ... si vous vous décidez à partir quand même... je dois vous la faire connaître... La Pologne l'emportera-t-elle sur la France?

—Toutes deux ont une part de mon coeur, mon bon oncle, et je ne saurais oublier ni l'hospitalité que vous m'y aviez offerte jadis, ni l'accueil que vous m'avez fait aujourd'hui.

—Mais Vauxmort a encore plus d'attraits que Liwna?

—Mon époux repose à l'ombre de son clocher.

(A suivre)